

Les dix chemins menant au bonheur  
Commentaires à propos du Sumati-dārikā-paripṛcchā

十種幸福之道  
佛說妙慧童女經

Fo Guang Shan  
International Translation Center



# LES DIX CHEMINS MENANT AU BONHEUR

Commentaires à propos du Sumati-dārikā-paripṛcchā

**Vénérable Maître Hsing Yun**

Traduit par Le-Binh Tran  
et Claude Merny

Edité par Buddha's Light Publishing, Los Angeles

© 2014 Buddha's Light Publishing

Par le Vénérable Maître Hsing Yun  
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny  
Graphisme de la couverture : Jane Wang  
Mise en page : Xiaoyang Zhang

Edité par Buddha's Light Publishing  
3456 S. Glenmark Drive,  
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.  
Tel: (626) 923-5144  
Fax: (626) 923-5145  
E-mail: itc@blia.org  
Website: www.blpusa.com

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Xingyun, 1927-

[Bo re xin jing de sheng huó guan. French]

Le sutra du cœur : pour une meilleure perspective de la vie / Vénérable Maître Hsing Yun ; Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny.

pages cm

ISBN 978-1-932293-90-6

1. Tripitaka. Sutrapitaka. Prajñāparamita. Hrdaya--Commentaries. I. Title.

BQ1967.X5814 2013

294.3'85--dc23

2013026718

# Table des matières

Avertissement au lecteur .....	i
Préface .....	vii
Avant-propos	
L'importance du rôle des femmes .....	1
Introduction	
Les grandes questions posées par Sumati .....	13
Comment obtenir une apparence extérieure irréprochable .....	27
Comment obtenir une vie riche, noble et parfaite ? .....	39
Comment vivre en bonne entente avec ses proches et amis et faire régner l'harmonie au sein de la famille ? .....	53
Comment transcender les restrictions inhérentes au corps charnel, et obtenir la délivrance .....	66
Comment exploiter la force latente illimitée et se déplacer librement ? .....	80
Comment être acclamé, sans avoir d'ennemi ? .....	97
Comment faire pour que les autres acceptent et croient ce que nous leur disons ? .....	107
Comment éliminer les obstacles sur le chemin de la pratique, et obtenir la tranquillité? .....	118

Comment éradiquer les afflictions démoniaques de notre coeur ? .....	138
Comment voir apparaître les bouddhas au moment de la mort et renaître sur la Terre des bouddhas? .....	158
L'esprit merveilleux et la sagesse subtile du Dharma.....	168
Appendice	
<i>Mahā-ratnakūṭa-sūtra</i> une accumulation de trésors.....	177
A propos de Bodhiruci Traducteur de la version chinoise.....	180
Sumati-dārikā-pariprcchā Texte original.....	183

Fo Guang Shan  
International Translation Center

## Avertissement au lecteur

Chaque fois que c'était possible, les titres des sūtras ont été rendus dans leur écriture d'origine, c'est à dire en sanskrit.

Pour certains sūtras, déjà traduits, c'est le nom en français qui a été utilisé.

Pour les autres sūtras, nous avons gardé le nom chinois, le seul existant actuellement, à notre connaissance.

## Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, et le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Mademoiselle Xiaoyang Zhang pour la mise en page ; et Madame Jane Wang pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.



## Avertissement au lecteur

# Texte canonique antique... bonheur moderne

Zhang Shufen

J'ai toujours nourri un grand respect pour le vénérable maître Hsing Yun. C'est un homme profondément religieux et qui s'intéresse beaucoup aux êtres humains. Le Dharma qu'il prêche est toujours étroitement relié à la vie contemporaine et a une grande influence sur la purification universelle de l'esprit humain.

Ce que j'admire le plus chez le Grand maître, c'est sa façon d'écrire. Dans ses livres qui parlent de compassion, de sagesse et de perfection, il emploie toujours un langage simple et facile à comprendre. Il conte des histoires captivantes et expressives pour présenter les doctrines profondes du bouddhisme et les traduire en théories accessibles à tous. Ces derniers temps, j'ai eu l'occasion de lire le tout nouveau livre du Grand maître : « Les dix chemins menant au bonheur », basé sur le sūtra Sumati-dārikā-paripṛcchā, que Bouddha a enseigné il y a presque deux-mille-six-cents ans. Dans cet ouvrage, le Grand maître indique aux hommes modernes qui vivent dans les soucis physiques et spirituels, les dix chemins menant au bonheur, grâce à l'esprit dharmique. Je l'ai lu et relu... Quelle merveilleuse saveur !

Ce que ces dix chemins recouvrent, du savoir-vivre envers soi-même et autrui, du corps physique à l'esprit, de la vie mondaine à la vie transcendante... je le lis et le relis. J'ai l'impression d'avoir sous les yeux

un G.P.S. qui, par le truchement des écrits, me guide pas à pas dans la pratique. Et je constate que, dans les textes canoniques antiques, on peut trouver des forces vives de bonheur, résolument modernes.

### **La beauté est la grâce dans la profondeur de la vie**

Les deux personnages principaux du Sumati-dārikā-paripṛcchā, sont Bouddha et une fillette de huit ans nommée Sumati. Les dix questions que Sumati pose à Bouddha énumèrent les conditions nécessaires pour la réussite dans la vie. J'observe et je réfléchis en me plaçant du point de vue d'une femme actuelle, et je trouve que les questions de cette petite demoiselle recèlent une bien profonde sagesse.

Je pense que la femme n'est pas du tout un être dépendant, ni opposée à l'homme et que, dans le domaine pratique, il ne doit pas y avoir de distinction entre les hommes et les femmes. La Voie de bodhisattva est accessible à tous et à toutes. Si nous persévérons à faire croître notre sagesse et l'exerçons dans des actions bénéficiant en même temps à nous-mêmes et à autrui, nous pourrions alors dire que nous avons réellement réussi notre vie.

Prenons par exemple la première question de Sumati : « Comment obtenir une apparence extérieure respectable et belle ? » Je sais que, depuis toujours, la beauté est ce que la plupart des femmes recherchent, mais quelle est la vraie beauté, la beauté radieuse ? Parfois, il nous arrive de rencontrer un couple, dans lequel le mari est beau et séduisant et la femme peu attrayante. Pourtant, ils vivent dans une parfaite harmonie conjugale car, aux yeux des autres, la femme peut paraître laide, mais ce que son mari voit, c'est sa beauté intérieure qu'il est seul à connaître. C'est pourquoi, je pense que la vraie beauté est issue de la confiance en soi, de la séduction intérieure. Sans même posséder un visage attirant, notre caractère, s'il est exceptionnel, peut toujours éblouir notre entourage, par son rayonnement.

Bouddha répondit à Sumati, qu'il y avait quatre moyens pour obtenir une beauté digne et que l'un deux consistait à « créer les statues de Bouddha ».

Le grand maître Hsing Yun l'a interprété en disant que la création des statues de Bouddha, a pour but de nous rappeler les vertus de Bouddha pour développer notre propre nature de bouddha et la faire ruisseler sur notre corps et notre esprit qui, alors, deviennent tout naturellement purs et majestueux. Le Dharma que prêche le Grand maître est aussi moderne qu'affectueux. Je me souviens qu'en mai de cette année, je fus invitée à participer à la campagne : « La beauté rassemblée de cent peintures (Exposition exceptionnelle des œuvres de cent peintres, représentant le Mémorial de Bouddha) ». Pendant que je maniais les pinceaux pour peindre les statues de Bouddha installées parmi les arbres du Bosquet de Jeta, ce que mes oreilles entendaient et ce que mes yeux voyaient, c'était l'aspect majestueux des formes dharmiques et rien d'autre. A ce moment, mon corps et mon cœur connurent la paix et la sérénité, comme si j'avais reçu une sorte de « soin de beauté spirituelle ».

Dessiner ou peindre est un moyen de créer des statues de Bouddha, de même que les chants d'éloge, les descriptions littéraires ou les photographies. Chaque homme moderne est capable de trouver un moyen d'embellir son propre mode de pratique.

### **La richesse et la satisfaction dans cette vie... La paix et la joie dans la prochaine**

La deuxième question de Sumati fut : « Comment obtenir une vie riche et noble ? » Comment définir « riche et noble » ? Est-ce dépenser beaucoup d'argent pour manger des holothuries et des ailerons de requin, ou se contenter d'un simple bol de nouilles ? Pour moi, la tranquillité de l'esprit est le vrai bonheur : un bonheur fait de richesse et de dignité.

J'ai souvent l'occasion de faire des visites de charité avec mes collègues du TSMC (Taiwan Semiconductor Manufacturing Company), que ce soit pour rendre service aux personnes âgées dans les homes, pour divertir les tout petits des garderies d'enfants, ou pour raconter des histoires à des élèves d'écoles primaires situées dans des régions éloignées et pauvres, ou encore pour aider les écoles secondaires à établir des projets d'évaluation et d'amélioration en matière d'économies d'énergie. Il m'est aussi arrivé de me mobiliser en toute hâte pour secourir et aider les sinistrés du Typhon Morakot par exemple ... Chaque fois que je vois fleurir un sourire sur le visage de mes collègues, je sens profondément que leur dévouement les rend véritablement riches.

Ils font offrande de leur temps, de leurs forces, de leurs compétences, de leurs connaissances et de leur expérience : ce sont des gens heureux. Je suis parfaitement d'accord avec ce que dit le Grand maître dans le livre : « Celui qui pratique le *dana* est le plus riche, car c'est la meilleure action au monde. »

Bouddha répondit à Sumati que l'un des moyens les plus importants pour obtenir la richesse et la dignité, était de pratiquer le *dana*.

Quand un homme de la haute société du vingt-et-unième siècle prend le temps de raconter des histoires à des enfants d'une région lointaine, ce qu'il réalise est justement la pratique de l'intérêt public enseignée par Bouddha. On peut donc dire que les sūtras et la pratique ne sont pas très loin de nous : ils sont partout dans la vie quotidienne... Il suffit d'y mettre son cœur... tout son cœur.

De la première question posée par Sumati à la deuxième, et ainsi de suite jusqu'à la dixième : en somme, c'est l'édification d'une vie réussie « la richesse et la satisfaction dans cette vie... La paix et la joie dans la prochaine ».

Le vénérable maître Hsing Yun a soigneusement sérié les problèmes : la partie concernant « la richesse et la satisfaction dans cette vie » comprend l'acquisition d'un corps sain, de la richesse et de la

dignité, de l'harmonie avec ses proches, du savoir-vivre sans trace de rancune et de la confiance d'autrui. La partie concernant « la paix et la joie dans la prochaine (vie) » comprend : la renaissance dans un corps de transformation dans la Terre des bouddhas et voir Bouddha au moment de la mort. Pour ce qui est de l'acquisition de l'insouciance et des pouvoirs surnaturels : l'élimination complète des obstacles du Dharma et l'éloignement pour toujours des karmas démoniaques, voilà quels sont les bénéfices obtenus, en observant constamment les doctrines dharmiques. Être muni d'un caractère parfait, à la fois mondain et transcendant : tel est le précieux enseignement que ce sūtra nous offre.

**Laissez-moi devenir une fée qui éparpille  
les pétales de fleurs dans le ciel...**

Dans le passé, j'ai appris à planter des fleurs. A cette époque, je passais mon temps à installer des plantes en pot et à confectionner des bouquets de toutes tailles, que j'offrais à mes collègues et amis. Les fleurs sont comme un ruisseau de parfum dans la vie : elles circulent dans l'espace et s'échangent entre les humains, y compris sur leurs lieux de travail. Et ce fait m'amène à la quatrième question de Sumati : « Comment renaître, assise dans le cœur de la fleur de lotus, devant Bouddha, en transcendant les limites du corps charnel ? » Et dans la réponse de Bouddha, un des moyens retenus est de : « faire des offrandes de fleurs aux bouddhas ». A cette lecture, je me suis sentie vraiment émue, surtout par sa manière de s'exprimer. Il évoque en effet une « fée qui éparpille les pétales de fleurs », c'est-à-dire qui éparpille la beauté dans le monde, éparpille le parfum dans le monde, éparpille les contributions dans le monde... Si nous pouvons semer la joie dans le monde, semer la bienveillance et la compassion dans le monde, semer le Dharma dans le monde, ne sommes-nous pas comme cette « fée qui éparpille les pétales de fleurs ? » Ces images sont si éclatantes et si profondes !

Je ne suis pas une érudite bouddhiste : je ne suis qu'une adepte qui marche sur le chemin de la pratique. Je remercie le Grand maître de me permettre d'insérer quelques mots dans son œuvre, mais je n'ose vraiment pas me considérer comme un auteur de préface ou un guide de lecture. Pour moi, le parfum de la discipline dans les sūtras, est le plus suave du monde et il embaume l'espace tout entier. Alors laissez-moi, au moins une fois, être « la fée qui éparpille les pétales de fleurs dans le ciel » et vous adresser ces quelques mots pour vous dire à tous que, dans ce livre, vous trouverez la beauté, la bienveillance, la compassion et le parfum de la sagesse.

Il y a plusieurs années, j'ai offert à une amie la statue de Bouddha, que j'avais reçue personnellement des mains du Dalaï Lama, car je pensais qu'elle avait, plus que moi, besoin d'encouragement et de bénédictions. Quand j'ai lu ce livre du Grand maître qui nous parle de ces « dix chemins menant au bonheur », je me suis rappelé tout à coup, cette anecdote de mon passé.

Ce livre qui réunit bonheur et sagesse, est habité par Bouddha ! Non seulement il est devant nos yeux, mais il est aussi dans notre cœur.

J'ai compris que ces « dix chemins menant au bonheur » sont précisément une source d'immenses bénédictions pour le monde entier.

(L'auteur de ce texte est la directrice de TSMC)

## Préface

# Les personnes les plus heureuses du monde

Hsing Yun

Il y a plusieurs années, je donnais cours au Collège bouddhiste de Fo Guang Shan et j'y ai enseigné un sūtra intitulé Sumatī-dārikā-paripṛcchā. Ce sūtra fait partie du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, qui est un recueil de quarante-neuf sūtras, présentés sous forme de contes et légendes. C'est pourquoi ce sūtra s'appelle aussi : Mahā-ratnakūṭa-Sumatī-dārikā-paripṛcchā, en contractant les deux titres.

Pourquoi ai-je choisi ce sūtra ? Pour plusieurs raisons précises :

- ▲ Dans de nombreux sūtras, il est dit que la nature féminine constitue un handicap pour progresser sur la voie de la pratique. Ceci trouble certaines femmes qui en viennent à se croire inférieures aux hommes.
- ▲ Jadis, les deux sexes n'étaient pas traités également, sur le plan social. C'est pourquoi, je voulais profiter de la diffusion de ce sutra, pour revaloriser la position des femmes dans la société actuelle.

En réalité, si l'on examine le développement du bouddhisme d'aujourd'hui, on constate que, monastiques ou laïques, les femmes sont partout présentes et agissantes. Ainsi, à Taïwan, les monastiques sont en majorité du sexe féminin et les adeptes

laïques aident le bouddhisme de toutes leurs forces. Il faut le dire : c'est grâce à elles que le bouddhisme a pu prospérer à Taïwan.

Dans le Sumati-dārikā-paripṛcchā, hormis Bouddha, l'autre personnage principal est une fillette de huit ans, nommée Sumati. A l'époque, Sumati a posé à Bouddha, dix questions concernant la pratique à suivre pendant la vie mondaine :

- ▲ Comment obtenir une apparence extérieure respectable et belle ?
- ▲ Comment obtenir la richesse et la dignité ?
- ▲ Comment vivre en harmonie avec ses proches et ses amis ?
- ▲ Comment faire pour renaître dans une fleur de lotus sur la Terre des bouddhas ? (Sans les restrictions imposées par le corps charnel)
- ▲ Comment acquérir les pouvoirs surnaturels et l'insouciance, et développer ses infinies potentialités ?
- ▲ Comment ne pas se faire d'ennemis ?
- ▲ Comment obtenir la confiance d'autrui ?
- ▲ Comment écarter les obstacles sur le chemin de la pratique ?
- ▲ Comment éliminer les karmas démoniaques ?
- ▲ Comment être capable de voir les bouddhas à l'heure de la mort ?

Bouddha a répondu en indiquant quatre moyens de pratiquer, pour chacune de ces questions.

Bouddha a dit : « Tous les êtres humains possèdent la nature de bouddha ». Ainsi, ce n'est pas une exagération de dire que le Sumati-dārikā-paripṛcchā, est un ouvrage clé de la libération féminine et de l'acquisition de la bouddhité, puisqu'il y est dit que tous les êtres peuvent devenir bouddhas. A noter que, dans le sūtra, Sumati a elle aussi, émis le vœu de devenir bouddha et Bouddha lui a confirmé, qu'en effet, elle le deviendrait.



Toutes ces années, j'ai encouragé chacun à admettre sans hésitation le « Je suis Bouddha ». Et c'est pourquoi souvent, dans les rassemblements, je demande à chacun de dire à haute voix : « Je suis Bouddha ! ». Bouddha est un être éveillé, pur et égal. Si nous commençons par exercer « les trois bontés » : faire de bonnes actions, dire de bonnes paroles et avoir de bonnes intentions... Si nos trois karmas de corps, paroles et pensées, sont purs... ne sommes-nous pas, nous aussi, des êtres éveillés dans le monde des hommes ?

Les façons de pratiquer que Bouddha a enseignées à Sumati, sont aussi des clés du savoir vivre mondain. Il lui a dit de façonner les statues de bouddhas, de vénérer les stupas, de soigner son langage, de respecter les êtres... Tout cela dans un but unique : utiliser son cœur respectueux, son cœur pur, pour traiter soi-même et les êtres. Soi-même est Bouddha, et les êtres sont aussi des bouddhas !

Il est dit : « Le cœur, Bouddha et les êtres, ne sont pas différents. » Vénérer Bouddha, c'est apprécier et respecter la précieuse nature de Bouddha, de soi-même et des êtres. En se purifiant, tous les hommes deviennent des bouddhas. C'est pourquoi, ce que recherche le bouddhisme humaniste, c'est le duo « bonheur et sagesse » réalisé par la réalité et la pratique, le mondain et le transcendant.

Ce Sumati-dārikā-paripṛchā peut être considéré comme un ouvrage que Bouddha a destiné aux jeunes, aux femmes courageuses, aux êtres qui agissent pour la prospérité, la joie et la paix et surtout, comme Bouddha l'a demandé, à ceux et celles qui se battent pour le droit à la vie, l'égalité et la libération des êtres.

Actuellement, je restaure et rassemble les manuscrits utilisés à l'époque, pour pouvoir publier ce livre que j'intitulerai « Les dix chemins menant au bonheur ». J'espère que cet ouvrage pourra guider les hommes et les aider à pénétrer dans le savoir et la vision de Bouddha. J'espère que ces hommes pourront acquérir la prospérité et la joie paisible grâce à la sagesse de Bouddha, et devenir ainsi, les personnes les plus heureuses du monde...



## L'importance du rôle des femmes

### Sūtra présentant le respect dû au sexe féminin

**E**n 1963, au centre de l' « Association : Réciter les sūtras » de Yilan, j'ai raconté des histoires de femmes bouddhistes, en rappelant les hauts faits relatés dans les sūtras, d'une vingtaine d'entre elles : Nāgakanyā, Rūpyavārṇa, Utpalavārṇa, Mātaṅga... et, parmi ces femmes : Sumati.

Pourquoi évoquer ces histoires de femmes bouddhistes ? C'est que, depuis toujours, le bouddhisme s'est beaucoup intéressé aux femmes. Les éminents mérites et vertus que les femmes ont apportés au bouddhisme sont immenses et, durant ces deux-mille années, les femmes ont joué un rôle capital dans la prospérité et le développement du bouddhisme. Ci-après, je cite sommairement quatre points pour illustrer les énormes contributions au bouddhisme, apportées par des femmes :

1. Donations et assistance : Grâce aux donations matérielles des femmes, les majestueuses salles de culte se construisirent l'une après l'autre et, grâce à leur assistance, les activités et les dharma-services s'organisèrent avec succès l'un après l'autre. Sans les résolutions prises par les

femmes, comment le développement du bouddhisme-taïwanais et même international, aurait-il pu atteindre sa florissante situation d'aujourd'hui ?

2. Services rendus : Quelle que soit la pagode où l'on se rend, on aperçoit toujours des femmes en train de travailler : nettoyer les légumes, préparer les plats, servir les repas, servir le thé... ou encore, guider les visiteurs, nettoyer les salles des bouddhas, veiller à la propreté de la pagode, etc. Elles ne sont jamais lasses et, par les services rendus, elles font germer le Bodhi, croître le bonheur et la sagesse, et ainsi, elles permettent à l'activité bouddhiste de se développer harmonieusement.
3. Guider les gens vers le bouddhisme : les femmes sont en général très actives, communicatives, et chaleureuses. Non seulement elles croient au bouddhisme mais de plus, elles encouragent ceux qui s'y intéressent, contribuant ainsi à l'augmentation du nombre d'adeptes. Jour après jour, elles leur permettent de transformer leur vie et de lui donner une orientation positive.
4. Bonheur de la société : Les femmes sont riches de compassion : chaque fois que survient une catastrophe sociale ou autre, elles déploient leur esprit de solidarité pour supporter et aider les affligés et les démunis. Ainsi, dans le domaine de la charité sociale, elles montrent, sans jamais faillir, l'esprit de bienveillance et de compassion du bouddhisme. Leurs contributions sont ineffaçables.

Ces quatre points montrent bien quelle place importante, les femmes occupent dans le développement du bouddhisme.

Dans le Sumati-dārikā-paripṛcchā, Bouddha emploie Sumati comme messagère révélatrice, pour que tous les êtres de tous les temps, puissent acquérir le grand bénéfice du Dharma.

Ce Sumati-dārikā-paripṛcchā, est un des sūtras du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, racontant l'histoire d'une fillette nommée Sumati. Comme son nom l'indique, Sumati (merveilleuse sagesse) était, depuis toute petite, éveillée et intelligente. A l'âge de huit ans, elle posa à Bouddha une série de questions d'ordre mondain et transcendant, concernant la pratique de la voie du bodhisattva, et la pertinence de ses questions impressionna l'assemblée.

Le sūtra le dit : le succès de la pratique ne fait pas de différence entre homme et femme. Il suffit d'avoir le courage et la détermination de se prendre en charge et tout le monde peut réussir. Nous vivons une époque où les femmes se manifestent : non seulement, elles assument leurs responsabilités familiales, mais certaines réussissent brillamment dans toutes sortes de professions. Surtout, pour ce qui est de la religion, elles mettent toute leur énergie pour protéger la continuité de l'enseignement dharmique et le bon fonctionnement des centres de culte. Nanties de cet esprit, que pourraient-elles être, sinon des bodhisattvas ? Sans même évoquer la supériorité numérique des bhiksunis par rapport aux bhiksus à Taïwan, leur résolution à vouloir « atteindre la Voie de Bouddha et libérer les êtres », a déjà fait d'elles des piliers majeurs du développement du bouddhisme taïwanais. C'est pourquoi, si en utilisant ce Sumati-dārikā-paripṛcchā, je parviens à exprimer mon respect envers toutes les femmes agissant au sein du bouddhisme, j'aurai accompli une excellente chose.

### **Une fillette de huit ans qui pose des questions à Bouddha devant l'assemblée**

Sumati naquit à Rāja-gr̥ha, une cité du Royaume Magādhā de l'Inde antique, où son père était un notable connu. Quand Bouddha prêchait au Mont des vautours, elle était souvent présente. A cause de son jeune âge, de sa beauté et de sa douceur, tous les disciples de Bouddha l'appréciaient, les éminents aînés comme les jeunes bhiksus, et surtout la communauté des bhiksunis.

Bien qu'elle n'eût que huit ans, elle possédait de bonnes racines et un jour, alors que Bouddha commençait à prêcher, elle se leva et s'avança posément jusque devant lui. Elle le vénéra trois fois, fit trois tours autour de lui, puis s'agenouilla en joignant les paumes de ses mains et lui dit : « Ô Incomparablement grand Bouddha ! Vous êtes la lumière du monde, celle qui peut dissiper l'obscurité dans le cœur des êtres. Il y a certaines pratiques des bodhisattvas que je n'ai pas encore totalement comprises. Je vous demande de bien vouloir m'illuminer ! »

En la voyant, Bouddha comprit sa résolution de demander le Dharma pour la foule et il lui répondit joyeusement : « C'est merveilleux ! Tu as pris la grande résolution de me demander des instructions ! Je te permets donc de me questionner à ta guise ! »

### **Dix grandes questions qui ébranlèrent l'assemblée**

Ayant reçu l'approbation de Bouddha, Sumati ressentit joie et gratitude. Saisissant cette incroyable occasion, elle posa dix questions d'affilée :

1. Ô Bouddha ! Comment faire pour obtenir une apparence physique irréprochable ?
2. Ô Bouddha ! Comment devenir riche et noble ?
3. Ô Bouddha ! Comment éviter la mésentente entre les proches ?
4. Ô Bouddha ! Comment renaître, assis sur la grande et précieuse fleur de lotus, comme vous, sans être encombré par ce corps charnel, impermanent et impur, hérité des parents ?
5. Ô Bouddha ! Comment acquérir l'insouciance et les pouvoirs surnaturels, pour voyager librement dans toutes les terres et vénérer les bouddhas ?
6. Ô Bouddha ! Comment faire pour ne pas avoir d'ennemis ?
7. Ô Bouddha ! Comment faire pour que les gens croient et acceptent ce que nous disons ?

8. Ô Bouddha ! Comment lever les obstacles sur le chemin de la pratique et de la propagation du Dharma ?
9. Ô Bouddha ! Comment éradiquer les afflictions démoniaques de notre cœur ?
10. Ô Bouddha ! Quand la vie s'achève, comment faire pour renaître sur la Terre des bouddhas, rencontrer les bouddhas, écouter les pures doctrines et ne plus subir les afflictions ?

### Les instructions de Bouddha

En entendant ces dix questions, Bouddha la félicita pour sa sagesse, puis à chacune d'elles, il répondit en lui enseignant quatre méthodes :

- I. Comment obtenir une apparence physique irréprochable ?
  1. Ne pas nourrir de haine envers les méchants.
  2. Vivre tranquillement dans la grande bienveillance et la compassion.
  3. Apprendre, avec joie, le juste dharma.
  4. Façonner les statues des bouddhas.
- II. Comment être riche et noble ?
  1. Pratiquer le *dana* en temps opportun.
  2. Ne pas nourrir d'orgueil.
  3. Apporter aux autres, la joie.
  4. Ne pas attendre de récompense.
- III. Comment éviter les mésententes entre les proches ?
  1. Ne pas semer la discorde.
  2. Guider les êtres égarés vers la juste croyance.
  3. Protéger le juste Dharma.
  4. Montrer aux êtres, la Voie du Bodhi.
- IV. Comment se libérer du corps charnel, et obtenir le corps de manifestation bouddhique ?
  1. Faire offrande de fleurs et de fruits, dans les stupas.

2. Ne pas porter préjudice à autrui.
  3. Fabriquer les statues de Bouddha.
  4. Nourrir une foi pure envers les bouddhas et bodhisattvas.
- V. Comment acquérir les pouvoirs surnaturels, pour voyager librement sur les terres des bouddhas ?
1. Ne pas empêcher les autres de faire de bonnes actions.
  2. Ne pas gêner ceux qui prêchent.
  3. Offrir des lampes aux tathāgatas et aux stupas.
  4. Pratiquer le dhyāna avec diligence.
- VI. Comment faire pour ne pas avoir d'ennemis ?
1. Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter.
  2. Ne pas envier les succès d'autrui.
  3. Être heureux quand l'autre est honoré.
  4. Ne pas manquer d'égards devant une bonne action.
- VII. Comment donner la foi aux autres ?
1. Avoir des actes conformes à ses dires.
  2. Ne pas dissimuler ses fautes face aux bons amis.
  3. Ne pas chercher les erreurs dans le discours de ceux qui prêchent.
  4. Ne pas manifester de répugnance envers les prêcheurs de Dharma.
- VIII. Comment se libérer des obstacles dharmiques ?
1. Observer les trois assembléments de purs préceptes.
  2. Ne pas diffamer les sūtras.
  3. Avoir un cœur de sagesse pour les nouveaux apprentis bouddhistes.
  4. Être équitablement bienveillant, envers tous les êtres.
- IX. Comment vaincre les afflictions démoniaques dans notre cœur ?



1. Comprendre que la nature dharmique est identique pour tous.
  2. Être toujours persévérant.
  3. Dicter le nom du Bouddha avec diligence.
  4. Transférer tous les mérites des bonnes actions, à tous les êtres du *dharmadhatu*.
- X. Comment faire pour voir apparaître les bouddhas à sa mort ?
1. Accorder aux autres ce qu'ils désirent.
  2. Avoir la foi et la bonne compréhension des bons dharmas.
  3. Offrir des objets nobles à tous les bodhisattvas.
  4. Pratiquer avec diligence le respect aux trois Joyaux.

**Des miracles de tout genre,  
ont subjugué l'assemblée**

Après avoir entendu les instructions de Bouddha, Sumati sauta de joie et émit le vœu de les appliquer en disant : « Si je manque à une seule de ces quarante pratiques, ce sera enfreindre les fondements du bouddhisme et tromper les tathāgatas. »

Voyant Sumati prononcer ce vœu grandiose, Maudgalyayana ne put s'empêcher de lui demander : « Sumati ! Sais tu que la pratique de bodhisattva est d'exercer ce qui est difficile à exercer, et endurer ce qui est difficile à endurer ? Tu émetts cet extraordinaire vœu aujourd'hui, es-tu sûre de pouvoir le réaliser ? »

Sumati répondit calmement : « Honorable ! Si mon grand vœu est réel et indubitable, si je peux réaliser ces pratiques de manière parfaite... alors, que ce Trichiliocosm montre ses six tremblements, que le ciel envoie de merveilleuses fleurs et que les tambours célestes retentissent tout seuls ! Honorable ! Veuillez en témoigner ! »

A ces mots, le Trichiliocosm se mit à trembler, des fleurs multicolores tombèrent du ciel, les tambours roulèrent et toute l'assemblée fut nimbée d'une couleur dorée.

Voyant tous ces miracles, le bodhisattva Manjusri estima lui aussi que c'était merveilleux mais difficilement croyable et il posa plusieurs questions à Sumati : Qu'est-ce que la pratique Bodhi ? Quelle est l'idée secrète du Dharma ? Et Sumati répondit successivement à toutes.

Après cet échange de questions et réponses, Bouddha dit à Manjusri : « Manjusri ! Sumati a déjà exercé la bodhicitta dans le passé et c'est seulement trente kalpas plus tard, que j'ai pris la résolution d'acquérir le suprême Bodhi. Ne te rappelles-tu pas ? Elle a été ton maître et t'a guidé vers la patience du « sans vie » ! »

A ces mots, le bodhisattva Manjusri se réveilla subitement. Il se leva joyeusement de son siège et vénéra Sumati en lui disant : « Eminence ! D'innombrables kalpas auparavant, j'ai déjà reçu vos dons. Qui eût cru que je pourrais encore vous rencontrer aujourd'hui ! »

Que la petite Sumati ait été ainsi vénérée par Manjusri, nous permet d'imaginer ses exceptionnels antécédents. Ainsi, non seulement, nous ne devons jamais manquer d'égards envers autrui mais, plus particulièrement face aux jeunes et aux débutants, ne pas nous montrer hautains, car nous ne savons rien de leurs vies antérieures.

En somme, que l'on soit une femme, un débutant ou un jeune, chacune, chacun, a sa place dans le giron du bouddhisme. Mais il est vrai que les coutumes de l'ancienne société attribuaient plus d'importance aux hommes. Les gens de l'époque pensaient qu'il fallait se transformer d'abord en homme, avant de devenir boudha. Manjusri pensait que Sumati avait déjà parfait sa pratique et se demandait donc pourquoi elle gardait encore son apparence féminine. Ce qui le conduisit à lui demander : « Sumati ! Pourquoi ne t'es-tu pas encore changée en homme ? » Et Sumati lui répondit : « L'apparence féminine est harmonieuse, pourquoi faudrait-il en changer ? Pour moi, l'apparence extérieure n'est qu'un produit

conditionné ; je ne fais aucune discrimination et ne m'attache pas non plus à cette apparence... Pourquoi vous obstinez-vous ainsi ? »

Ce qui nous amène à comprendre que l'apparence : masculine ou féminine, n'est qu'une subtilité survenant temporairement pour nous permettre d'aider les autres. De même, pour s'adapter aux capacités de chaque être, les bouddhas et bodhisattvas se montrent sous toutes sortes d'apparences. C'est pourquoi, les femmes bouddhistes ne doivent pas se sentir inférieures. Comme le disait Sumati : physiquement, les hommes et les femmes sont différents, mais leur nature propre et leur personnalité sont identiques.

En fait, ce Sumati-dārikā-paripṛcchā, que Bouddha adressa à Sumati, pourrait tout aussi bien être appelé : Sūtra des jeunes garçons et filles actuels, car il propose aux jeunes gens d'aujourd'hui, des moyens d'acquérir « l'art de vivre ».

Tout le monde peut être « Sumati-dārikā ». Nous devons avoir le courage d'assumer tous les dharmas et comprendre que ces dharmas nous sont destinés. Malheureusement, nombreux sont ceux qui ne réalisent pas qu'ils sont eux-mêmes « destinataires ».

Du haut de son estrade, un maître dit aux élèves : « Vous devez garder le silence, ne pas crier et ne pas vous disputer. Il vous faut apprendre à être modestes et polis, à respecter autrui, à faire la paix... ». Chacun est attentif mais, dès que la classe se termine, les cris et les disputes éclatent. Le maître intervient et apostrophe un élève :

« Ne vous ai-je pas dit de rester calme, de respecter les autres ? Est-il possible que vous ayez déjà oublié ? »

« Quand me l'avez-vous dit, Maître ? »

« Je viens de le dire dans la classe ! »

« Mais, vous l'avez dit à la cantonade... Pas à moi spécialement ! »

Ce genre de situation montre vraiment l'ignorance des hommes. Nous devons toujours nous le redire : toutes ces paroles

sont adressées à moi et non aux autres. C'est uniquement ainsi que chaque phrase que l'on entend, peut pénétrer profondément dans notre cœur et offrir à notre vie future, davantage d'espace pour nous permettre de progresser.

### **Richesse et satisfaction dans cette vie... Paix et joie dans la prochaine**

Dans ce monde, tous les hommes aspirent à une vie confortable et insouciant et à un bon aboutissement après la mort. Car, « posséder richesse et satisfaction dans cette vie, paix et joie dans la prochaine... », résume ce qu'ils jugent être une vie réussie.

Pendant, pour réussir, il faut d'abord établir de bons projets et se forger de solides principes. Même s'il ne s'agit que d'un tout petit restaurant de nouilles, il faut penser à les cuisiner savoureusement pour plaire aux clients et ne pas oublier de vérifier, au préalable, si l'emplacement est favorable. C'est en incluant toutes ces conditions dans le projet à l'étude, que l'on peut obtenir les causes et conditions de la réussite.

Il est dit : « L'idéal est la cause de la réalité, la réalité est l'effet de l'idéal ». En effet, avec l'idéal et la force de vœu, tout finira par réussir. Prenons par exemple la « Campagne de promotion de l'Education, par un million d'hommes » de l'Université Fo Guang : les donateurs ne versent que cent dollars NT (trois euros) par mois, mais en réunissant les cœurs d'un million de personnes, on obtient une force considérable. Ainsi, si l'on veut parfaire « la richesse et la satisfaction dans cette vie et la paix et la joie dans la prochaine », il faut d'abord, bien définir l'objectif pour, ensuite, s'efforcer de l'atteindre.

Les questions que pose Sumati à Bouddha, ont pour but de bâtir une vie réussie, comportant richesse et satisfaction dans cette vie, paix et joie dans la prochaine. La première partie comprend : l'apparence physique irréprochable, la richesse et la

dignité, l'harmonie familiale, le savoir vivre sans rancune et la confiance d'autrui. La deuxième partie inclut la renaissance sur la Terre de Bouddha, la présence des bouddhas au moment de la mort, l'acquisition des pouvoirs surnaturels, l'élimination des obstacles dharmiques et enfin, l'éloignement des karmas démoniaques... Tous avantages obtenus, en observant constamment les doctrines dharmiques.

Pour chacune de ces questions, Bouddha a donné quatre solutions ; le noyau de ces principes dharmiques est « la pratique du bodhisattva », celle des bodhisattvas du Mahayana. La démarche caractéristique du bodhisattva, consiste à émettre le vœu de « suivre la Voie de Bouddha et de libérer les êtres de leurs afflictions ». Il s'agit de se doter du parfait caractère mondain et extra-mondain, tout ceci étant fait dans le but de faire bénéficier les êtres et non pas soi-même. Si l'on veut réussir sur la voie du bodhisattva, il faut d'abord comprendre que l'objectif de créer une vie réussie, n'est pas uniquement la recherche de sa propre libération mais avant tout, celle de tous les êtres.

Le bouddhisme utilise le mot « êtres » pour désigner les hommes. En chinois, le mot s'écrit en deux caractères : 眾生, qui veulent dire « exister grâce aux conditions réunies ». Aucun être dans le monde ne peut exister seul, car l'existence de chacun demande la coopération de tous. C'est grâce à l'union des causes et conditions de tous, que l'individu existe. Ainsi, si une personne veut réussir, il faut qu'elle fusionne avec la masse.

Les écarts de conduite propres à chaque homme, peuvent entraîner toutes sortes de rétributions karmiques et c'est ce qui explique que le destin de chacun diffère de celui des autres. Cependant, le destin n'est pas toujours pré-établi : il est sujet à modifications. Pour une personne, on peut changer son destin ; pour une affaire, on peut aussi changer son issue et il en est de même, pour une phrase, une pensée, une pièce de monnaie ...

Ainsi jadis, un jeune novice n'avait plus que sept jours à vivre mais, grâce à une bonne action qui le conduisit à sauver des fourmis, ces sept courtes journées devinrent quatre-vingts années. Ainsi, cultiver la bonté, la vertu... peuvent modifier le destin.

Nous devons donc viser « le succès de tous » pour gérer notre vie. Dès que l'on en prend la résolution, on est un bodhisattva et, si nous appliquons les instructions de Bouddha en suivant les chemins qui mènent au bonheur, nous concrétiserons cet idéal : être « Riche et satisfait dans cette vie... Paisible et joyeux dans la vie prochaine. »

Fo Guang Shan  
International Translation Center

## Les grandes questions posées par Sumati

### La lumière de Bouddha irradie l'univers

Ainsi l'ai-je entendu :

A cette époque, Bouddha se trouvait au Gṛdhrakūṭa, dans la cité de Rājagṛha, entouré d'une grande assemblée de mille deux cent cinquante Grands bhiksus et de dix-mille bodhisattva-maha-sattva.

Celui qui enseigna ce sūtra, se nommait Sakyamuni Bouddha. L'endroit où il prêchait était situé sur le Gṛdhrakūṭa (le Mont des vautours), dans la cité de Rājagṛha. Les auditeurs, c'étaient mille deux cent cinquante grands bhiksus et dix-mille bodhisattva-maha-sattva, parmi lesquels des monastiques et des laïques des deux sexes.

Dans les sūtras bouddhistes, on parle souvent de la cité de Rājagṛha et son origine fait l'objet d'une histoire très particulière :

A l'époque de Bouddha, Bimbisāra, roi de Magādhā, était un souverain vertueux et compétent. Il était bon envers le peuple, qui

menait une vie heureuse. Malheureusement, toutes les maisons de la ville étaient faites en paille, ce qui donnait lieu à de fréquents incendies, qui entraînaient de graves destructions. Aussi, les habitants vivaient-ils toujours dans l'inquiétude.

Face à cette situation, le roi Bimbisāra ne savait que faire. Après avoir consulté ses ministres, il décida d'appliquer un châtiment exemplaire aux responsables d'incendies, afin que tout le monde soit plus vigilant. Ainsi décréta-t-il une loi disant: « Dorénavant, toute famille qui causera une incendie quelconque, devra quitter la ville et s'installer dans la forêt ! »

Pensant que cette mesure allait rendre les gens plus attentifs, il n'aurait jamais pensé que, deux jours plus tard, une incendie se déclarât et, ironie de l'histoire, dans le palais impérial lui-même ! Le feu fut si violent qu'il détruisit presque la moitié du palais. Comme il était l'auteur du décret, il se sentit obligé de le respecter pour préserver son autorité. Alors, il mit à exécution son engagement et déménagea dans la forêt, à l'extérieur de la ville.

Après le déménagement du roi, le peuple n'avait plus d'appui et plus personne pour diriger le pays. Finalement, ils décidèrent de suivre le roi et tout le monde déménagea dans la forêt, voulant y reconstruire une nouvelle cité impériale. Après une période de défrichage et d'exploitation, la forêt originellement inhabitée, devint une nouvelle cité, aussi prospère que splendide et qui ne vivait plus dans la terreur des incendies. En souvenir de l'ancienne capitale, le roi nomma la forêt : « Rājagrha », ce qui signifie « Maison du roi ». Elle devint par la suite, le lieu où, souvent, Bouddha vint prêcher le Dharma.

Bouddha avait choisi cet endroit, plutôt que la grande ville peuplée et animée, pour deux raisons :

1. Tout d'abord, à cause de la bonté du roi Bimbisāra : quand Bouddha était encore le prince Siddhārtha, Bimbisāra voulut lui offrir la moitié de son royaume et il lui demanda de venir le libérer quand il aurait atteint l'éveil.



2. Ensuite, parce que le Dharma ressemble à la lumière du soleil, qui illumine également tous les phénomènes du monde.

La plupart des gens ne connaissent pas le nom « Gṛdhrakūṭa », mais, si on leur parle du « Mont des vautours », ce nom leur paraît familier. En fait, Gṛdhrakūṭa est aussi le Mont des vautours, qui se trouve au nord-est de Rājagṛha, capitale du royaume de Madāgha, située au centre de l'Inde. A cause des transformations géologiques survenues au fil du temps, la montagne présente l'aspect d'un rpace, d'où ses noms de « Mont des vautours » ou « Pic de l'aigle ». Bouddha y venait souvent prêcher et quelques importants sūtras du Mahayana tels le Sūtra du *Lotus*, le *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, etc. ont été enseignés par Bouddha, en ce lieu.

Ici, Bouddha va commencer à enseigner le Dharma avec un sūtra très particulier, le Sumati-dārikā-paripṛcchā. C'est une doctrine subtile, qui nous enseigne les méthodes d'acquisition de l'art de vivre, nous permettant d'obtenir la libération parfaite. Et le plus étonnant, c'est que l'auteur des questions ayant engendré cet enseignement, était une fillette âgée de huit ans : Sumati.

### Le caractère exquis de la requête de Dharma

A cette époque, dans la cité de Rājagṛha, vivait la fille d'un notable, nommée Sumati et âgée de huit ans. Elle présentait un gracieux visage au teint coloré et possédait toutes les merveilleuses apparences, si bien que tout le monde était ravi de la voir. Dans le passé, elle avait déjà eu plusieurs fois l'occasion de côtoyer et de servir de nombreux bouddhas et avait ainsi planté, à profusion, de bonnes racines.

*L'apparence gracieuse* dans le bouddhisme est différente de la beauté, telle que la conçoit le commun des mortels : Elle inclut les vertus intérieures et la conduite, qui doit être digne et sérieuse. A

cette époque, la petite Sumati possédait non seulement une belle apparence extérieure mais, de plus, elle était fascinée par le bouddhisme qu'elle étudiait de tout son cœur. Souvent elle accompagnait son père au Mont des vautours pour écouter prêcher Bouddha et sa présence était très appréciée par la communauté monastique.

A l'époque de Bouddha, à Sāvathī, vivait un brahmane nommé Mahāmi. C'était un oligarque qui possédait argent et pouvoir et même le roi évitait de l'affronter, à tel point qu'il finit par le nommer maître impérial. Bien qu'il fût richissime, il était avare et avide, et chaque fois qu'il entendait parler de quelque chose de profitable, il ne manquait pas de se l'accaparer.

Mahāmi avait sept filles qui étaient toutes très belles et qui arboraient de superbes bijoux, en se donnant des manières de femmes nobles. Mahāmi était très fier de ses filles et, en tout lieu, il vantait leur beauté.

Un jour, quelqu'un lui proposa un pari : « Laisse tes filles aller se promener dans les rues. Si tout le monde, sans exception, les trouve belles, je te donne mille onces d'or, mais si quelqu'un dit le contraire, alors, c'est toi qui me verseras cette somme. »

Mahāmi fut enchanté de cette proposition, il pensa : « Qui pourrait dire que mes filles ne sont pas belles ? » Alors, il accepta le pari. Il para ses filles de leurs plus beaux atours et commença avec elles, une promenade à travers la contrée. Durant trois jours, partout où elles allèrent, elles ne reçurent que des félicitations. Finalement, leur père les emmena au Bosquet de Jeta pour les présenter à Bouddha.

« Bouddha ! Vous qui avez voyagé dans tous les Pays, avez-vous déjà vu des filles plus belles que les miennes ? »

« Je ne trouve pas que tes filles soient belles ! », répondit Bouddha.

« J'ai traversé tout Sāvathī et tout le monde les a trouvées belles. J'arrive ici et voilà que vous me dites qu'elles ne sont pas belles ! Pourquoi ? » S'exclama Mahāmi, très fâché.

« Les hommes de ce monde jugent sur les apparences extérieures, mais pour moi, la vraie beauté, c'est quand le corps ne convoite pas les tissus fins et les bijoux, c'est quand la bouche ne prononce pas de propos blessants, c'est quand l'esprit ne nourrit pas de pensées perverses. »

Ces propos de Bouddha laissèrent le brahmane sans voix.

Ce que pense Bouddha de la beauté, doit faire réfléchir les femmes d'aujourd'hui : Il n'est pas souhaitable d'attacher trop d'importance aux apparences extérieures ou aux articles de luxe. L'important est de cultiver son esprit, son âme... Si l'on peut, comme Sumati, posséder la sagesse, là naîtra la vraie beauté.

**A ce moment, elle arriva devant le Tathāgata, vénéra ses pieds, fit trois girations par la droite, puis s'agenouilla en joignant les mains et prononça sa gāthā : « Insurpassable Etre éveillé, vous êtes la grande lumière du monde. Veuillez écouter mes questions, relatives à la pratique des bodhisattvas. »**

Ce paragraphe est facile à comprendre ; de plus, il présente indirectement ce que doit être le comportement correct d'un demandeur de Dharma.

Il est dit : « Il est difficile d'être né Homme, et il est encore plus difficile d'avoir l'occasion d'entendre le Dharma ». C'est pourquoi, quand on écoute le Dharma, il faut être sincère et respectueux, pour pouvoir tout prendre en compte et obtenir des résultats.

Quand on demande le Dharma à un *kalyāṇamitra* ou à un aîné éminent, comment faire pour être exactement « comme il faut » ?

Dans le passé, quand les élèves du Collège bouddhiste venaient me chercher, ils disaient : « Maître, êtes-vous libre ? Est-ce que l'on peut parler un peu ? » La question paraît simple et directe, mais en réalité, elle n'est pas très correcte. Dans les sūtras, sont évoqués

de nombreux demandeurs de Dharma, (Sumati par exemple), qui peuvent nous servir de modèles.

Avant de poser les questions, il faut d'abord rendre hommage. C'est une forme de respect, qui montre aussi la sincérité du demandeur. Par exemple, on peut dire en commençant : « Maître ! Vous avez beaucoup de peine et vous êtes très compatissant. Je sais que vous êtes très occupé, mais pouvez-vous m'accorder un peu de temps pour m'instruire ? »

Il y a aussi ceux qui disent : « Maître, quand êtes-vous libre ? » Une telle phrase est sotte et négligée. Il aurait fallu y ajouter un contenu concret, par exemple : « Maître, j'ai un problème pour lequel, je voudrais vous demander conseil. »

Que faut-il demander ? Comment demander le Dharma ?

Un jour, quand j'étais jeune, je devais rendre visite à une pagode. Dans le passé, à Taïwan, quand on était hors de la ville, il était difficile de trouver un endroit pour se restaurer. Alors, je m'étais dit : « Si j'arrive vers onze heures, les gens vont deviner que je vais rester pour déjeuner, et ils vont préparer une part en plus ; alors que, si j'arrive à midi, le déjeuner sera déjà prêt et je vais me sentir gêné de leur faire préparer quelque chose en plus, pour moi.

C'est pourquoi j'avançai l'heure de mon départ, en espérant arriver à la pagode en question vers onze heures. Malheureusement, le moine qui me reçut n'avait pas compris mon intention et, de plus, il n'était pas très adroit oralement. Il me jeta une question en pleine figure : « Est-ce que tu manges ici à midi ? »

C'était une question gênante car, à l'époque, la situation économique à Taïwan, était loin d'être florissante. Je me sentais gêné de répondre : « Je vais rester pour déjeuner », ce qui pouvait laisser entendre que j'étais venu spécialement pour cela. Alors, je répondis : « Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas ! » Mais, l'autre me répondit sans la moindre gêne : « Tu ne manges pas ? Alors, je ne prépare pas ta portion ! ».

En fait, dans ce cas, il ne faut même pas poser de question, il faut simplement dire : « Vous restez déjeuner avec nous » ou « Je vais vous préparer le déjeuner ».

En somme, les questions ne doivent pas embarrasser celui à qui elles s'adressent. Il faut y mettre un peu de subtilité, faute de quoi, on peut déboucher sur des situations embarrassantes.

L'attitude de Sumati montre sa sincérité et son respect envers Bouddha. Elle reflète l'esprit et l'attitude irréprochables d'un demandeur de Dharma et la foi de la fillette envers le bouddhisme. Cette confiance dans le Dharma, est justement une de ces recettes secrètes, qui permettent de parfaire la Voie de Bouddha.

**« Insurpassable Etre éveillé, vous êtes la grande lumière du monde. Veuillez écouter mes questions, à propos des pratiques des bodhisattvas. »**

La requête de Sumati est bienséante et correcte. Savoir distiller un éloge pour commencer, est une manière adroite de procéder.

A propos d'éloges, que faut-il en dire ? En fait, il y a toutes sortes de manières. Par exemple, à Fo Guang Shan, les codes de travail des hommes Fo Guang sont : « Apporter aux autres la confiance, apporter aux autres la joie, apporter aux autres l'espérance, apporter aux autres l'aisance ». Quand les adeptes arrivent pour la première fois à Fo Guang Shan, ils s'extasient devant la magnificence des salles de culte, l'attitude solennelle des vénérables et la sympathie manifestée par les hommes Fo Guang. Certains font aussi éloge aux bénévoles pour leur patience et leur dévouement.

Un jour, un disciple responsable de la réception me dit : « Quand quelqu'un arrive, la première phrase que je lui adresse, est toujours : « C'est la première fois que vous venez ? »

Trouvant sa question trop banale pour procurer aux visiteurs des sensations originales, je lui dis qu'il faudrait quelque peu varier ses phrases d'accueil pour éveiller leur sympathie.

Et il me répondit honnêtement : « Je ne sais pas comment varier » .

En réalité, à part la phrase « C'est la première fois que vous venez ? », il en est beaucoup d'autres que l'on peut dire : « Bienvenue ! Asseyez-vous. », « Il y a des livres ici, vous pouvez les lire », « Voulez-vous une tasse de thé ? », « Connaissez-vous déjà bien, notre monastère ? », « Puis-je vous rendre quelque service ? » Il suffit de réfléchir un peu pour faire profiter les nouveaux venus d'un accueil agréable.

Le grand écrivain français, Guy de Maupassant, se rendit un jour chez Flaubert pour lui demander de lui apprendre à écrire. Flaubert lui dit : « Installe-toi sur le pont et examine les passants. Quand tu sauras décrire l'allure et les caractéristiques de cent personnes, je t'apprendrai à écrire. » Alors, Maupassant suivit le conseil de son maître et il décrivit consciencieusement chaque passant : En voilà un qui traverse le pont en toute hâte ; celui-ci est bien gros ; cette dame-là est trop maigre ; comment sont-ils habillés... Certes, ce n'est pas facile de décrire cent personnes différentes mais, comme il voulait vraiment apprendre à écrire, il continua à examiner minutieusement l'attitude, les expressions, le costume... de chaque passant.

Et quand il eut terminé de décrire les caractéristiques de ces cent personnes, il n'avait plus besoin de demander à quiconque comment écrire, car il avait tout naturellement, acquis l'art d'écrire. Ainsi, si quelqu'un veut apprendre à écrire, il doit commencer par apprendre à décrire des gens différents.

L'écriture peut donc s'apprendre en examinant et décrivant différents spectacles et il existe aussi différentes manières de louer les gens. De même, dans la vie, il est aisé de se laisser aller à courir derrière la fortune, la célébrité et les profits, mais il n'est vraiment pas facile d'acquérir le Dharma. Car le Dharma est un trésor inestimable et tout le monde ne peut pas se le procurer : il faut accumuler des kalpas de mérites et de vertus, pour avoir l'occasion de

l'entendre. Bouddha lui même, au cours d'un des kalpas de sa pratique, a dû payer de sa vie la joie d'obtenir la sentence : « Quand il n'y a plus ni naissance ni extinction, le silence parfait est la vraie joie », venant après celle qui disait : « Tous les phénomènes sont impermanents. Telle est la loi qui régit naissance et extinction ».

Un autre exemple : En Inde, vivait un homme, nommé Shanshun, qui voulait écouter prêcher Bouddha. En traversant une région montagneuse et dangereuse, il fut arrêté par des brahmanes. Ces derniers le ligotèrent, voulant le griller en concentrant les rayons du soleil à travers une loupe. Ils lui dirent : « Ainsi finiront tous ceux qui veulent écouter le Dharma de Sakya ! » Mais Shanshun ne se découragea pas, il pensa au Dharma qu'il voulait apprendre et cette résolution lui permit de se libérer de ses liens. Il dit alors aux brahmanes : « Je suis à la recherche du juste dharma, vous ne pouvez pas m'en empêcher, et même si vous étiez plus nombreux, vous ne pourriez pas m'effrayer ! » Les brahmanes furent impressionnés par son courage et sa sincérité et ils le relâchèrent. Finalement, Shanshun put arriver jusqu'au Bosquet de Jeta pour y entendre le prêche de Bouddha et ainsi, acquérir la bouddhité.

Le pèlerinage en Inde du Grand maître Xuanzang, les jambes cassées du Maître Chan Yunmen, la surdité du Maître Chan Baizhang, la gratitude du Maître tibétain Milarépa envers son maître... sont d'autres exemples concrets de la sincérité des demandeurs de Dharma. Dans les monastères de l'antiquité, les auditeurs ne pouvaient *s'asseoir* que des deux côtés du prêcheur. De même, pour recevoir les préceptes, les disciples devaient requérir trois fois et vénérer trois fois les maîtres prêcheurs, pour exprimer leur humilité. Ainsi, étant donné que les questions posées par Sumati concernant « la pratique des bodhisattvas », faisaient partie du précieux dharma, il était normal qu'elle eût obligation de manifester une attitude sincère et respectueuse.

### Ces bodhisattvas qui génèrent les profits moraux, pour eux-mêmes et pour autrui

Sur le chemin de la pratique, le bodhisattva est un « étudiant ». Le mot « étudiant » peut désigner diverses personnes : en primaire, on les appelle « écoliers » ; en secondaire, elles deviennent « lycéens » ; dans les universités et les instituts de recherche, les voilà devenues « universitaires »... Certes, la différence entre écolier et universitaire est grande, et il en est de même pour les bodhisattvas : L'apprenti bodhisattva doit, en effet, franchir cinquante-et-une étapes, avant de devenir bouddha.

Bodhisattva est un mot sanskrit, formé de « *bodhi* » qui signifie « éveil » et « *sattva* » qui signifie « Etre sensible ». C'est pourquoi, il est généralement traduit en chinois, par « Etre sensible éveillé ».

Il existe deux catégories d' « Etres sensibles éveillés » : la première désigne ceux qui pratiquent avec diligence, dans le but d'acquérir l'ultime-bodhi. Ce sont les bodhisattvas, en quête de la Voie et de l'accomplissement de la grande sagesse, ce qui constitue aussi une sorte d'autosatisfaction. La deuxième catégorie désigne ceux qui observent les paramitas dans le but d'aider les êtres à trouver leur illumination, ce qui est aussi la manifestation de la grande bienveillance et de la grande compassion.

Ainsi, le bodhisattva cumule la transcendance, quand il veut se détacher de la vie mondaine à la recherche de la Vérité, et la dévotion mondaine quand il vole au secours des êtres égarés. C'est un sage, qui cherche à se libérer tout en libérant autrui. En réalité, tout le monde peut devenir un bodhisattva. Le bodhisattva, ce n'est pas uniquement cette statue que l'on installe sur les autels pour que les gens la vénèrent : ce peut être un homme vivant, comme toi et moi, lorsque nous pensons sans cesse à rendre service aux autres. Cette personne qui, tout en cultivant la bodhicitta, peut prendre en charge les peines d'autrui, est un bodhisattva.



Si l'on veut apprendre le bouddhisme, il faut d'abord apprendre à être un bodhisattva. Il est dit : « souffrir avant que le monde souffre ; être heureux après que le monde ait été rendu heureux », tel est l'esprit de bodhisattva. Être un bodhisattva, ce n'est pas se réfugier seul dans la montagne ou la forêt, pour méditer et réciter les sūtras : la voie du bodhisattva se trouve parmi les êtres. Il faut pouvoir supporter les épreuves du temps, il faut pouvoir partager tout ce que l'on possède, avec les autres. C'est uniquement ainsi, que l'on peut devenir un vrai bodhisattva.

Bouddha dit à Sumati : « A présent, je te donne toute liberté de me poser des questions, et je te les expliquerai afin que tu n'aies plus aucun doute. »

Alors, devant Bouddha, Sumati prononça la gāthā suivante :

**Comment obtenir un aspect physique correct ?**

**Comment être riche et noble ?**

**Par quelles causes et conditions,**

**Faire que les proches ne se querellent pas ?**

**Comment laisser le corps charnel,**

**Et obtenir le corps de manifestation bouddhique,**

**Dans la fleur de lotus aux mille feuilles,**

**Pour servir les Bhagavat ?**

**Comment acquérir, l'insouciance et les pouvoirs surnaturels**

**Pour voyager librement sur les terres des bouddhas ?**

**Comment faire pour ne pas avoir d'ennemis dans la vie,**

**Pour que les autres croient et acceptent ce que l'on dit,**

**Pour purifier les obstacles dharmiques,**

**Et éloigner de soi et pour toujours, les karmas démoniaques ?**

**Comment à sa mort,**

**Voir apparaître les bouddhas,**

**Ecouter les purs dharmas,  
Et ne plus subir les afflictions ?  
Ô Grand, compatissant et suprême Honorable !  
Veuillez me l'expliquer ! »**

Toutes les bonnes choses commencent par des éloges

**A ce moment, Bouddha dit à Sumati : « Bien ! Bien ! Il est bien que tu aies posé ces questions à la signification profonde et merveilleuse. Ecoute attentivement ! Ecoute attentivement ! Et réfléchis bien au sens profond de ce que je vais te dire. »**

Sumati répondit : « Oui, Bhagavat ! Je suis ravie de vous écouter. »

Dans le passé, pendant une période, j'étais « guide de lecture des textes canoniques » pour les employés et les étudiants. Un jour, je leur demandai : « Tous les soirs, quand je vous guide dans votre lecture des textes canoniques, est-ce que vous aimez écouter ? » et ils me répondirent tous : « Ma foi, ce n'est pas si mal ! »

Moi, je me sentais très déçu. Je me disais : « pas si mal »... et rien de mieux ? Est-il possible qu'ils ne m'aient même pas dit quelque chose comme : « Oh ! J'adore ! » ou « C'est vraiment bien ! » ?

Beaucoup de gens ne daignent pas prononcer de gentilles paroles, car ils possèdent déjà trop de belles choses. Faire éloge est une pratique importante : face aux Trois Joyaux, les disciples bouddhistes se servent des hymnes pour leur rendre hommage et, à la fin de chaque sutra, on trouve toujours cette phrase : « Ils ont entendu les enseignements de Bouddha et s'en réjouissent grandement. Ils les reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement ». A l'époque, Sakyamuni-Bouddha a pratiqué en même temps que Maitreya-Bodhisattva mais la qualité de l'éloge qu'il a, de plus, pratiqué, lui a permis de devenir Bouddha trente kalpas avant Maitreya. Voilà qui aide à comprendre l'importance des éloges !

Certes, la nation et la société, ont besoin des louanges mais il en va de même pour les familles et les individus. Des recherches scientifiques ont montré que, si l'on parle gentiment aux plantes, elles deviennent plus vigoureuses. L'éloge ne coûte rien : ni argent, ni effort... mais il peut rapporter de merveilleuses récoltes car, pouvoir cultiver les mérites, savoir se réjouir du bien que l'on voit accomplir par les autres... c'est la manière la plus facile, la plus rapide pour les recueillir. Alors, pourquoi s'en priver ?

« Se réjouir du bien que l'on voit accomplir par les autres » ? C'est : en voyant quelqu'un faire une bonne action, obtenir une opportunité, réussir un travail ou se rendre dans un endroit propice, être content pour lui et l'aider à réussir, en lui présentant des bénédictions. C'est une attitude loyale et limpide.

Les motifs de friction entre les hommes sont nombreux, mais le plus important est le manque d'encouragements et de louanges réciproques, qui souvent, en arrive à provoquer le départ des employés, l'éloignement des amis, etc. C'est réellement le plus grand défaut en matière de savoir-vivre. Ainsi, les hommes ont besoin de se féliciter et de s'apprécier mutuellement. Dans le Dharma, sans même évoquer les idées profondes, si l'on sait simplement appliquer ce principe de « faire l'éloge », on pourra déjà apporter de la joie à l'autre.

Ceux qui participent à un concours, voient se développer leur potentiel énergétique, grâce aux applaudissements des autres. Les médailles, les certificats, les bourses et les différents honneurs, ont été créés pour faire valoir les bonnes actions et apporter la confiance. Les faibles retrouvent confiance grâce aux encouragements et félicitations, les dépressifs reprennent leur ardeur grâce aux paroles douces et complaisantes. De plus, en nouant ainsi de bonnes relations avec autrui, on obtient nombre d'avantages en retour. Aussi, pourquoi s'en priver ?

Dans le sūtra, Sumati rendit hommage à Bouddha et, en retour, Bouddha lui prêcha attentivement le Dharma. Il est dit : « Quand

Les dix chemins menant au bonheur

un bouddha naît, des milliers d'autres le soutiennent » et il en va de même pour les hommes qui vivent dans le monde. Apprenons comment faire éloge à autrui et les bonnes causes et conditions se développeront.

Fo Guang Shan  
International Translation Center

Le premier chemin  
qui mène au bonheur

Comment obtenir une apparence  
extérieure irréprochable ?

**Bouddha répondit : « Sumati ! Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques et obtiennent ainsi une apparence irréprochable. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas nourrir de haine face aux méchants ; 2. Vivre tranquillement dans la grande bienveillance ; 3. Apprendre le juste dharma avec joie ; 4. Réaliser les statues des bouddhas. »**

**U**ne personne qui possède un physique correct et digne, attire facilement la sympathie des autres et il lui est plus facile de convaincre l'adversaire. Ainsi, les statues des bouddhas et bodhisattvas sont toujours fort majestueuses et dégagent une impression de beauté bienveillante et compatissante. Elles procurent à ceux qui les regardent, une sensation très agréable. Ceci n'est autre que la rétribution karmique, que les bouddhas et les bodhisattvas ont obtenue en exerçant les quatre pratiques énoncées ci-dessous :

### Ne pas nourrir de haine

Le bouddhisme préconise « l'égalité entre les aimés et les mal aimés ». Face aux personnes désagréables, aux situations fâcheuses et aux paroles déplaisantes, il faut apprendre à se montrer tolérant. Avant d'apprendre le bouddhisme, il faut apprendre le savoir-vivre. Comme il est dit « Il faut savoir faire des choses difficiles à faire, il faut savoir vivre avec des hommes difficiles à vivre ». Si je peux mener à bien une tâche difficile, cela montre que je suis capable. Si je peux vivre en harmonie avec une personne difficile à vivre, cela montre que je sais me comporter. Si l'on maîtrise ce comportement de l'homme de cœur, de l'homme valeureux... on pourra progresser dans la vie.

Jadis, dans un hall de méditation, on découvrit qu'un voleur sévissait là. Ses coreligionnaires rapportèrent le fait au responsable en lui demandant d'exclure le larron. Mais, le responsable se contenta de répondre calmement : « Oh ! » et ne prit aucune mesure.

Peu de temps après, le voleur opéra de nouveau. Tous commencèrent à s'échauffer : ils rapportèrent une nouvelle fois les faits au responsable, mais ce dernier ne renvoya toujours pas le voleur et celui-ci récidiva encore. Alors, ne pouvant plus le supporter, les autres dirent au responsable : « Puisque vous ne voulez pas le mettre dehors, c'est nous qui allons partir ! » Le responsable les laissa partir en leur disant : « Vous avez une personnalité saine, vous serez acceptés partout, mais le voleur a une inclination malsaine. Dehors, il peut nuire à la société ! » Après avoir entendu ces mots, le voleur se sentit tout honteux et il se corrigea de son vice.

Il existe dans le monde des gens pervers mais si nous avons un cœur généreux et indulgent, nous pourrions les convertir. Se montrer tolérant, est la plus belle action du monde. Accorder aux autres un peu d'espace, un peu de compréhension, un peu de patience... voilà qui pourra aider, et soi-même et les autres. Regarder tout avec un cœur tolérant, c'est mettre tout dans notre cœur : le monde sera le monde

de notre cœur et les êtres seront les êtres de notre cœur. Au contraire, si le cœur est rempli de haine, les querelles seront incessantes.

Regardons ceux qui se mettent souvent en colère : Y en a-t-il un que l'on peut trouver beau ? Ils ont le visage contracté, le regard méchant, ils tiennent des propos injurieux... ils ressemblent à d'effrayants démons. Qui, à les voir, pourrait parler de « décence » ?

Il est dit dans le *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* : « La maladie de la colère est la plus nocive de toutes les maladies mentales : c'est la plus difficile à guérir. » On dit aussi « dès qu'une pensée de haine se lève, des millions d'obstacles se créent ». Dans la nature, les tremblements de terre sont effrayants, les tempêtes aussi... mais les feux de la colère sont encore plus terrifiants et souvent, ils nous font perdre la raison et oublier toute morale.

Dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha*, il est dit : « La colère est plus destructrice que l'incendie. Il faut toujours prendre des mesures préventives pour l'empêcher d'exploser. Parmi les péchés, voleurs de mérites, aucun n'est plus pernicieux que celui de la colère. »

Un jour, Sāriputra rencontra un ami sculpteur, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Surpris, il lui dit : « Que t'arrive-t-il ? Comment ton visage a-t-il pu devenir aussi méchant ? »

L'ami lui répondit : « Ces derniers temps, je n'ai sculpté que des statues d'*asuras*.

C'est ce que l'on veut faire entendre quand on dit « Ce qui s'accumule à l'intérieur, transpire à l'extérieur ». A force d'étudier les traits terrifiants des *asuras*, son visage avait, peu à peu, pris la même forme et le même effrayant rictus. Sous les conseils de Sāriputra, il se mit à sculpter des statues de bouddhas et son visage commença à s'adoucir doucement. Plus tard, quand il croisa de nouveau Sāriputra, ce dernier lui dit avec joie : « Oh ! Comme tu es devenu majestueux ! »

Il est dit : « Tous les phénomènes sont nés du cœur » ; le cœur peut changer l'apparence d'un homme. Une personne qui se met souvent en colère, arbore généralement un air méchant ; par contre, celui qui possède un cœur doux, donne aux gens une sensation de miséricorde reçue.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Le cœur est comme un peintre, il peut créer toute sorte d'objets ». Notre cœur peut nous modeler en homme sage ou vulgaire et, si nous voulons parfaire notre vie, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes pour y parvenir.

Une jeune fille s'était jetée dans la rivière, quand un vieux bonze passa, qui la remonta sur la berge. Désespérée, elle lui dit : « Pourquoi m'avez-vous sauvée ? Je n'ai aucune raison de vivre ! Je suis née si laide que tous les gens du village me repoussent et je ne peux plus supporter leur dédain ! »

Le vieux sage lui dit : « L'homme a deux sortes de vie : une égoïste qui ne pense qu'à soi-même et une, pour les autres. La vie de la fille égoïste, qui vient de se jeter à l'eau, est déjà terminée. A partir de maintenant, tu dois vivre ta deuxième vie : ne pense plus à toi-même, pense un peu aux autres. »

Après avoir entendu la compatissante instruction du vieux bonze, la jeune fille accepta son conseil et depuis, chaque fois qu'elle rencontrait des personnes âgées ou affaiblies, elle se proposait pour les aider. Aussi, tout le monde l'apprécia et la félicita : « C'est bien aimable ! », « Comme vous êtes gentille ! »...

Elle se sentit alors de plus en plus joyeuse et, peu à peu, son visage changea ; elle acquit davantage de vitalité et un tempérament paisible. Un jeune homme du village commença à lui faire la cour et les notables furent ravis de cette idylle naissante. Enfin, ils se marièrent et elle devint une épouse vertueuse et sage et une femme heureuse.

Si une personne peut dompter sa colère, sa vie sera transcendée. Ainsi, quand quelqu'un nous offense, ne nous disons pas tout



de suite que les gens ne sont pas gentils : regardons la situation sous un autre angle. Peut-être, ne suis-je pas assez bienveillant et compatissant, pas assez gentil moi-même... Peut-être suis-je trop orgueilleux, trop égoïste... Quand les idées et l'attitude changent, on devient beaucoup plus tolérant.

### Vivre dans la bienveillance et la compassion

Comment obtenir une apparence physique irréprochable ? Hormis ne pas se mettre en colère, il faut encore vivre dans la grande bienveillance. C'est-à-dire, chercher à rendre tous les gens heureux, en tout temps et en tout lieu, sans faire aucune discrimination. Ne pas se mettre en colère, est un moyen passif pour ne pas avoir de peines de cœur mais vivre dans la grande bienveillance, est un remède actif pour les soigner, si nécessaire.

Habituellement, notre cœur est comme un singe ou un cheval qui ne cesse de s'agiter. Comment faire pour calmer nos corps et cœur ?

Dans le *Sūtra du Diamant*, l'honorable Subhuti demande à Bouddha : « *Bhagavat* ! S'il y a des femmes et des hommes de bien, qui ont fait le vœu *d'Anuttara-samyak-saṃbodhi*... à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? » Et Bouddha répond : « Ils ne doivent s'attacher, ni aux formes, ni aux sons, ni aux odeurs, ni aux goûts, ni aux sensations, ni à la pensée », car les six gunas (forme, son, odeur, goût, sensation, pensée) sont changeants, de même qu'une pièce de théâtre ne dure pas éternellement, de même que la beauté finit par se faner avec le temps... Alors, à quoi devrait-on s'attacher ? Dans le *Traité des pratiques des bodhisattvas*, il est dit : « Quand nous voyons les êtres, il faut les regarder avec sincérité et bienveillance. », c'est-à-dire, demeurer dans la bienveillance et la compassion.

Un dicton dit : « L'homme bienveillant est invincible ». Pour le bouddhisme, la bienveillance et la compassion n'ont pas d'adversaire. Quand la colère se manifeste, la bienveillance et la

compassion sont les meilleurs remèdes, car elles peuvent neutraliser toutes les mauvaises actions. Si les méchants nous frappent et si nous ripostons, ne sommes-nous pas semblables à eux ? C'est en adoptant une attitude bienveillante pour pardonner aux méchants et sympathiser avec eux, que l'on peut réellement les apaiser. Il est dit : « La douceur peut vaincre la dureté » et seule, la bienveillance peut apprivoiser toutes les forces perverses. C'est pourquoi, nous devons nous installer dans la bienveillance, dans la compassion, dans le respect mutuel, dans la paix... Là où il y a le Dharma, c'est là que nous devons demeurer.

Le bodhisattva Cihang m'a raconté une de ses histoires : Quand il était responsable du service de l'intendance à Gushan, il avait, un jour, oublié de se munir de papier-toilette. Alors, il en demanda à celui qui se trouvait dans la toilette d'à côté. Ce dernier était un vicieux, qui lui donna du papier déjà utilisé... N'importe qui se serait certainement mis très en colère, mais le vieux Cihang ne dit rien et la chose se termina ainsi.

Peu après, Maître Cihang était en train de déménager, quand ce même rustre survint. Maître Cihang lui dit : « Vous arrivez à temps : Voudriez-vous surveiller mes affaires ? Je vais d'abord porter cette couette et je reviens ». Quand il revint, il s'aperçut qu'une soixantaine des cent pièces de monnaie qui étaient dans son tiroir, avaient disparu. Sur le moment, il envisagea de le dénoncer mais, en y réfléchissant, il se dit que cela pourrait nuire à l'honneur de l'autre. L'argent perdu, on peut encore le regagner, mais l'honneur sali n'est pas facile à restaurer ; alors, Maître Cihang fit semblant de ne s'être aperçu de rien.

Un peu plus tard, l'autre lui demanda congé. Maître Cihang lui tendit quinze pièces de monnaie qu'il refusa. Alors, Maître Cihang lui dit : « Dans la vie, il faut s'entraider ; j'occupe maintenant le poste de l'intendant et je reçois vingt pièces tous les mois. Prenez-les. » Alors, l'autre, finalement, les prit.

A la pagode, tous se demandèrent comment ce malappris pouvait posséder tant d'argent et lui, disait à tout le monde que c'était Maître Cihang qui le lui avait donné. Certains s'en furent demander confirmation à Maître Cihang, mais ce dernier ne dévoila jamais la vérité.

La bienveillance et la compassion sont les principes fondamentaux du Dharma. Certes, je suis compatissant envers mes proches, mes amis ou mes collègues mais je dois aussi l'être pour ceux qui me sont totalement étrangers. On doit transcender l'amour personnel pour un individu, en compassion pour tous les êtres.

### **Les justes dharmas, bénéfiques pour les hommes**

Dans le bouddhisme, tous les phénomènes de l'univers, qu'ils soient aussi grands que le trichiliocosm ou aussi petits qu'un grain de moutarde ou de poussière, sont appelés « dharmas ». Les justes dharmas sont les dharmas corrects, modérés... : les dharmas de la Voie du milieu. Ce sont aussi les dharmas permettant aux hommes d'acquérir l'œil dharmique, la sagesse et le nirvana, la causalité, le samsara, la coproduction conditionnelle, la vacuité, les quatre nobles vérités, les trois sceaux dharmiques (l'impermanence, l'impersonnalité, le nirvana), les quatre esprits incommensurables (la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité), etc.

En résumé, tout ce qui est bénéfique aux hommes est « le juste dharma » et ce qui leur est nuisible, est le « mauvais dharma ». Que l'avenir d'un homme puisse être bon ou mauvais, est une chose importante. Souvent, c'est parce que l'homme est immergé dans les « mauvais dharmas », qu'il s'afflige et souffre. Si l'on ne sait pas se détacher des désirs, comment éviter que la vie ne devienne pénible ?

Il est dit que nous devons suivre les justes dharmas. Pourtant, nombreux sont ceux qui non seulement, pratiquent les mauvais dharmas, mais qui, de plus, se complaisent à écouter les dharmas pervers. Ainsi, dans les magazines populaires actuels, on ne voit

que des nouvelles négatives. Si l'on demande pourquoi, aux journalistes, la réponse est : « Les lecteurs aiment ça et en redemandent ! »

Dans le passé, à la suite d'un différend entre Fo Guang Shan et ses voisins agriculteurs, à propos d'un droit de passage, un journaliste était venu au monastère pour recueillir des informations. A l'époque, nous lui avons préparé de nombreux documents pour lui montrer que le passage n'existait pas à l'origine, (sans compter que, le monastère était une propriété privée). Néanmoins, par pure bienveillance, nous avons ultérieurement ouvert un passage pour faciliter les déplacements des agriculteurs.

Mais, dans l'article qu'il publia le lendemain, il écrivait que Fo Guang Shan voulait barrer le passage aux agriculteurs qui, de ce fait, avaient manifesté leur mécontentement. Par la suite, je demandai au journaliste : « Comment pouvez-vous déformer ainsi la vérité ? »

Il répondit : « Si je parle en bien de Fo Guang Shan, personne ne me lira. Si j'en dis du mal, tout le monde s'empressera de lire mon article ! »

Un proverbe dit : « Les bonnes actions ne franchissent jamais le seuil de la maison... les mauvaises, par contre, se font entendre mille li plus loin ». La plupart des gens prêtent une oreille complaisante aux mauvais ragots, mais nous, apprentis bouddhistes, devons nous réjouir du bien que nous voyons accomplir par les autres, être ravis de pouvoir écouter le bon Dharma et fuir les dharmas pervers.

Jadis, un novice bouddhiste n'avait pas pu entrer dans la ville, en raison de l'heure tardive. Il alla donc s'asseoir et méditer sous un arbre, pour attendre le lever du jour. A minuit, surgit un abominable démon qui voulait le tuer.

Face au danger, le novice garda son sang-froid et lui dit : « Nous ne sommes pas ennemis ! De plus nous vivons dans deux mondes si éloignés l'un de l'autre ! Pourquoi voulez-vous me tuer ? »

Surpris, le démon demanda au novice : « Pourquoi dis-tu que nous vivons dans deux mondes très éloignés l'un de l'autre ? »

Le novice répondit : « Je suis un religieux : si vous me tuez, je vais renaître dans le monde de la Joie suprême de l'Ouest ; vous, par contre, à cause de votre mauvaise action, vous replongerez au plus profond de l'enfer. Ne nous éloignerons-nous pas ainsi, encore davantage ? »

Ayant compris que le Mal ne peut vaincre le Bien, le démon s'en alla, tout penaud.

Une personne qui ne sait pas se conformer à la « juste » voie et qui s'immerge dans la voie « perverse », peut devenir très dangereuse. C'est pourquoi, le bouddhisme préconise le « Noble sentier octuple », ce chemin comportant huit étapes et qui mène à la délivrance : la vision ou compréhension juste (*samyak-dṛṣṭi*), la pensée ou discernement juste (*samyak-saṃkalpa*), la parole juste (*samyak-vāc*), l'action ou le comportement juste (*samyak-karmānta*), les moyens d'existence ou professions justes (*samyak-ājīva*), l'effort juste (*samyak-vyāyāma*), la prise de conscience juste (*samyak-smṛti*) et la concentration juste (*samyak-samādhi*).

Le « Noble sentier octuple » est la norme morale que tous les hommes devraient observer et appliquer dans leur vie quotidienne. Si nous pouvons prendre plaisir à cultiver le juste Dharma, nous pourrions nous bâtir une vie parfaite.

### **Honorer et respecter les bouddhas Ce cœur, c'est Bouddha**

Pourquoi façonner des images des bouddhas ?

Est-ce Bouddha qui demande aux hommes de reproduire son image et de la vénérer ?

En fait, la reproduction de l'image de Bouddha n'a pas pour but de façonner une idole pour l'honorer. L'objectif est de nous rappeler que « ce cœur, c'est Bouddha », que tous les hommes

possèdent la nature de Bouddha, que nous devons toujours penser aux vertus de Bouddha et de là, découvrir la nature de Bouddha à l'intérieur de nous-mêmes.

Comment les premières statues de Bouddha ont-elles été produites ? Il est rapporté dans les sūtras qu'un jour, durant la retraite de la saison des pluies (*varṣaḥ*), Bouddha disparut soudainement sans que personne sût où il était allé. Son disciple, l'honorable Aniruddha, se servit de l'œil divin et découvrit que Bouddha était allé prêcher le Dharma à sa mère, au ciel *Trayastrimśa* (Les Trente-trois cieux).

Parmi les quatre catégories de disciples (monastiques, laïques, hommes et femmes), personne n'était plus affecté par l'absence de Bouddha que le roi Udayana de Kauśāmbī, qui en tomba même malade. Tous ses ministres se réunirent pour chercher un moyen de le guérir et finalement, ils prirent unanimement la décision d'engager un artisan renommé, pour sculpter une statue de Bouddha.

Le roi Udayana fut ravi d'apprendre la nouvelle et il demanda à l'honorable Maudgalyayana d'employer ses pouvoirs surnaturels, pour conduire trois fois l'artisan à *Trayastrimśa*. Et finalement, pour la première fois de l'Histoire, fut façonnée la statue de Bouddha en bois de santal (*candana*). La santé du roi Udayana s'en trouva immédiatement rétablie.

Contempler les statues de Bouddha peut révéler notre foi et stimuler notre pratique ; vénérer l'image bienfaisante et majestueuse de Bouddha peut calmer l'avidité, la colère et les pensées illusives tapies dans notre cœur, et corriger notre comportement.

Il est dit : « la sincérité peut exaucer métal et pierre ». Quand nous manifestons du respect envers l'image sainte, il est naturel que nous suscitions des réactions : Certains ne manqueront pas de dire que le bouddhisme est un culte idolâtrique. En réalité, les bouddhistes ignorent totalement la notion d'idole. Le Gong'an de l'école Chan « *Maître Danxia brûlant les statues de bouddhas* », en est le meilleur exemple :

Ce jour-là, le maître-Chan, Danxia Tianran, était hébergé dans un temple bouddhiste ; c'était en plein hiver et il faisait très froid. Pour se réchauffer, Maître Danxia alluma un feu avec une statue de bouddha en bois. Le maître du temple le vit et s'écria : « Que faites-vous ? Comment pouvez-vous brûler la statue de Bouddha ? »

Le maître-*chan* répondit :

« Je ne brûle que les *śarīra* ! » (Reliques laissées après la crémation d'un bouddha).

« Quelle bêtise ! Comment pourrait-il y avoir des *śarīra* dans une statue en bois ? »

« Alors, s'il n'y a pas de *śarīra* dans les statues, donne m'en donc quelques-unes de plus !

Le maître du temple ne comprenait pas la nature de Bouddha et il considérait la crémation des statues comme un acte sacrilège. Maître Danxia, lui, avait compris que « le cœur, les bouddhas et les êtres ne sont pas différents »... Lui, avait vraiment compris Bouddha.

Cependant, pour la plupart des gens, la statue reste nécessaire car, sans elle, qui imiter ? C'est pourquoi, vénérer les statues constitue une étape et une subtilité, qui nous permettent de nous rapprocher de Bouddha et de développer notre nature propre. Quand on contemple ou vénère Bouddha, notre cœur est exempt de pensées anarchiques. Insensiblement, notre caractère change et notre comportement devient, lui-aussi, de plus en plus avenant.

**A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :**

**La colère peut détruire nos bonnes racines... Ne la laissez pas croître !**

**Cultivez le cœur bienfaisant, les justes dharmas et façonnez des images de bouddhas...**

**Ainsi, vous obtiendrez un corps aux formes majestueuses,**

**Que tous les êtres seront heureux de contempler.**

Après avoir acquis l'Eveil et pour que les êtres puissent connaître les vérités de l'univers, Bouddha a prêché les merveilleuses doctrines, en utilisant douze sortes d'expression verbale : *sūtra, geya, vyākaraṇa, gāthā, udāna, nidāna, avadāna, itivṛttaka, jātaka, vaipulya*, adbhuta-dharma et upadeśa, désignées globalement par *Dvādaśaṅga-buddha-vacana*.

Le *geya* est une répétition du *sūtra* sous forme de poème (*gāthā*) que l'on peut réciter en chantant. On dit souvent que la poésie, surtout chantée, est plus attractive que la prose car, d'une part, les poèmes rimés sont plus faciles à retenir et d'autre part, ils permettent aux auditeurs de réviser une fois de plus ce qu'ils ont déjà entendu.



Le deuxième chemin  
qui mène au bonheur

## Comment obtenir une vie riche, noble et parfaite ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour obtenir la richesse et la noblesse. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Pratiquer le *dana* en temps opportun ; 2. Sans manquer d'égards ; 3. Avec joie ; 4. Sans attendre de récompense.

**N**ombreux sont ceux qui pensent que les adeptes bouddhistes ne doivent pas rechercher la richesse et la noblesse, mais uniquement l'illumination ; c'est pourquoi, ils doivent être contents dans la pauvreté et joyeux dans la croyance. Pourquoi Bouddha dit-il ici « *Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour obtenir la richesse et la noblesse* » ?

Ce sūtra parle de la perfection de la vie mondaine et de la vie transcendante. Les trois premiers sujets : « avoir une apparence physique irréprochable », « être riche et noble », et « ne pas perdre ses proches », sont des acquisitions précieuses de la vie présente.

Avec ces parfaits acquis comme base, les pratiquants pourront suivre la Voie du bodhisattva et la parfaire, sans rencontrer d'obstacles et sans se soucier de l'avenir.

Dans notre société, beaucoup de gens mènent une vie très difficile et ils ne peuvent s'empêcher de se plaindre : « Certains peuvent avoir tout de qu'ils veulent : l'argent, l'amour, les affaires, la maison, le travail ... et moi, je n'ai rien. D'où viennent donc les mérites ? »

Les mérites ont leurs origines propres : On ne peut les voler, les piller, on ne peut les obtenir en les rêvant ou en se plaignant. Comment alors sont-ils venus ? Il est dit : « On récolte ce que l'on sème » : certains sont très diligents et économes et les mérites les accompagnent ; d'autres aiment bien contracter de bonnes affinités avec autrui et s'entraident mutuellement ; pour eux aussi, tout se passe favorablement.

As-tu répandu des semences de mérite ? Sinon, comment peux-tu espérer récolter des fleurs et des fruits ? As-tu participé aux activités d'intérêt public ? Sinon, comment peux-tu espérer avoir ta part de mérite ? « Contracter les bonnes affinités », l'as-tu réalisé ? Les bonnes fortunes vont toujours de pair avec les bonnes affinités.

Les mérites qu'un homme peut obtenir ne dépendent que de lui-même. C'est pourquoi, Bouddha le dit à Sumati : Pour acquérir la richesse et la noblesse, il faut exercer les quatre pratiques suivantes :

### **Pratiquer le *dana* en temps opportun**

Celui qui sait donner à autrui, est l'homme le plus riche du monde ; celui qui ne cherche qu'à recevoir est le plus pauvre. Pour la plupart des gens, il est facile de donner à soi-même et il est bien difficile de donner à autrui. Et pourtant, sans semis, d'où viendra la récolte ? Sans donner aux autres, comment pourra-t-on être riche et noble ?

Certains pensent que le *dana* signifie « offrir de l'argent », mais alors, comment feront les pauvres pour pratiquer le *dana* ?

En réalité, le *dana* dans le bouddhisme, comporte le *dana* matériel, le *dana* dharmique et le *dana* moral. Le *dana* matériel consiste à offrir nourritures, linges, literies et médicaments... aux personnes qui en ont besoin. Le *dana* dharmique consiste à instruire les gens avec les connaissances, les techniques et les doctrines dharmiques. Le *dana* moral, c'est défendre la justice, pour apporter, à la société, la paix et aux hommes, consolation et encouragements.

En sanskrit, *dana* signifie « donner », et c'est la plus merveilleuse action du monde : donner aux autres une aimable parole, un sourire, une bonne intention, un coup de main ... « Une donation bien intentionnée » peut embellir la vie, purifier la société, et maintenir l'harmonie entre les hommes.

« Pratiquer le *dana* en temps opportun », c'est agir au bon moment. Donner à quelqu'un qui n'en a pas besoin, est un acte inutile ; ne pas donner à quelqu'un qui en a besoin, est un crime. C'est pourquoi, la vraie signification du *dana*, c'est d'aider les gens au moment où ils en ont besoin.

Dans mon idéal, la plus belle chose du monde, c'est « chacun prend ce dont il a besoin » et j'ai toujours pratiqué de la sorte au début de la création de Fo Guang Shan. A l'époque, une vingtaine de personnes me suivaient. Chaque mois, au moment de la distribution de l'argent de poche, je leur laissais la liberté de prendre ce dont ils avaient besoin. Car certains étaient aisés et n'avaient pas besoin des cent dollars NT que je pouvais leur donner. Et pour ceux qui n'avaient rien, les cent dollars NT (2,50 €. NDT) ne leur permettaient même pas d'acheter une tunique ou une paire de sandales. Donc, donner la même somme d'argent de poche à chacun, n'aurait pas été une vraie égalité.

L'égalité ? C'est donner à chacun ce dont il a besoin. Comment procédais-je à l'époque ? Je déposais vingt-mille dollars NT derrière un mur, et je disais à ces vingt personnes de se servir. Bien sûr, je ne restais pas là, à les regarder : celui qui voulait cent, prenait

cent ; s'il voulait cinq cents, qu'il prenne cinq cents et celui qui voulait mille, qu'il prenne mille.

C'est pourquoi, quand j'allais en Chine et que je parlais de Fo Guang Shan, je plaisantais souvent en leur disant : « Fo Guang Shan pratique le « Socialisme » : chacun prend ce dont il a besoin, et personne ne souffre du manque. »

Mais un jour, on m'a dit que cette méthode n'était pas valable, car injuste. En fait, quelqu'un, probablement dans un moment de faiblesse, avait empoché les vingt-mille NT, pensant que personne ne saurait qui l'avait fait. De cet épisode, on peut déduire que la pratique de la voie du bodhisattva nécessite aussi la morale comme appui.

Dans le bouddhisme, le meilleur exemple de la « pratique du *dana* en temps opportun » est celui de Mahākāshyapa.

Mahākāshyapa fut l'un des plus importants disciples de Bouddha, réputé le meilleur pour l'observation des règles ascétiques. Il circulait souvent dans la cité de Rājagṛha pour « distribuer le bonheur », en prenant soin, chaque fois qu'il demandait l'aumône, de toujours éviter les maisons des riches et de choisir celles des pauvres. En effet, il pensait qu'en raison de leur situation économique, les personnes pauvres n'avaient pas l'occasion d'obtenir les mérites dus au *dana* et que l'on devait donc leur offrir davantage d'opportunités de l'exercer.

Dans la cité de Rājagṛha, vivait une vieille femme, miséreuse et solitaire. Durant la journée, elle errait dans les rues d'est en ouest et la nuit, elle dormait dans un coin de ruelle. Parfois, les domestiques des familles riches lui donnaient les restes de l'eau qui avait servi à laver le riz, et elle la mettait dans un bol ébréché. Connaissant sa situation, Mahākāshyapa alla tout spécialement lui rendre visite.

Quand il arriva, la vieille femme se redressa. Voyant que c'était un majestueux bhikṣu qui demandait l'aumône, elle se demanda :

« Est-il possible que ce bhikṣu soit encore plus pauvre que moi ? Comment se fait-il qu'il vienne me demander l'aumône ? »

Alors, elle demanda à Mahākāshyapa :

« Il n'y a pas plus pauvre que moi dans ce pays. Est-il possible qu'il n'y ait plus, dans ce monde, un seul homme bienfaisant qui veuille vous faire offrande ? Il est inutile de me demander l'aumône, car moi aussi, j'ai besoin que l'on m'aide ! »

Mahākāshyapa lui répondit :

« Aujourd'hui, c'est pour secourir votre pauvreté que je suis venu vous demander l'aumône. Si je vous aide matériellement, cela ne vous soulagera que très provisoirement et, au final, cela accroîtra encore votre pauvreté. Donnez-moi un peu de ce que vous avez et grâce à ce mérite acquis, vous renaîtrez, à votre prochaine vie, dans une famille riche ou au royaume des cieux. »

La vieille femme fut émue par les paroles de son honorable interlocuteur, mais sur le moment, ne trouvant rien qu'elle pût lui offrir, elle se mit à pleurer tristement.

Mahākāshyapa lui dit :

« Honorable vieille Dame ! Celui qui a l'intention de pratiquer le *Dana* n'est pas un pauvre et celui qui connaît l'humiliation, porte la tenue dharmique. Vous possédez ces deux trésors, vous n'êtes pas pauvre. Regardez les hommes qui, dans ce monde, possèdent en abondance, or et argent : ils ne connaissent ni le *Dana* ni l'humilité, ce sont eux les hommes les plus ignobles... les plus pauvres. »

A ce moment, la vieille femme se sentit heureuse, elle oublia qu'elle était sale et, dans son bol ébréché, elle tendit le reste de l'eau de riz souillée à Mahākāshyapa. Ce dernier le prit respectueusement et le but immédiatement.

Peu après, la vieille femme mourut. Et grâce au mérite de son *Dana*, elle devint une fée au Royaume des Trente-Trois Cieux (*Trayastrimśa*). Un jour, se rappelant ses anciens karmas, elle descendit dans le monde des hommes et éparpilla des pétales de fleurs célestes, sur le corps de Mahākāshyapa.

Un jour, j'ai réprimandé un disciple ; il en a été marri et s'est mis à pleurer. Au même moment, un autre disciple s'en vint me parler gaiement. Alors, je lui dis :

« Tu ne vois pas que N. a le cœur gros ? Pourquoi ne vas-tu pas le consoler, lui parler et l'encourager ? »

Il me répondit :

« Mais, Maître ! Vous ne m'avez pas dit de le faire ! »

Il faut savoir que, dans l'expression « *pratiquer le dana en temps opportun* », le groupe complément « en temps opportun » est très important. En voyant quelqu'un qui vient d'être réprimandé, il faut aller tout de suite le consoler et l'encourager car, deviser gaiement face à un homme affligé... voilà qui n'est pas convenable !

Nous devons suivre l'exemple de Mahākāshyapa : consoler et encourager les gens en temps opportun. D'ailleurs, peu importe ce que l'on doit faire : il faut toujours le faire au meilleur moment.

Un homme devait donner une réception un mois plus tard. Comme il allait avoir besoin de beaucoup de lait ce jour-là, il pensa qu'il devrait prendre ses précautions pour ne pas être débordé le moment venu. Alors, lui vint une idée extravagante : il se dit qu'il devrait conserver le lait dans le pis de la vache et attendre le jour de la fête pour le prendre en une fois. Ainsi, non seulement les choses seraient plus simples mais de plus, les invités pourraient avoir du lait frais.

Il décida de séparer le veau de la vache et de ne plus la traire quotidiennement. Le mois passa et arriva enfin le jour de la fête. Il sortit la vache de l'étable mais, quand il voulut la traire, quoi qu'il fit, il ne récolta pas la moindre goutte de lait et les invités ne purent s'empêcher de se tordre de rire.

Le bouddhisme préconise de: « Prendre soin du présent » ; c'est pourquoi, qu'il s'agisse de prendre la résolution ou de la réaliser, il faut le faire au bon moment, bien contrôler le temps, l'espace et les relations humaines.

Le maître Chan Yunju a écrit un poème intitulé « les dix regrets » :

*Ne pas s'appliquer et le regretter après le départ du maître.*

*Ne pas nouer des relations d'amitié avec le sage et le regretter quand il s'en va,*

*Ne pas prendre soin de ses parents et le regretter quand ils meurent,*

*Ne pas être fidèle à son patron et le regretter quand il prend sa retraite,*

*Ne pas accomplir ce qui est son devoir et le regretter après coup,*

*Ne pas sauver celui qui est en danger et le regretter quand il sombre,*

*Ne pas pratiquer le dana et le regretter quand on a perdu tous ses biens,*

*Ne pas se montrer patriote et le regretter quand la nation est détruite,*

*Ne pas croire à la causalité et le regretter à l'heure de la rétribution karmique,*

*Ne pas pratiquer la voie de bouddha et le regretter à l'heure de la mort.*

Ainsi, quoi que l'on fasse, il faut savoir saisir le bon moment pour ne pas avoir à regretter par la suite.

### **Pratiquer le *dana* sans manquer d'égards**

Les trois points qui suivent : « sans manquer d'égard », « avec joie » et « sans attendre de récompense », montrent dans quel esprit on doit pratiquer le *dana*.

Il n'est pas difficile de pratiquer le *dana* mais il n'est pas facile d'atteindre ce niveau où l'on peut oublier celui qui donne, celui qui reçoit et l'objet du don. Le vrai *dana* est celui qui est révélé dans

le *Sūtra du Diamant* : le *dana* sans apparence, celui qui est au plus haut niveau.

Dans le passé, quand les monastiques allaient chez les laïcs pour demander l'aumône, parfois ceux-ci leur parlaient d'un ton très désagréable : « Bon, bon, voici dix-mille yuan, mais n'y revenez pas ! » En réalité, le mérite du *dana* ne dépend pas du montant donné, mais bien de la sincérité du donateur. Quand on pratique le *dana*, il ne faut pas le faire avec le comportement de celui qui a, à celui qui n'a pas, du riche au pauvre ou du supérieur à l'inférieur : il faut exercer le *dana* avec un cœur ordinaire, un cœur égal et même, avec gratitude, pour remercier autrui de nous donner l'occasion de cultiver bonheur et sagesse. C'est le même principe que lorsque l'on offre des vivres à la pagode : il faut, de plus, vénérer les bonzes pour les remercier de nous donner l'occasion de pratiquer le *dana*.

Pour accéder à la bonne façon de respecter les autres, il faut prendre l'habitude de cultiver et éduquer sa personne et sa nature. Dans la société actuelle, si tu es bon, fort et riche, souvent les autres te jalouent et si tu es ignorant, faible et pauvre, ils te méprisent. Quoi que tu fasses, ils trouvent toujours matière à critiquer. Ces habitudes vicieuses sont dues au manque d'égards envers autrui. C'est pourquoi, si nous voulons tenir une conduite noble, nous devons être modestes et polis envers tout le monde, apprendre à dire « s'il vous plaît », « merci », « pardon » ... et aussi à féliciter et encourager autrui.

Un jour, le maître Chan Molotake Ekido<sup>1</sup> sortit de sa méditation contemplative et il entendit de mélodieux sons de cloche, semblant venir de loin. Il tendit l'oreille et, quand le carillon s'arrêta, il ne put s'empêcher de demander à son apprenti :

« Qui est le sonneur de cloche du matin ? »

« Un jeune novice qui vient d'arriver », répondit l'apprenti. Maître Molotake Ekido lui demanda alors de faire venir ce jeune novice.

---

1. 諸岳奕堂 もろたけ えきどう



Quand celui-ci arriva, Maître Molotake Ekido lui demanda : « Dans quelles dispositions d'esprit as-tu sonné matines, aujourd'hui ? »

« Aucune en particulier Maître ; c'est uniquement parce que je dois sonner la cloche que je le fais », répondit le novice.

« Quand tu as sonné la cloche, tu devais bien penser à quelque chose, n'est-ce pas ? Le carillon que j'ai entendu ce matin était aussi harmonieux que retentissant... Seul un homme sincère peut produire de tels sons. »

Le jeune novice réfléchit un moment et dit :

« En fait, Maître, je n'ai pas vraiment pensé à quoi que soit de précis mais, avant que je vienne ici, mon maître me disait souvent : « Quand tu sonnes la cloche, tu dois toujours penser que « la cloche, c'est aussi Bouddha. Tu dois être à jeun et sincère, respecter la cloche comme tu respectes Bouddha. Tu dois avoir un cœur impassible et respectueux pour sonner la cloche. »

Maître Molotake Ekido fut enchanté de cette réponse et dit au jeune novice :

« Désormais, quoi que tu fasses, garde toujours ce cœur Chan que tu avais en sonnant la cloche ce matin ! »

Et ce jeune novice devint plus tard, le célèbre maître Chan, Molita Goyu<sup>2</sup> ...

Il était jeune à l'époque, mais il avait compris qu'il fallait respecter la cloche, de même qu'il devait respecter Bouddha ; rien d'étonnant donc qu'il ait pu devenir un grand maître Chan. La leçon que nous pouvons en tirer est que, si notre cœur est plein de bienveillance, de compassion, et de respect, et que nous savons considérer tous les êtres et tous les phénomènes, comme étant semblables à Bouddha, qu'y a-t-il en ce monde que nous ne pourrions réussir ?

Le respect est l'élément indispensable du savoir-vivre. Il est dit dans le sūtra : « le Dharma est acquis par le respect ». Nous devons avoir du respect envers les bouddhas et les bodhisattvas, mais nous

---

2. 森田悟由 もりた ごゆう

devons de plus, avoir la grandeur d'âme de ne pas mépriser les jeunes. Les arrogants et les prétentieux qui brigueraient les trésors dharmiques n'auraient aucune chance d'y parvenir !

### Pratiquer le *dana* avec joie

Quoi que l'on fasse, l'important est de le faire avec joie. Si l'on se contente d'expédier une affaire vaille que vaille, alors, on ne peut obtenir aucun mérite. Par contre, si on la mène avec joie, celle-ci est en elle-même, la meilleure récompense et l'on n'a même pas besoin de parler de mérite. C'est comme notre maître suprême Confucius : même si ce n'était que du riz avec quelques légumes, ou un petit somme en s'appuyant sur le coude, il jouissait toujours de la joie de se dire : « le plaisir y est ».

La joie est une force positive. Si, dans le cœur d'un homme, se côtoient satisfaction, tolérance, sagesse et foi, elles peuvent engendrer des cascades de joie. La joie se trouve aussi dans la sincérité : si l'on est sincère envers autrui, on en éprouve de la joie. La joie se trouve encore dans l'entraide entre amis, elle demeure aussi dans la compréhension et la libération. Si l'on peut ne pas s'attacher aux phénomènes mondains, accepter l'impermanence et se détacher des tristesses et afflictions, alors, on obtient la joie.

« Etre heureux avec », c'est aussi la magnanimité. A part les aides matérielles, les consolations, les aides à l'apprentissage, les encouragements, un sourire, un signe de tête, une parole gentille... sont tous des actes de magnanimité. En chinois, « donner de bon cœur » s'écrit en deux caractères « 捨得 (littéralement : donner et gagner) », car, c'est en donnant que l'on peut recevoir. Voilà pourquoi, nous devons cultiver la magnanimité : non seulement, c'est une preuve de richesse de l'âme, mais c'est aussi un moyen de nouer de bonnes affinités.

Il est dit dans le *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* : « Quand le bodhisattva-maha-sattva pratique le *dana*-pāramitā, il distribue

les aumônes lui-même et il apprend aux autres à le faire ; il fait l'éloge des mérites du *dana* et des pratiquants du *dana*. Par ces causes et conditions, il obtient de grandes richesses. »

A l'époque de Bouddha, vivait un nommé *Deva*. C'était un très riche notable, mais sa nourriture quotidienne était simple et frugale, les vêtements qu'il portait étaient souvent sales et tissés de toile grossière et les charrettes qu'il empruntait étaient brinquebalantes. Ayant contracté une maladie grave, il décéda et, comme il n'avait pas de descendants, tous ses biens furent confisqués par le fisc. Le roi Prasenajit se montra curieux des sources de sa rétribution karmique et il se renseigna auprès de Bouddha.

Bouddha lui répondit : « C'est à cause de son avarice : ou il ne pouvait se résoudre à distribuer des aumônes, ou il regrettait immédiatement de l'avoir fait. Voilà pourquoi il récolte aujourd'hui, une telle rétribution. »

Le vrai *dana* doit être exercé avec joie, avec respect envers le receveur et sans jamais s'y sentir obligé. Donner de bon cœur, est le seul moyen de faire croître bonheur et sagesse.

### **Pratiquer le *dana* sans attendre de récompense**

La joie mondaine est souvent faite d'attachement et de convoitise mais, dans le bouddhisme, la vraie joie est sans attache et sans désir. Celui qui trouve la joie dans la vacuité ne pense qu'à apporter la bienveillance et la compassion aux autres, sans attendre de récompense. Ainsi, même si l'autre ne lui rend pas la pareille, il ne se sent pas frustré.

Durant la « Période des Printemps et Automnes », dans le royaume de Song, quelqu'un avait acheté un beau jade et voulait l'offrir au mandarin Zihan, qui refusait. L'acquéreur pensa que le mandarin ne connaissait pas la valeur de l'objet et lui dit : « C'est une pierre très précieuse ! »

Zihan lui répondit : « Pour toi, le jade est un joyau, le mien est l'absence de convoitise. Si j'accepte ton beau jade, nous perdrons

Les dix chemins menant au bonheur

tous les deux notre trésor. Il est préférable que nous conservions chacun le nôtre ! »

L'avidité est insatiable. Un poème dit :

...

*Après avoir acheté des dizaines de milliers d'hectares  
de terre fertile,*

*Sans un titre officiel, il a peur d'être dépouillé.*

*Les grades cinq et sept lui paraissent trop médiocres,*

*Les grades trois et quatre sont encore insignifiants  
pour lui,*

*Il achète donc le premier grade pour devenir Premier  
ministre,*

*Et alors, il envie ceux qui sont rois et empereurs.*

*Puis, il croit satisfaire son ambition en devenant le Fils  
du ciel,*

*Mais arrivé là, il voudrait vivre dix-mille siècles et ne  
jamais mourir.*

...

Tous les biens matériels du monde ont leurs limites, mais le désir lui, est sans fin. Les gens avides, bien qu'ils soient riches, restent des pauvres fortunés. Seuls, ceux qui savent se contenter, sont toujours heureux. Eux, sont véritablement riches.

Le maître Chan, Chengchu, quand il prêchait à la pagode Yuanjue, était toujours très attendu. Chaque fois qu'il donnait lecture, les disciples étaient si nombreux que la pagode se révélait trop petite. On lui proposa donc de construire un plus grand auditorium.

Un disciple se présenta alors à la pagode, avec un sac contenant cent onces d'or ; il le remit à Maître Chengchu, en précisant que c'était pour la construction de l'auditorium. Maître Chengchu prit le sac et tourna les talons pour s'occuper d'autre chose. Le

disciple n'était pas content, il pensa : « Cent onces d'or, ce n'est pas une petite somme et il ne me dit même pas merci ! » Alors, il le suivit et le rappela : « Maître, il y a cent onces d'or dans le sac ! »

« Je sais, tu me l'as déjà dit », répondit tranquillement le Maître.

Le disciple se fâcha encore plus et haussa le ton : « Hé, Maître ! Ce sont cent onces d'or que j'ai données aujourd'hui ! Vous ne me dites même pas merci ? »

A ce moment précis, ils arrivaient devant le hall principal de la pagode ; Maître Chengchu s'arrêta et lui dit : « Quand tu offres une contribution à Bouddha, les mérites sont pour toi. Si tu veux considérer cette contribution comme un échange commercial, alors, je remplace Bouddha pour te dire merci. A partir de maintenant, la relation entre Bouddha et toi est au point zéro : personne ne doit plus rien à personne ! »

La pratique du *dana* est un exercice de mérites, au cours duquel il ne faut pas espérer que l'autre s'en souviendra et rendra la pareille. Un proverbe chinois dit : « Intentionnellement, on cultive des plantes, mais elles ne fleurissent pas ; par inadvertance, on pique une tige de saule en terre et elle devient un grand arbre donnant une ombre généreuse. » Parfois, en aidant les autres sans en attendre de retour, on peut en récolter beaucoup plus.

Faire les bonnes actions sans penser à aucune rétribution, voilà ce qu'est le « *dana* sans apparence ». Aider les autres dans le but d'obtenir réputation, honneur et profit, ou par peur de sombrer dans les mauvais royaumes, ou encore en espérant améliorer son propre état de santé... c'est le « *dana* avec apparence ». « Ne penser à aucune récompense », est le *dana* du suprême niveau ; c'est ce qui a été dit plus haut : il n'y a pas le « moi qui donne », ni « l'autre qui reçoit » ni « l'objet du don », et encore moins l'arrière pensée de recevoir un jour quelque chose en retour. Les mérites de ce « *dana* sans apparence » sont réellement les plus élevés.

Les dix chemins menant au bonheur

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**Pratiquer le *dana en temps opportun***  
**Et sans manquer d'égards,**  
**Offrir avec joie et ne pas penser au retour...**  
**En suivant ces instructions avec persévérance,**  
**On obtiendra grandes richesse et dignité.**

Fo Guang Shan  
International Translation Center

Le troisième chemin  
qui mène au bonheur

Comment vivre en bonne entente  
avec ses proches et amis et faire régner  
l'harmonie au sein de la famille ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour vivre en bonne entente avec leurs proches. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Eviter les paroles qui peuvent semer la discorde ; 2. Révéler la juste vision à ceux qui sont égarés par des visions perverses ; 3. Protéger le juste Dharma qui risque toujours de disparaître, pour qu'il se perpétue éternellement ; 4. Apprendre à tous les êtres sensibles à se diriger vers le Bodhi.

**I**l est impossible, pour l'homme, de vivre seul en ce monde. Nous avons surtout besoin de nos proches : ceux avec qui nous grandissons, dont nous prenons soin et qui prennent soin de nous. C'est pourquoi nous devons veiller sur nos proches et cultiver l'amour, pour nouer de bonnes relations et maintenir l'ordre. Tous les

membres de la famille – les vieux, les jeunes et les moins jeunes – doivent se respecter et s’aimer mutuellement ; chacun remplit ses obligations de son mieux et, tout naturellement, la famille vit dans l’harmonie et le parfait bonheur.

Comment faire pour que les membres d’une même famille puissent s’entendre et cohabiter harmonieusement ? Bouddha le dit à Sumati : pour que les proches ne se querellent pas, il faut réussir les quatre pratiques suivantes :

### Ne pas semer la discorde

Que veut dire « éviter les paroles qui peuvent semer la discorde » ? C’est ne pas tenir de discours à double sens. Certains, pour semer la discorde, usent de tous les moyens pour provoquer des querelles. D’abord, ils vont chez l’un pour lui dire que l’autre lui veut du mal, puis, ils iront chez l’autre pour lui répéter la même chose avec, pour résultat, de faire naître une haine réciproque, ce qui ne les empêchera pas de s’ériger, ensuite, en juges.

Ainsi A et B sont deux bons amis mais un tiers est jaloux de leur amitié, alors, il va chez A et lui chuchote un avertissement : « Prends garde ! Il semble que B te veuille du mal ! »

En l’entendant, A se met en colère : « Je suis si bon avec lui, et il veut encore me faire du mal. Bon ! Nous verrons bien qui aura le dernier mot ! »

Puis, l’homme va répéter ces mots à B en ajoutant : « Tu dois faire attention, il t’a souhaité d’aller au diable ! »

Evidemment, B aussi se met lui aussi, en colère : « Nous allons bien voir ! Il ne me fait pas peur ! »

Et ainsi, deux personnes qui étaient à l’origine, de bons amis, vont devenir soupçonneux, à cause de ces ragots et le resteront peut-être durant trois, cinq, huit ou dix ans. Par contre, ils éprouveront de la reconnaissance pour le corbeau : « Oh ! Tu es vraiment un ami ! L’autre voulait me faire du mal, et c’est toi qui m’as mis en garde ! »



Cependant, ce genre de calomnies ne peut tromper un homme intelligent. Quand il entend quelqu'un lui dire : « Fais attention, l'autre n'est pas gentil avec toi », il ne se met pas immédiatement en colère. Au contraire, il va se dire : « B est mon ami, il est normal qu'il me montre mes erreurs. Toi, tu me dis de faire attention ? Tu as raison : je dois écouter mon ami B avec attention. »

C'est pourquoi, si quelqu'un a une vision juste, personne ne parviendra à lui instiller l'esprit de discorde. Mais, combien sont-ils en ce monde, qui peuvent avoir une telle vision et une telle sagesse ? J'en connais beaucoup qui se créent eux-mêmes, toutes sortes de problèmes et nombre de querelles sont dues à des discours provocateurs.

Au dessus de la porte du réfectoire des pagodes bouddhistes, on trouve souvent deux sentences parallèles :

*Quand vous mangez cette nourriture toute préparée,  
Pensez qu'elle n'est pas venue toute seule dans le plat ;  
Quand on chuchote dans le dos des gens,  
On peut égarer celui qui écoute.*

Ceci pour nous rappeler qu'il faut être prudent en paroles. Des paroles, on en trouve de toute sorte : bavardages, déclarations fracassantes, arguments captieux, propos ennuyeux, mensonges, propos égrillards, injures, sottises, sarcasmes, disputes... Nombreux sont les dommages causés par les paroles et c'est pourquoi, on compare les mots à des épées. On peut ainsi comprendre l'importance de la prudence en matière de paroles.

Confucius était un homme prudent en paroles : avec les gens, il se comportait avec sincérité et modestie. Il n'avait rien d'un grand orateur mais, en public, il pouvait être un interlocuteur redoutable. Souvent, il disait : « Si l'on parle avec fidélité et confiance et si l'on se comporte avec respect et honnêteté, on peut, même dans les régions barbares, aller où l'on veut. Au contraire, si l'on parle sans

fidélité ni confiance, et si l'on se comporte sans respect ni honnêteté, alors, même dans son propre village, on ne peut progresser d'un pas ! »

A l'époque de la dynastie Jin Orientale, le grand poète et calligraphe Wangxianzhi rendit un jour visite au Premier ministre Xie-an. Il était accompagné de ses deux frères, Wanghuizhi et Wangcaozhi. Ces deux derniers discouraient avec animation et paraissaient orgueilleusement ; par contre, Wang xianzhi restait humble et ne disait mot. Par la suite, quelqu'un demanda à Xie-an : « Lequel des trois frères Wang est le meilleur ? » et Xie-an répondit simplement : « Il est préférable de rester prudent en paroles ! »

L'école Chan préconise de s'éloigner des écrits et des paroles, de ne pas s'attacher à un seul dharma, d'aller droit au cœur, de voir sa nature et devenir Bouddha. C'est pourquoi, beaucoup de grands maîtres Chan instruisaient leurs disciples sans leur adresser la parole. Mais en réalité, leurs silences étaient bien plus éloquents que n'importe quel discours. Ainsi, pendant la discussion sur la doctrine de la non-dualité, Vimalakirti ne prononça pas le moindre mot. Le bodhisattva Manjusri fut convaincu et le loua en disant « un silence, c'est un tonnerre ». De même, Bouddha, après avoir prêché durant quarante-neuf ans, déclara modestement : « Je n'ai pas dit un seul mot ! ». Aussi, pour quiconque sait vraiment ce que c'est que parler, souvent, le silence est d'or.

Si nous voulons que nos proches vivent harmonieusement et sans querelles, il ne faut rien dire qui puisse semer la discorde. Il est vital de rester prudent en paroles et de choisir, quand on doit s'exprimer, des mots de sagesse, de sincérité, de tolérance et de réconfort.

### **Aider l'autre à acquérir une compréhension juste**

Le bouddhisme nous aide à mener une vie conforme au « Noble sentier octuple », dont le premier élément est « la vision juste », ce qui veut dire aussi, la compréhension exacte. Celui qui possède la

vision juste, connaît à fond les principes de la causalité et de la coproduction conditionnelle, et les « vrai/faux », « grand/petit », « avant/après », « existence/ inexistence »... de tous les phénomènes.

Les hommes de ce monde se servent souvent de leurs propres avantages et inconvénients comme point de départ de leurs actions, et de leurs propres profits et pertes comme guides de leur conduite, au point d'approuver parfois l'illégalité ou les erreurs. Tout ceci est dû à l'absence de vision juste. A cause de cette carence, ils déraisonnent, se mettent à maugréer contre ciel et terre et à s'en prendre aux autres.

Que survienne un décès dans la famille, on accusera les esprits célestes de ne pas avoir protégé le défunt, en oubliant que la mort est un phénomène naturel que tout un chacun doit subir un jour ou l'autre. Si l'économie régresse et les titres d'action se dévaluent, on maudit l'inefficacité du dieu de la richesse. Pourtant, quand on joue avec l'argent, il est normal qu'on puisse gagner ou perdre et le dieu de la richesse n'y est pour rien : Avec l'âge, il est normal de devoir porter des lunettes et, pour connaître la longueur et le poids d'un objet, il faut le mesurer et le peser...Pourquoi toujours s'en prendre aux autres ?

Aussi, dans les moments de trouble, il faut avant tout, avoir la vision juste pour pouvoir éviter des ennuis inutiles.

Dans le *Sūtra des Paraboles*, il est dit : A l'époque de Bouddha, vivait une femme qui avait deux enfants ; l'un savait bien nager et l'autre non. Un jour, celui qui ne savait pas nager tomba à l'eau et se noya, mais sa mère ne versa pas une larme. Plus tard, hélas ! Celui qui savait pourtant bien nager, se noya lui aussi. Quand la femme apprit la nouvelle, elle éclata en sanglots. Surpris, quelqu'un lui demanda : « Quand ton premier enfant s'est noyé, tu n'as pas versé une seule larme. Comment se fait-il que tu sois si triste cette fois-ci ? »

Elle répondit : « Le premier n'avait pas appris à nager et ne pouvait que s'en prendre à lui-même ; mais celui-ci était un bon nageur, et pourtant il s'est noyé lui-aussi. Ne voilà-t-il pas une grande injustice ? »

Ceci pour nous enseigner un principe : Quand une personne qui n'a jamais entendu parler du Dharma, sombre dans le cycle du samsara, c'est une chose inévitable et irrémédiable. Par contre, si une personne ayant appris le Dharma et le pratiquant, sombre dans le cycle du samsara par manque de vision juste, ce serait bien regrettable ! On voit donc par là, l'importance de la vision juste.

Nombreux sont ceux qui s'obstinent dans des opinions erronées. S'agissant de ces « visions non-justes », on peut généralement les classer en cinq catégories appelées « les cinq visions (*pañca-dṛṣṭayah*) ».

Certains pensent que les quatre *bhuta* et les cinq *skandha* sont réels et permanents. Ils ne comprennent pas que le corps n'est qu'une maison où l'on est provisoirement hébergé. Toute maison finit par se dégrader et, le moment venu, on est obligé de déménager. Cette vision est appelée « vision du corps irréel (*sat-kāya-dṛṣṭi*) ». Ces personnes sont persuadées que la vie perceptible est réelle ; c'est pourquoi, ils poursuivent sans cesse les plaisirs mondains, sans savoir qu'il existe d'autres niveaux de vie, bien plus élevés.

D'autres s'entêtent dans une « vision extrême (*anta-grāha-dṛṣṭi*) ». Parmi eux, certains croient que le monde est permanent et intangible, que la vie est réelle et que tout homme se réincarnera en homme après la mort ; c'est la « vision permanente ou éternalisme (*nityā-dṛṣṭi*) ». D'autres au contraire, croient que tout disparaît après la mort, quoi que l'on ait fait durant sa vie et que, dès lors, le mieux est de profiter de la vie au maximum. Cette façon de voir est appelée « vision interrompue ou annihilationisme (*uccheda-dṛṣṭi*) ».

Mentionnons encore la vision qui prétend que le monde est limité et qui est appelée « vision avec bornes » ; celle qui prétend que le monde est sans limites et qui est appelée « vision sans bornes » ; celle qui persuade ses adeptes que le corps et l'âme sont pareils et qui est appelée « vision semblable », celle qui est persuadée que

le corps et l'âme sont différents et qui est appelée « vision différenciée », etc. Tous ces courants de pensée sont erronés car ils s'écartent de la Voie du milieu.

Certains croient fermement que leur théorie est la seule et unique vérité. Ils ne peuvent admettre l'existence d'autres systèmes et vont jusqu'à cacher ou taire leurs propres erreurs. Cette vision qui prend le pervers pour le juste et le mal pour le bien est très dangereuse, tant pour eux-mêmes que pour les autres. On l'appelle la « vision qui s'attache aux visions erronées (*dr̥ṣṭi-parāmarśa*) ».

Quant aux ceux qui s'attachent à des règles inexactes en pensant qu'elles peuvent leur permettre d'obtenir des rétributions karmiques pour se libérer, ils cultivent ce faisant, la « vision qui s'attache aux visions interdites (*śīla-vrata-parāmarśa*) ». Ainsi, certains croient que les personnes qui ne se nourrissent que de fruits et d'eau, ont une conduite d'une profonde sagesse. Ils s'efforcent alors, de les honorer et de les imiter, sans comprendre que la vraie pratique réside dans la contemplation intérieure et non dans les apparences.

Parmi les « cinq visions », la plus redoutable est « la vision perverse (*mithyā-dr̥ṣṭi*) ». Ses adeptes ne respectent pas les Trois Joyaux et ne croient pas à la causalité qu'ils interprètent à leur manière, en disant par exemple : Si l'on tue une souris, on renaîtra souris dans la vie prochaine. De là à penser qu'il suffirait de tuer un homme pour renaître homme... Les gens qui croient en la vision perverse, ressemblent à ceux qui prennent des photos sans faire de réglage : il est alors bien naturel que les images obtenues sont complètement floues.

Un jeune homme ne pensait qu'à faire fortune et il avait entendu dire que le bouddha d'une certaine pagode était, pour ce faire, d'une merveilleuse efficacité. Il décida alors, de s'y rendre pour le vénérer. Tôt le matin, il enfourcha sa moto et alla offrir

l'encens à la pagode. Puis, il remonta sur sa moto et, tout content, rentra à toute allure. Mais, comme il était complètement obnubilé par sa satisfaction, il fit une erreur de conduite : sa moto heurta le garde-fou du pont et il se tua sur le coup. En apprenant cette mauvaise nouvelle, son père se rendit à la pagode et apostropha méchamment Bouddha : « Mon fils est venu vous vénérer en toute sincérité et, non seulement vous ne l'avez pas protégé mais de plus, vous l'avez laissé mourir. Je vais, de suite, briser votre statue en mille morceaux ! »

Voyant cela, le gardien de la pagode s'interposa en lui disant : « Ne vous mettez pas en colère ! Sachez-le : le bouddha a été très ému par la sincérité de votre fils et il a voulu essayer de le sauver. Mais votre enfant roulait si vite, que le cheval blanc de Bouddha n'a jamais pu le rattraper et, finalement, il n'a pu que le voir se jeter sur le garde-fou du pont ! »

Dans le monde, nombreux sont les gens déraisonnables : non seulement, ils désobéissent à la causalité mais, de plus, ils reprochent encore aux autres de ne pas les aider. C'est aussi une forme de compréhension erronée.

Souvent, les gens affectés par la vision perverse, se persuadent qu'ils ont raison. Certains pensent que la religion n'est qu'un moyen pour obtenir bonheur et richesse, honneur et réputation et écarter fléaux et mésaventures,... sans comprendre que le vrai sens de la foi religieuse, c'est de contribuer, de savoir se sacrifier et de se satisfaire de sa condition.

D'autres, après avoir récité les sūtras pendant quelque temps, vont se plaindre : « Je ne vais plus réciter les sūtras. Je l'ai fait durant vingt ans, croyant que mes affaires s'en trouveraient facilitées. Et voilà que le commerce que j'avais ouvert en association avec un ami, a été fermé pour cause de faillite. Les bouddhas et les bodhisattvas ne m'ont pas aidé... A quoi me servirait de continuer à réciter les sūtras ? »

En fait, ces hommes considèrent les bouddhas et les bodhisattvas comme des dieux pourvoyeurs de richesse ou comme une compagnie d'assurances, utiles pour gérer leur fortune propre. Comment un tel esprit de convoitise et de lucre pourrait-il se marier avec celui, tout de bienveillance et de compassion, des bouddhas et bodhisattvas ?

Un autre déclare : « Maître ! Je vais renoncer au végétarisme : Il y a des dizaines d'années que je suis végétarien et je suis toujours malade. »

Celui-là n'est pas végétarien pour protéger la vie, mais uniquement pour jouir d'une bonne santé et vivre vieux. En fait, pour rester en bonne santé, il faut observer une discipline de vie, manger modérément et pratiquer des exercices physiques adaptés. La santé a sa causalité et la foi, la sienne ; comment peut-on les mélanger ?

La compréhension erronée pouvant amoindrir notre sagesse, jusqu'au point de nous faire perdre la vie, il faut se montrer prudent. Que faire donc, pour posséder la vision juste ?

Avoir la vision juste, c'est garder inébranlablement foi en la Vérité, quelles que soient les difficultés que l'on aura à affronter. Posséder la vision juste, c'est savoir que, dans le monde, existent le bien et le mal, le karma et la rétribution, la vie d'avant et la vie d'après, l'homme sage et l'homme du commun...

La vision juste est la condition primordiale pour comprendre le Dharma et en obtenir les avantages et c'est un pas important pour avancer dans la vie. C'est pourquoi, face aux êtres pervers, nous devons les aider à retrouver le bon chemin. Dans une famille, si chacun a des idées justes et des concepts corrects, la vie familiale se déroulera harmonieusement.

### **Soutenir le juste Dharma**

Dans le chapitre précédent, il est dit que pour obtenir une apparence extérieure correcte, une des méthodes est d'apprendre les justes dharmas et de le faire avec joie. Et si l'on veut que la

relation familiale reste sereine, il faut entretenir les justes dharmas et ne pas les laisser se corrompre. Les justes dharmas sont les seuls moyens susceptibles d'aider les hommes à se libérer ; c'est pourquoi, nous devons les protéger et les observer constamment, afin qu'ils puissent durer éternellement.

Tous les phénomènes de l'univers, qu'ils soient aussi grands que le trichiliocosm ou aussi petits que le grain de moutarde, peuvent être nommés « dharmas » et, parmi eux, ceux qui sont bénéfiques aux hommes sont nommés « justes dharmas ». En somme, les justes dharmas sont des religions légitimes, des doctrines correctes, parmi lesquelles figurent les trois dharma-sceaux, les quatre nobles vérités, les quatre vœux universels, les six paramitas, les douze nidānas de la coproduction conditionnelle... Nous devons les protéger et les observer... faire resplendir le juste Dharma.

Depuis toujours, des moines éminents et de grands érudits ont compris l'importance du juste Dharma et ont déployé toute leur énergie pour le préserver : Un des dix grands disciples de Bouddha – Purana – ne cherchait pas, quand il prêchait, à être respecté. Il ne recherchait pas la facilité et, plus l'endroit était désertique et ses habitants farouches, plus il était enthousiaste pour y aller.

L'Honorable Kānadeva, de l'ancienne école Madhyamika, en Inde, a passé sa vie à combattre et éliminer les doctrines perverses des hérétiques et, finalement, s'est sacrifié lui-même. Le grand protecteur indien du Dharma – le roi Asoka – a bâti d'innombrables stupas, temples, colonnes et stèles pour le bouddhisme et envoyé des missionnaires hors du pays pour propager le Dharma. Le Grand maître Huiyuan de l'époque Jin Orientale, a écrit le *Traité : les śramanās ne vénèrent pas les souverains*, luttant ainsi, avec acharnement pour la dignité du Dharma. Le Grand maître Jianzhen de la dynastie Tang a tenté mainte fois de traverser la mer pour se rendre au Japon. Il a échoué mainte fois mais ne s'est jamais découragé. Finalement, il a réussi et a pu propager le bouddhisme au pays du Soleil levant.



Le Bouddha, le Dharma et le Sangha sont les trois éléments fondamentaux, indispensables à qui veut conserver le juste Dharma dans le monde. C'est pourquoi, les adeptes bouddhistes – monastiques ou laïques – ont la responsabilité de les prendre en charge et de les protéger. Quelles que soient les activités proposées par le bouddhisme en vue d'assurer la propagation du Dharma, pourvu qu'elles soient bénéfiques à la société, nous devons prendre la résolution de les soutenir, matériellement et spirituellement, afin que le Dharma puisse éternellement se répandre.

### **Développer la bodhicitta et pratiquer la voie du bodhisattva**

Apprendre le bouddhisme peut nous aider à nous libérer de nos afflictions et à obtenir la joie du nirvana. Cependant, un authentique adepte bouddhiste ne doit pas se contenter de la perspective de renaître *deva* ou humain, ou encore de devenir arhat. Nous devons développer la bodhicitta, suivre la voie du bodhisattva, et ne pas perdre de vue notre objectif : « devenir bouddha ». Ensuite, nous devons aider les êtres à parfaire le Bodhi et marcher ensemble sur « le chemin de la bouddhité ».

Dans la société, nombreux sont ceux qui misent tout sur l'argent et se désolent quand ils ont tout perdu. D'autres parient sur l'amour et s'affligent quand il se corrompt. En vérité, si l'on veut apaiser son cœur, on doit l'installer dans le Bodhi.

Qu'est-ce que la bodhicitta ? C'est dire : « Je veux aider les êtres à se garder des fléaux, et je ne cherche pas la paix et la joie pour moi-même », ou encore « Offrir son corps et son cœur au monde, c'est revaloir les bienfaits de Bouddha ». La bodhicitta, c'est aussi « d'un côté, chercher la Vérité et le Dharma, et de l'autre, aider tous les êtres dans le monde ». La bodhicitta peut soulager les afflictions et éliminer l'ignorance ; dès qu'elle est prononcée, elle apporte la force.

La bodhicitta est comme une semence. Si le paysan veut obtenir une bonne récolte, il doit choisir de bonnes semences. De même, si nous pouvons planter la semence de Bodhi dans notre cœur, un jour ou l'autre, elle fleurira et portera fruit. Les semences de Bodhi, ce sont, par exemple, les six paramitas – *dana*, *śīla*, *ksanti*, *virya*, *dhyāna*, *prajñā* – : Des sources pour l'acquisition de la bouddhité.

La bodhicitta est comme une route. Il est dit : « Il n'existe pas de Maitreya inné, ou de Sakya naturel » : pour passer du niveau de bodhisattva à celui de bouddha, il faut prendre la résolution de faire bénéficier autrui pendant de nombreux kalpas et parfaire les cinquante-et-une étapes. Mais, comme il est dit : « Réussir une vie d'homme, c'est parvenir à être bouddha ». Avec une personnalité saine, une moralité irréprochable et un cœur purifié, il devient possible de parfaire sa vie. Certes, la Voie de bouddha est longue mais, si nous persévérons dans la pratique de la voie du bodhisattva, nous finirons par toucher au but.

Réaliser la voie du bodhisattva du Mahayana, c'est réaliser l'esprit fondamental de Bouddha. La voie du bodhisattva possède non seulement l'esprit mondain des véhicules *mondain* et *céleste*, mais aussi l'esprit transcendant des véhicules *sravaka* et *pratyekabuddha*. Ainsi, avec l'esprit transcendant, on réalise les affaires mondaines... les deux fusionnent et voilà ce qu'est « la bodhicitta ». Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Pratiquer les bons dharmas en oubliant la bodhicitta est une « action démoniaque ». Dans l'*Upāsaka-śīla-sūtra*, on lit aussi : « Si quelqu'un émet le vœu de bodhicitta, les *deva* s'en émerveillent et disent qu'ils ont trouvé le maître des *deva*. » C'est pourquoi, la bodhicitta est la base de la réussite, le fondement de la perfection dharmique. Les apprentis bouddhistes doivent émettre le vœu de Bodhi, le vœu de longue durée et suivre, sans relâche, la Voie de Bouddha.

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**En renonçant aux paroles qui sèment la discorde,**

et à la vision perverse,  
En protégeant et observant le juste Dharma,  
en danger de bientôt disparaître  
En réconfortant les êtres, grâce à la bodhicitta,  
On obtiendra la bonne entente avec ses proches.

Fo Guang Shan  
International Translation Center

Le quatrième chemin  
qui mène au bonheur

Comment transcender les  
restrictions inhérentes au corps charnel,  
et obtenir la délivrance ?

Ensuite, Sumati. Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour renaître avec le corps de transformation (naissance spontanée) devant les bouddhas, sur le siège de la fleur de lotus. Quelles sont ces quatre pratiques ?  
1. Tenir entre ses mains jointes, les fleurs, les fruits et les parfums en poudre et les disposer devant les tathāgatas et les stupas ; 2. Ne porter préjudice à personne ; 3. Façonner les statues de bouddhas et les orner de fleurs de lotus ; 4. Garder la foi envers Bouddha et le Bodhi.

**Q**ue signifie « *naissance spontanée* » ? C'est une naissance basée sur la force karmique, sans aucun appui.  
Bouddha parle de quatre manières de naître :

- ▲ Naître d'une matrice comme les hommes et certains animaux (chats, chiens, etc.) ;

- ▲ Naître d'un œuf, comme les oiseaux et certains autres animaux ailés ;
- ▲ Naître d'une larve, comme les insectes (moustiques, abeilles etc.) ;
- ▲ Naître spontanément, comme les êtres des cieux et des enfers.

Parmi toutes ces venues au monde, la naissance spontanée est la plus remarquable, surtout quand elle a lieu à l'intérieur d'une fleur de lotus, devant les bouddhas. C'est une renaissance : la plus pure, la plus insouciance... une renaissance parfaite !

Bouddha explique à Sumati que, pour obtenir la rétribution karmique permettant de renaître spontanément dans la fleur de lotus, il faut parfaire les quatre méthodes suivantes :

### **Répondre le parfum et la beauté dans le monde**

Quand Bouddha était encore vivant, les hommes pouvaient lui faire offrande directement, mais que faire après son parinirvāna ?

Après son parinirvāna, les stupas et les temples deviennent les lieux de rassemblement des Trois Joyaux et, faire offrande aux Trois Joyaux, est la condition primordiale pour pouvoir espérer renaître spontanément dans la fleur du lotus.

Je me rappelle avoir, dans le passé, donné lecture du dharma, sur le *Vimalakīrti-sūtra* au Centre culturel de Kaohsiung et au Mémorial Sun-Yat-Sen de Taipei. J'avais intitulé une de ces lectures : « La fée éparpillant les fleurs et la délicieuse nourriture bouddhique, si parfumée ! ». Un disciple me dit alors : « Maître ! Ces deux sujets peuvent être traités en quelques phrases ! Or vous devez parler pendant deux heures. Comment allez-vous faire pour meubler deux heures avec deux phrases ? » Mais voilà ! Je pense moi, que c'est justement le côté remarquable du *Vimalakīrti-sūtra* : deux heures ne suffisent pas, même pour dire deux phrases !

En fait, cette image de « la fée éparpillant les fleurs », signifie répandre la beauté dans le monde, le parfum dans le monde, les contributions dans le monde... Si nous pouvons répandre la joie dans le monde, la bienveillance et la compassion dans le monde, le Dharma dans le monde, n'agissons-nous pas comme « la fée éparpillant les fleurs » ?

C'est pourquoi, à partir de cette phrase, nous devons réfléchir à cette question : Que pouvons-nous répandre dans le monde ?

Quant à la « nourriture bouddhique si parfumée », c'est elle qui donne la foi, c'est la nourriture qui procure la sagesse. A partir de cette phrase, nous devons réfléchir : Que puis-je offrir aux êtres de ce monde ?

Dans le passé, quand les jeunes gens venaient étudier au Collège bouddhiste de Fo Guang Shan, je leur disais toujours : « Je veux vous offrir la foi, je veux vous offrir la sagesse, car nous ne saurions être des « idiots » réunis ici pour attendre la pitance. Si l'on veut avoir une vie illuminée par la nourriture bouddhique parfumée et si l'on veut parfaire une terre de bouddha parfumée, il y a, c'est évident, beaucoup à faire !

En général, les hommes aiment les fleurs, surtout dans le monde bouddhiste. L'offrande de fleurs symbolise la sincérité de la foi et apporte d'incomparables et remarquables mérites. Dans le sūtra 佛為首迦長者說業報差別經, il est dit qu'offrir des fleurs parfumées aux bouddhas, peut vous valoir dix sortes de mérites : « 1. Une vie belle comme une fleur ; 2. Un corps ne dégageant aucune mauvaise odeur ; 3. Un parfum du bonheur et de discipline, flottant partout alentour ; 4. Un odorat intact, quel que soit le lieu de renaissance ; 5. Des qualités exceptionnelles vous valant l'amour de tous ; 6. Un état permanent de propreté parfumée ; 7. L'amour du juste Dharma, constamment observé et récité ; 8. L'attribution d'immenses mérites ; 9. La renaissance dans les cieux ; 10. La prompt acquisition du nirvāna. »

Les exemples de gens qui ont connu de merveilleux effets grâce à l'offrande de fleurs sont innombrables : Madame Mallikā

qui, de servante, devint Première dame et Bouddha lui-même qui, alors qu'il était *Megha-dāraka*, offrit une fleur d'*utpala* à sept tiges, à Bouddha et, de ce fait, reçut du *Dipankara-buddha*, le titre de Bouddha, après d'innombrables kalpas.

Il est également dit dans les sūtras : Celui qui avait composé des diadèmes avec les fleurs qu'il avait cueillies, pour les offrir à Bouddha et aux stupas, renaquit dans les cieux. Un serviteur du roi risqua sa vie en offrant les fleurs qu'il avait cueillies pour le roi, à Bouddha et reçut de ce dernier, l'assurance de devenir bouddha dans le futur. Un autre qui avait offert des fleurs au Sangha, constata, à sa renaissance, qu'une pluie de fleurs tombait sur sa maison.

Les adeptes bouddhistes offrent souvent du parfum et des fleurs à Bouddha et, parmi tous les parfums, le meilleur est le *Candana-gandha* (*santal NDT*). Ce parfum est doux et suave et il procure une sensation de pureté et de calme. Mais quel que soit le parfum, son pouvoir de diffusion reste limité et le meilleur de tous, est celui de la vertu des préceptes. Répandre avec joie la pureté de l'observation des préceptes, depuis son cœur vers le monde, voilà l'acte unique, l'action la plus précieuse.

Les préceptes possèdent le pouvoir d'aider à « se prémunir contre les actions malsaines » ; ils empêchent le corps de tuer, voler ou se mal conduire sexuellement ; ils interdisent à la bouche de mentir, semer la discorde, proférer des injures ou des propos égrillards ; ils interdisent à l'esprit, de nourrir l'avidité, la colère et la vision perverse. Que le cœur soit rempli de pensées saines et de préceptes... c'est ce parfum-là, que tous les hommes du monde réclament.

A l'époque de Bouddha, un jour, le roi indien Prasenajit, voulut offrir un collier de fleurs parfumées à la reine Mallikā. Mais elle lui dit : « Sire ! Aujourd'hui, je dois observer l'abstinence, je ne peux porter de collier parfumé. Veuillez l'offrir à Bouddha. »

Bouddha accepta l'offrande avec bienveillance et compassion et dit : « Bien que la fleur de lotus et le *Candana-gandha* soient

parfumés, leur parfum ne peut égaler celui de la vertu des préceptes. Même si l'on utilise tous les trésors du monde pour pratiquer le *dana*, il ne peut égaler les mérites de l'observation des préceptes, telle que la pratique la reine Mallikā. »

Dans la vie quotidienne, les fleurs et les parfums représentent non seulement le parfum de la discipline, mais ils nous encouragent encore à observer les préceptes et à respecter les règlements et, de plus, ils évoquent les six paramitas :

1. La beauté de la fleur peut apporter la joie à celui qui la reçoit ; c'est le symbole de l'esprit du *Dana*.
2. Chaque fleur respecte son temps de vie, sa durée de floraison et son espace. Elle ne pousse pas aux dépens des autres plantes ; c'est le symbole de l'esprit du *Śīla*.
3. Avant de pouvoir s'épanouir, le bouton de fleur doit supporter l'obscurité et l'humidité. Après la floraison, la graine en résultant, doit encore résister aux vents, aux gelées, à la pluie et à la neige. C'est le symbole de l'esprit du *Kṣanti*.
4. Peu importe la durée de la floraison : la fleur diffuse toujours son parfum ; c'est le symbole de l'esprit du *Virya*.
5. La fleur s'ouvre doucement, elle est tranquillité et sérénité ; c'est le symbole de l'esprit du *Dhyāna*.
6. La couleur, la taille, l'odeur... différent de l'une à l'autre fleur. On peut dire que le monde des fleurs rappelle celui des hommes, mais qu'il recèle une sagesse illimitée ; c'est le symbole de l'esprit du *Prajñā*.

La Terre pure des bouddhas est un monde où les fleurs de lotus poussent de toute part.

- ▲ Si tous les hommes pouvaient cultiver souvent, dans leur cœur, des fleurs de lotus bienfaisantes et compatissantes, pures et plaisantes...



- ▲ S'ils pouvaient soigner l'environnement de leur demeure, de manière à entendre partout les chants des oiseaux et sentir le parfum des fleurs, sans la moindre saleté ni désordre...
- ▲ Si tous les hommes respectaient la loi et pensaient au bénéfice d'autrui...

Alors, à cet instant même, le lieu où ils vivent deviendrait la majestueuse Terre pure de Bouddha.

### **Ne porter préjudice à personne.**

Le bouddhisme se définit en « bienveillance et compassion », c'est-à-dire, apporter la joie aux autres et soulager leurs peines. Sans prétendre accéder à ce niveau, il nous reste à ne porter préjudice à personne et à respecter la vie de tous les êtres sensibles.

Dans le monde actuel, les affrontements militaires entre nations, l'occupation illégale des espaces terrestres, aériens ou maritimes, les téléchargements clandestins de documents informatiques, les atteintes à la vie d'autrui, les vols, les insultes, l'alcoolisme, l'addiction à la drogue, les écarts de conduite... constituent tous, une sorte de dommage que l'on inflige aux autres.

Comment faire pour ne pas porter préjudice aux autres ? Seule l'observation des préceptes permet de ne causer aucun dommage à autrui ni de le faire souffrir. Il suffit d'accepter et de respecter les cinq préceptes : « Ne pas tuer » (ne pas porter atteinte à la vie d'autrui), « ne pas voler » (respecter la propriété de l'autre), « ne pas se mal conduire sexuellement » (respecter l'intégrité physique d'autrui), « ne pas mentir » (respecter l'honneur des autres), « ne pas consommer de boissons alcoolisées » (éviter d'altérer notre raison, avec le risque de porter préjudice aux autres).

La discipline peut accroître notre confiance et consolider notre foi dans le Dharma. La discipline peut engendrer des mérites et, avec l'aide des protecteurs célestes, on obtient forcément

de bonnes causes et de bonnes conditions. La discipline peut apporter la force qui nous donne le courage d'affronter toutes les difficultés. Avec la discipline, la force de vœux et la bénédiction des protecteurs célestes, la vie sera sereine. La discipline consolide la résolution prise, maîtrise le corps et l'esprit dissolu et, progressivement, fait naître la sagesse pour éliminer nos afflictions. Avec la discipline, on gagne le respect d'autrui, et l'on peut vivre en harmonie avec la foule.

Les préceptes peuvent purifier nos karmas malsains, ils sont les racines de tous les bons dharmas, et aussi la finalité de toute les actions vertueuses du monde ; ils peuvent parfaire notre vie.

A quoi ressemblent les préceptes ?

- ▲ Les préceptes sont semblables à de bons médicaments qui allègeraient nos soucis et nos peines.
- ▲ Les préceptes sont comme les rails : ils peuvent guider notre conduite.
- ▲ Les préceptes sont comme les bons maîtres : ils peuvent nous indiquer la juste direction à donner à notre vie. Certains font le tour du monde pour se chercher des maîtres, en espérant trouver des *kalyāṇamitra*.<sup>1</sup> En fait, où les trouver ? Il nous suffirait d'employer les préceptes pour nous mettre sans cesse en garde et la morale, pour nous régler nous-mêmes. Nous serions alors notre propre *kalyāṇamitra*, notre propre maître.
- ▲ Les préceptes sont comme de solides remparts : ils peuvent nous aider à nous défendre des attaques de voleurs, motivés par les cinq désirs et les six perceptions. Ces remparts nous empêchent aussi, de porter atteinte aux autres qui, en retour, ne nous offenseront pas non plus.

---

1. Mot en Sanskrit pour désigner des personnes qui aident les autres à avancer sur le chemin de l'éveil.

- ▲ Les préceptes sont comme des sarcloirs : ils ôtent les mauvaises herbes de notre cœur pour rendre purs, notre corps et notre âme.
- ▲ La discipline peut apporter la paix : Si l'on observe constamment les préceptes, respecte la loi, et ne fait pas le mal, on vivra paisiblement. Ainsi, voulons-nous avoir la paix ? Voulons-nous vivre heureux ? : Observons donc les préceptes :
  - Ne pas tuer mais protéger la vie, peut nous apporter la santé et la longévité.
  - Ne pas voler, ne pas être cupide, ne pas s'emparer des biens d'autrui, permet de garder les nôtres en sécurité.
  - Ne pas se mal conduire sexuellement, apporte l'harmonie familiale.
  - Ne pas mentir peut nous gagner la considération d'autrui.
  - Ne pas s'enivrer et éviter l'addiction à toute drogue, peut assurer la santé du corps et de l'esprit.
- ▲ Les préceptes sont comme des lampes : ils peuvent éclairer notre nature propre. Dans l'immense océan du sam-sara, notre avenir sera, grâce au phare de la discipline, illuminé d'espoir.
- ▲ Les préceptes sont comme les ornements : ils peuvent mettre en valeur notre personnalité et notre vertu. Ils embellissent notre apparence extérieure et nous permettent de gagner le respect d'autrui.
- ▲ Les préceptes sont comme les parfums et, observer les préceptes, c'est respecter la loi. Si nous appliquons ces principes dans notre manière de vivre, nous serons aimés par tout le monde.
- ▲ La discipline est comme un passeport : elle nous permet d'aller et venir librement.

Il est dit : « Les bons dharmas sont comme des ponts et observer les préceptes nous permet de les passer. En se conformant aux préceptes et en pratiquant les bonnes actions, on obtient, à coup sûr, de bons fruits de rétribution. » La discipline est la base du savoir-vivre et c'est grâce à la pure pratique des préceptes, que l'on peut retrouver son véritable visage d'origine. Cependant, la plupart des gens se contentent d'observer passivement les préceptes : « Je ne tue pas, je ne vole pas, je ne me conduis pas mal sexuellement, je ne mens pas et je ne consomme ni alcool, ni drogue » et les voilà satisfaits d'eux-mêmes... Or, outre l'observation passive des préceptes, il faut encore les exercer de manière active : Ne pas tuer certes, mais encore protéger la vie. Ne pas voler, mais aussi pratiquer le *dana*. Ne pas se mal conduire sexuellement, mais de plus, préserver la réputation et l'intégrité morale de l'autre. Ne pas mentir, mais aussi dire de gentilles et justes paroles. Enfin, en plus de ne consommer ni alcool ni drogue, il faut encore modérer l'exploitation et l'usage des ressources naturelles.

« Le pauvre qui sait observer les préceptes est bien supérieur au riche qui les enfreint. Les parfums végétaux s'estompent et disparaissent avec la distance, mais celui de la discipline emplit les dix directions ». Le plus souvent, les gens pratiquent le *dana* avec des dons matériels et nombreux sont ceux qui sont capables de le faire. L'observation des préceptes, elle, est une pratique qui peut mettre fin aux mauvaises actions et encourager les bonnes. On observe les préceptes afin d'obtenir la pureté du corps et du cœur ; elle est donc bien plus précieuse que le *dana*. C'est pourquoi, Bouddha fait l'éloge des mérites glanés par l'observation du *śīla*.

Le meilleur moyen pour obtenir l'harmonie familiale, c'est que tous les membres de la famille reçoivent et observent les cinq préceptes. Le meilleur moyen pour obtenir l'harmonie sociale, est que tous les habitants reçoivent et observent les cinq préceptes. Quand un homme observe les préceptes, sa vie est paisible ; quand

une famille, quand tout un village, observent les préceptes, tous leurs citoyens sont libérés ; quand la nation entière observe les préceptes, tout son peuple est libéré et si le monde entier observe les préceptes, nous vivrons, tout naturellement, en paix.

### **Avoir Bouddha dans le cœur et être en correspondance avec lui**

L'un des sept bouddhas du passé, s'appelait Vipasyin-buddha. A son parinirvāna, ses disciples, pour le vénérer, placèrent ses reliques dans un stupa orné de sept joyaux, encore embelli, par une très majestueuse statue. Plus tard, les couleurs du visage de la statue se dégradèrent et une jeune fille pauvre fit le vœu de les restaurer, avec l'aide d'un orfèvre. Grâce aux mérites obtenus, leurs corps prirent une teinte dorés et ils bénéficièrent d'une incomparable et merveilleuse joie. La jeune fille pauvre était l'incarnation antérieure de Bhadra-Kapilani et l'artiste, celle de Mahākāshyapa.

Peu importe qu'elles soient en terre, en bois ou en tissu, le but réel de la contemplation et de la révérence des statues de Bouddha, est de nous aider à manifester notre nature de bouddha et de réveiller notre pensée juste, afin de pouvoir entrer en harmonie avec Bouddha. Beaucoup portent jour et nuit sur eux, des effigies de Bouddha afin de rechercher les mérites de l'illumination, sans savoir qu'ils possèdent, dans leur propre intérieur, un majestueux bouddha infiniment vertueux. Comment réussir si l'on ne fait qu'imiter les apparences de Bouddha, sans exercer la vraie pratique ?

D'une conversation entre le grand érudit Sudongbo et le maître Chan Foyin, nous est resté un Gong'an très amusant :

Le grand érudit Sudongbo, de la dynastie Song, était en service à Guazhou de Jiangbei, qui n'est séparé de la pagode Jinshan, de Jiangnan, que par une rivière. Aussi, ils se retrouvaient souvent ensemble pour parler du Chan et du Dharma.

Un jour, Sudongbo se rendit à la pagode Jinshan pour pratiquer la méditation assise avec Maître Foyin. Corps et esprit dégagés, il demanda à Maître Foyin : « Maître ! Comment trouvez-vous ma manière de m'asseoir ? »

« Très majestueuse ! On dirait un bouddha ! »

Sudongbo fut ravi de la réponse et Maître Foyin lui demanda à son tour : « Que pensez-vous de la mienne ? »

Sudongbo, qui ne laissait jamais passer une occasion de taquiner Foyin, répondit immédiatement : « On dirait un tas de fumier ! »

Maître Foyin sourit, sans dire un mot. Pensant que Maître Foyin ne savait que répondre, Sudongbo crut qu'il avait marqué un point et s'en alla dire à tout le monde : « Aujourd'hui, j'ai battu Maître Foyin ! »

La nouvelle arriva aux oreilles de sa sœur, Suxiaomei, qui lui demanda : « Frère ! Comment as-tu battu Maître Foyin ? » Alors, rayonnant de joie, il lui répéta la conversation.

Intelligente et talentueuse, Suxiaomei lui dit très sérieusement : « Ô frère ! C'est toi qui as perdu ! Le cœur de Maître Foyin est comme Bouddha, c'est pourquoi il te voit comme Bouddha. Et le tien est comme un tas de fumier, c'est pourquoi tu le vois comme tel ! » Sudongbo resta bouche-bée, réalisant brusquement que sa pratique de Chan était d'un niveau bien inférieur à celui de Maître Foyin.

Sudongbo recherchait l'illumination, mais il n'avait appris que l'apparence extérieure de Bouddha ; il n'était pas comme Maître Foyin qui avait éprouvé le cœur bouddhique du non-moi et de la sans-apparence.

A Fo Guang Shan, que ce soit les milliers de statues d'Avalokiteśvara dans la Salle de la grande compassion, les dizaines de milliers de statues de Bouddha dans la Grande salle de Bouddha, la grande statue et les quatre-cent-quatre-vingts statues d'Amitabha Bouddha de la Cité des bouddhas... toutes ont été façonnées pour

réveiller, quand nous les contemplons, la nature innée de Bouddha présente en chacun de nous. Hélas ! Certaines personnes ne le comprennent pas et nous critiquent : « Les statues de Fo Guang Shan sont en ciment, c'est la culture du ciment ! » Depuis toutes ces années, dans mon esprit, je ne vois que la bienveillance, la compassion et la sagesse de Bouddha. Pourquoi ces gens qui viennent de si loin, ne voient-ils que du ciment, et non Bouddha ?

Certains aussi, demandent : « Pourquoi Fo Guang Shan ne fait-il pas appel à des artistes pour sculpter les statues de bouddhas ? » Ma réponse est : « Je veux des statues sculptées par le cœur bouddhique. »

Ainsi, la statue de Bouddha est pour moi un symbole sacré, un modèle parfait. Les anciens, quand ils sculptaient une statue ou dessinaient un portrait de Bouddha, appliquaient toujours le protocole : « Un trait, suivi de trois révérences ». Il est dit aussi dans le sūtra : « La Voie de Bouddha s'acquiert par le respect ». C'est pourquoi, il faut avoir Bouddha dans le cœur pour pouvoir créer des statues parfaitement majestueuses.

La légende raconte que les statues du « Col aux mille bouddhas » sur le Mont Qixia, à Nanjing, en Chine, ont été façonnées par trois générations de sculpteurs. L'artiste de la troisième génération s'y évertua en vain : il avait beau œuvrer, compter et recompter... le nombre de statues était toujours de neuf-cent-quatre-vingt-dix neuf. Tout à coup, une idée lui vint : « Mais, je suis Bouddha ! » alors, il se pétrifia lui-même dans le rocher et devint le millième bouddha.

Une personne qui porte Bouddha dans son cœur, ne voit que le monde de Bouddha, n'entend que la voix de Bouddha, ne sent que le parfum de Bouddha, ne prononce que les paroles de Bouddha, n'effectue que des actes bouddhiques. Ce faisant, ne vit-elle pas dans le Monde de Bouddha ?

### Avoir la foi envers Bouddha et la bouddhité

Dans le chapitre précédent, il est dit qu'il faut apprendre le juste Dharma avec joie pour « obtenir la bonne entente avec ses proches ». Pour ce qui est de « renaître dans la fleur de lotus », le point essentiel est d'avoir la foi envers Bouddha et le Bodhi.

Dans le *Mahāyanā-sūtrālamkāra*, il est dit : « C'est parce que l'on a la foi, que l'on ne fait pas le mal, car tous les mérites et vertus ont la foi pour missionnaire. » La foi est le premier pas pour entrer dans la Voie et, avec la foi, on peut parfaire toutes les bonnes actions. C'est pourquoi, dans les cinquante-deux niveaux de la voie du bodhisattva, « les dix premiers degrés » sont ceux de la foi.

Une vieille femme analphabète récitait tous les jours le mantra des six syllabes du bodhisattva de la compassion Avalokiteśvara : « om maṇi padme hūṃ ». Mais, depuis plusieurs dizaines d'années, elle avait toujours prononcé « niu (牛) » au lieu de « hūṃ (吽) ».

Chaque jour, matin et soir, elle récitait le mantra, autant de fois qu'il y a de petits pois dans un panier. A chaque « om maṇi padme niu », elle mettait un pois dans la bassine en bois, posée à côté. Elle était tellement sincère que les pois, pourtant insensibles par nature, finirent par lui répondre : chaque fois qu'elle dictait le mantra, un pois sautait tout seul dans la bassine.

Un jour, un moine errant passa et lui demanda l'hospitalité pour la nuit. En l'entendant réciter le mantra, il perçut son erreur et la corrigea. Depuis, elle dit « om maṇi padme hūṃ », mais il y avait eu un doute et les pois ne sautaient plus tout seuls.

Ceci nous montre que la foi peut produire d'immensurables mérites et vertus. Quelqu'un qui possède une foi sincère envers Bouddha, peut s'accorder avec le Dharma.

En son temps, Bouddha prêchait souvent au bord du Gange. Un disciple qui habitait de l'autre côté du fleuve voulut aller l'écouter,



mais ne trouva pas de bateau. Comme il contemplait les flots impétueux du Gange, quelqu'un lui dit en plaisantant : « Pourquoi ne le traverses-tu pas à pied ? »

Mû par sa foi dans le Dharma et son envie d'écouter prêcher Bouddha, il traversa résolument et finalement, arriva sain et sauf, sur l'autre rive. Ceci nous montre que la puissance de la foi est vraiment indescriptible.

La foi est le trésor de notre cœur intérieur. Si nous possédons la foi, nous trouverons de la force et des sources d'énergie inépuisables. Chacun de nous peut devenir spécialiste de l'exploitation des sources d'énergie : il suffit de nous servir de notre cœur intérieur, pour exploiter les trésors de la foi et alors, notre vie sera riche.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « La foi est la mère des mérites de la Voie ; elle peut faire pousser toutes les bonnes racines ». La foi peut parfaire les exploits mondains, mais aussi les exploits Bodhi du monde transcendant...

Quoi de plus précieux que la foi ?

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**

**Répandre les fleurs et les parfums devant Bouddha et les stupas,**

**Ne pas porter préjudice à l'autre, et façonner des statues ;**

**Avoir la foi et la compréhension envers le grand Bodhi,  
On pourra renaître devant Bouddha dans la fleur de lotus.**

Le cinquième chemin  
qui mène au bonheur

Comment exploiter la force latente illimitée  
et se déplacer librement ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour pouvoir se déplacer librement d'une terre de bouddha à l'autre. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas empêcher les autres de faire de bonnes actions ; 2. Ne pas gêner les autres quand ils prêchent ; 3. Offrir des lampes aux stupas des tathāgatas ; 4. Pratiquer le dhyāna avec diligence.

**D**ans les sūtras du Mahayana, il est dit qu'il existe d'innombrables terres de bouddha dans les mondes des dix directions et qu'elles sont toutes distinctes. Comment faire pour pouvoir passer de l'une à l'autre ?

On peut comparer ce genre de problème avec celui des gens qui récitent le nom de Bouddha : Ils récitent « *Amitabha Bouddha* » à Kaohsiung et, selon eux, *Amitabha Bouddha* doit venir à Kaohsiung ; les adeptes de Taizhong récitent son nom, et il doit

aussi aller là-bas... et il en va de même pour ceux de Taipei, Jilong, Hong Kong, Tokyo, Los Angeles, Paris... chaque fois que quelqu'un dicte son nom, il devrait accourir... N'est-ce pas là, une idée absurde ? Dans ces conditions, *Amitabha Bouddha* ne doit pas savoir où donner de la tête et, même si on lui offrait un « jet », il ne saurait satisfaire tout le monde !

En fait, Bouddha peut se dédoubler des centaines, des milliers et des milliards de fois et ainsi, se manifester simultanément en différents lieux. Comme il est dit : « *La claire et fraîche lune des bodhisattvas, voyage souvent dans le vide parfait ; Si le cœur des êtres vivants est pur, il peut capter et refléter la lune Bodhi.* » C'est comme la lune dans le ciel : qu'il s'agisse d'une rivière, d'un fleuve, d'un étang ou de la mer... Pourvu que ce soit une surface d'eau, on peut y voir le reflet de la lune.

Nous devons tout apprendre des bouddhas et des bodhisattvas, pour exploiter notre propre force potentielle. Prenons mon exemple : Aujourd'hui, je suis à Fo Guang Shan, je ne suis pas dans les centres d'Australie, d'Amérique, ou d'Europe, mais mon esprit est avec tout le monde, et les disciples de ces filiales considèrent aussi que je suis avec eux et acceptent ma pensée et mes conseils. N'est-ce pas là, une modeste forme d'ubiquité personnelle ?

A Fo Guang Shan, quand les élèves obtiennent leur graduation du collège bouddhiste, ils sont ventilés dans les différents services et si parfois, l'un d'entre eux déclare : « Je ne veux pas occuper ce poste ! » c'est uniquement parce qu'il ne se sent pas capable d'en assumer la charge, car, y a-t-il une tâche que l'on ne puisse *a priori* faire ?

Je dis toujours : un homme compétent peut transformer une petite chose en une grande œuvre ; s'il s'agit de quelqu'un d'incompétent, attribuez-lui une noble tâche à remplir... elle sombrera dans le silence et la médiocrité.

Il n'y a pas de grandes et de petites affaires : tout dépend de celui qui les traite. Il est dit : « c'est l'homme qui prêche la doctrine et

non l'inverse ». L'homme peut mener à bien une affaire, et ce n'est pas l'affaire qui l'aide à la réussir. C'est pourquoi, j'encourage toujours les élèves : si, après leur graduation, ils sont envoyés dans les différents services, c'est pour leur donner l'occasion d'apprendre ; il faut faire comme Bouddha, qui se dédouble à l'infini et peut ainsi, être omniprésent et omnipotent.

Parfois, par nécessité, certains qui ont travaillé six mois ou un an dans un service, doivent être transférés vers un autre poste. Alors, leurs chefs me disent souvent : « Il ne faut pas les muter si vite ! Celui-ci est arrivé au Pilgrim Lodge il y a un an, il vient de faire la connaissance de quelques adeptes et, si vous le mutez, il n'y aura plus personne pour s'occuper d'eux. Ce serait une grande perte pour nous ! »

Mais, pour éduquer un talent et l'aider à réussir rapidement, je préfère perdre certains avantages et lui permettre d'apprendre autre chose. Je ne m'autorise pas, quels que soient mes besoins personnels, à gaspiller le temps de mes disciples et leur force latente, car je dois développer l'énergie potentielle de chacun. Et puis, il peut bien y avoir « quarante-huit postes » dans un monastère bouddhiste, lequel d'entre eux ne mériterait aucun apprentissage ?

Dans ce chapitre, Bouddha dit à Sumati que, pour pouvoir se déplacer librement partout, il faut suivre les quatre règles suivantes :

### **Ne pas empêcher les autres de faire de bonnes actions**

Dans le monde, beaucoup de choses méritent qu'on les fasse mais, parmi les nombreux bons dharmas, il n'est rien de plus important que de « donner aux autres, l'affinité ». Donner aux gens de bonnes causes et conditions, est une manière de créer de bonnes relations et aussi de parfaire, et les autres, et nous-mêmes.

Quand on voit les autres faire de bonnes actions, il faut s'en réjouir, et ne pas se sentir agacé et jaloux. Une locution populaire dit :

« Parce que je suis malade, je déteste les gens en bonne santé ; je suis amorphe, et je ne supporte pas les gens vifs ; je bois de l'eau, et je suis jaloux de ceux qui boivent du thé ; je souffre, et je hais ceux qui rient... » Et il est vrai que la plupart des gens grincheux ne supportent pas que les autres soient mieux ou plus favorisés qu'eux.

Il en est qui souffrent quand ils voient les autres réussir : ils ne supportent pas que les autres gagnent plus qu'eux, ils sont malheureux quand ils voient les autres recevoir une promotion ou un compliment, avoir une vie familiale heureuse ou encore, mener à bien une nouvelle affaire...

Vouloir être un monastique désintéressé est aussi chose difficile et vouloir prêcher le Dharma pour en faire bénéficier le Monde, l'est encore plus ! Si ton prêche est éloquent, certains vont te critiquer : « C'est un moine handicapé, il ne lui reste que la parole !! » ou encore : « il ne sait même pas écrire... A quoi bon l'écouter ? »

Et quand tu t'efforces d'écrire pour promouvoir le Dharma, tu essuies d'autres railleries : « Tout ce qu'il sait agiter, c'est le porte-plume... Ce n'est qu'un médiocre talent... ce n'est pas la Pratique ! »

Comme l'autre veut voir comment tu pratiques, tu ne peux que persévérer dans cette voie et lui, il secoue la tête en disant : « Qu'y a-t-il là, d'exceptionnel ? Il ne sait pas gérer les affaires, il n'a pas la capacité de planifier et de diriger... »

Si tu as organisé de grandioses dharma-services et donné au bouddhisme un esprit moderne, aussitôt s'ensuivent des sarcasmes : « Il sait organiser des activités, mais il ne sait parler aucune langue étrangère. A quoi sert-il ? »

Alors, tu t'efforces d'apprendre des langues étrangères. Et quand tu es capable de converser avec ces étrangers, l'autre redouble d'insultes : « Il est Chinois et il ne parle pas en chinois. Quel bien y a-t-il à savoir bafouiller quelques mots dans une langue étrangère? »

De toute manière, quoi que tu fasses, tu n'entendras que des critiques qui d'ailleurs, ne représentent que des esprits négatifs.

Dans le bouddhisme, il est dit : « Si tu n'acceptes pas que l'autre gagne, tu n'accepteras jamais qu'il devienne Bouddha ! » La jalousie est une forme de colère : elle peut occulter le cœur sincère de l'homme et dissimuler son visage d'origine. C'est pourquoi, nous devons apprendre à dispenser des encouragements, des éloges et des commentaires admiratifs, pour corriger les habitudes de jalousie. Quelqu'un construit un grand temple ? : Je dois le féliciter, car, il va avoir davantage d'adeptes ; quelqu'un donne des lectures de dharma ? : Je dois le complimenter, car le dharma va prospérer ; quelqu'un fait du bénévolat ? : Je l'accompagne avec joie ; quelqu'un entreprend une œuvre caritative pour aider les faibles et les démunis ? Je me réjouis de pouvoir apporter ma contribution.

Si tout le monde peut ainsi faire, un monde de vérité, de bonté et de beauté sera à notre porte.

### **Ne pas gêner les autres quand ils prêchent**

Il y a de longues années, quand j'ai commencé à promouvoir le bouddhisme à Taïwan, je me suis heurté à de nombreux obstacles, engendrés par une mentalité populaire bornée. A mon arrivée à Yilan, les gendarmes m'empêchaient de prêcher en public. Les habitants, non bouddhistes, se rassemblaient à l'extérieur du temple pour faire du tapage. Chaque fois que je souhaitais aller prêcher en dehors de la ville, je devais demander une autorisation spéciale. Parfois, pour rendre la lecture plus vivante, j'utilisais un tableau noir, des dessins et des diapositives pour accompagner la lecture, mais un jour, les gendarmes ont confondu projecteur de diapositives et pistolet... et me l'ont confisqué...

Un jour, je donnais une lecture de sūtra à Taoyuan Longtan, quand les gendarmes m'ordonnèrent de disperser les auditeurs. Alors, je leur dis : « C'est moi qui leur ai demandé de venir et je ne peux pas les disperser. Si vous insistez, faites-le vous-mêmes. »

Ils n'osèrent pas le faire et m'apostrophèrent : « Comment osez-vous nous demander de les disperser ? »

Alors, je leur dis : « Si vous ne voulez pas le faire, je vais faire ma lecture et, quand j'aurai fini, tout le monde s'en ira. » C'est ainsi que les représentants de la loi, les yeux écarquillés, m'ont regardé terminer ma lecture.

Un autre jour, à Hualian, un gendarme prit comme prétexte que je n'avais pas demandé d'autorisation et voulut m'interdire de prêcher. Alors, je lui dis: « A Taipei, je n'ai pas besoin de demander d'autorisation ! Serait-il possible que Hualian soit une région, restée barbare ? » A cette époque, Taipei était la capitale de Taïwan et ceux qui en venaient, étaient considérés comme des gens d'extraction supérieure. Le gendarme en est resté bouche-bée et ne m'a plus cherché noise.

Dans le même ordre d'idées : le temple Shoushan de Kaohsiung a, dans le passé, failli être détruit et, il ya quelques décennies, le temple Pumen n'a jamais pu obtenir l'enregistrement, au motif qu'un bâtiment ne possédant pas des toits à angles relevés ne pouvait être considéré comme un temple ! C'est pourquoi, les biens n'appartiennent pas, officiellement, au temple Pumen : on a dû les enregistrer sous une appellation laïque. Et c'est encore à cause de mes activités, que la Sûreté publique a reçu des dénonciations anonymes, me décrivant comme « tenant des propos séditieux et étant, certainement, de connivence avec l'ennemi »...

Face à ces entraves, je ne me suis jamais lassé du monde et de ses mœurs ; au contraire, j'ai appris à aborder ces multiples obstacles d'un cœur serein. Je n'ai jamais désespéré, ni rendu le mal pour le mal... Bien au contraire, je me suis appliqué à prendre toutes les initiatives souhaitables, pour nouer de bonnes affinités avec tout le monde.

Donner aux autres de bonnes causes et de bonnes conditions, c'est un moyen de créer de bonnes affinités et aussi de se parfaire

soi-même. Dans les débuts du collège bouddhiste Shoushan, à Kaohsiung, j'avais entendu dire qu'il existait un collège bouddhiste Taixu, à Taipei, créé par un groupe de parents et qui réussissait fort bien. Je n'en ai jamais éprouvé aucune jalousie ; bien mieux, j'étais heureux de savoir que l'éducation bouddhiste prospérait et qu'il existait un établissement avec lequel je pourrais échanger des idées et dont l'existence pourrait m'inciter à progresser.

Un jour, le Vénérable maître Yanpei m'annonça qu'une nouvelle pagode était en construction.

« En quoi sommes-nous concernés » lui demandai-je,

« Nous allons avoir un endroit de plus pour prêcher ou pour nous héberger. Une pagode de plus, c'est une possibilité supplémentaire de faire prospérer le bouddhisme ! »

C'est pourquoi, si vous voyez quelqu'un accomplir une bonne action, il ne faut pas l'en empêcher : il faut, au contraire, l'en féliciter. De même, si quelqu'un construit un centre de culte pour prêcher le dharma, nous devons l'aider à faire prospérer son projet. Car, si nous voulons y être bien reçus, il faut d'abord que ce centre soit prospère : comment pourrait-il nous recevoir s'il n'a pas de quoi se nourrir lui-même ?

Un espace sans entraves est un espace plus vaste : chacun peut y évoluer à son aise. Un monde sans entraves est un monde où chacun peut trouver la joie et le bonheur.

### Allumer la lampe de son cœur

Concernant l'offrande des lampes aux stupas du Tathāgata, il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « La lumière de sagesse peut chasser toutes les ténèbres ». La lampe symbolise la sagesse et la clarté : elle peut chasser l'obscurité de l'ignorance et apporter la force aux êtres égarés.

Dans le sūtra 佛為首迦長者說業報差別經, il est dit que l'offrande de la lampe, apporte dix sortes de mérites : 1. A l'instar de



la lampe, on éclaire le monde ; 2. Partout où l'on se trouve, les yeux charnels restent parfaitement sains. 3. L'acquisition de l'œil céleste devient possible. 4. Face aux dharmas sains et malsains, on trouve toujours la bonne voie : celle de la sagesse. 5. On devient capable de dissiper l'obscurité la plus profonde. 6. On acquiert la clarté de la sagesse. 7. On obtient de grands mérites. 8. On est assuré de ne pas renaître dans les lieux ténébreux. 9. On est assuré de renaître dans les cieux après la mort. 10. On peut acquérir rapidement le nirvana.

La première allusion historique bouddhiste à l'offrande de la lampe, est celle de la fille pauvre, Nanda, citée dans le *Sūtra du Roi Ajātaśatru* :

A l'époque où Bouddha prêchait sur le Mont des vautours, un jour, le Roi *Ajātaśatru* l'invita et, après le repas, Bouddha rentra se reposer. Le Roi *Ajātaśatru* discuta alors, avec son frère Jīva et lui dit : « Nous avons invité Bouddha, pour le repas ; que devons-nous faire encore maintenant, pour lui montrer notre respect ? »

« Allumons des lampes pour les offrir à Bouddha ! », dit Jīva.

Aussi, le Roi *Ajātaśatru* ordonna-t-il à ses sujets, de préparer des dizaines de milliers de lampes à huile, de les disposer le long de la rue, à partir du portail du palais et de les allumer toutes. Dans le ciel nocturne, cette chaîne de lumières était vraiment grandiose.

A l'époque, vivait une jeune fille très pauvre, nommée Nanda. Elle nourrissait un cœur respectueux et une immense estime envers Bouddha. Elle voulait souvent lui faire offrande mais, hélas ! elle était trop pauvre. Quand elle vit le Roi *Ajātaśatru* faire allumer dix mille lampes en offrande à Bouddha, elle alla chez le marchand d'huile, lui donna une pièce de monnaie qu'elle avait reçue en mendiant et lui demanda un peu d'huile. Le marchand lui dit : « Tu es si pauvre ! Pourquoi veux-tu acheter de l'huile, au lieu de te payer de quoi manger ? »

Nanda répondit : « J'ai entendu dire que vivre à la même époque que Bouddha est chose exceptionnelle et j'ai la chance d'y

être. Je n'ai pas d'argent pour en faire offrande à Bouddha, mais je me réjouis de voir le Roi *Ajātaśatru* allumer les lampes ; alors, je veux, moi aussi, allumer une lampe pour Bouddha. Vendez-moi donc un peu d'huile ! »

Emu par sa sincérité, le marchand lui donna même un peu d'huile en plus et Nanda se rendit devant la statue de Bouddha et alluma une lampe. Paumes jointes, elle émit un vœu : « Que je puisse servir Bouddha, de génération en génération. Je vous prie de bénir cette lampe, pour qu'elle reste allumée toute la nuit. »

Cette nuit-là, parmi les lampes du Roi *Ajātaśatru*, certaines s'éteignirent, d'autres continuèrent à brûler faiblement... Seule, la lampe de Nanda garda toute sa clarté jusqu'au lendemain.

Bouddha dit à Maudgalyayana : « Il fait jour. Va éteindre les lampes. » Mais, quoiqu'il fit, il ne put éteindre la lampe de Nanda. Bien au contraire, elle irradia de plus en plus.

Voyant cela, Bouddha dit : « Ne cherche plus à l'éteindre. Le mérite de cette lampe est plus fort que ta force divine. La foi de Nanda peut éliminer les karmas accumulés au fil d'innombrables kalpas. Si, de plus, elle a pris la résolution d'instruire les hommes avec les sutras et les dharmas, alors, dans trente kalpas, ses mérites seront parfaits, et elle deviendra bouddha sous le nom de *Sumeru-dipaprabha-tathāgata*. »

Le mérite d'allumer une lampe peut nous valoir la bénédiction de Bouddha et nous permettre de devenir plus tard, nous-mêmes, bouddha. Car le mérite ne dépend pas de l'importance de l'offrande, il dépend uniquement de notre sincérité.

Sous la Dynastie Qing, vécut Yulin, un maître impérial célèbre. Dans sa vie antérieure, il avait un aspect physique repoussant mais, comme il avait une magnifique écriture, il avait trouvé un poste de secrétaire ; néanmoins, il restait complexé par sa laideur. Un jour, son maître lui dit : « L'apparence extérieure d'un homme, est en relation étroite avec sa vie antérieure. Celui qui, dans sa vie

antérieure, a fait offrande de parfums, de fleurs et de lampes aux bouddhas et a fait l'éloge d'autrui, bénéficie d'un physique majestueux. Au contraire, celui qui a passé sa vie à se moquer des autres, récolte la laideur en rétribution karmique, dans cette vie.

Ce « Monsieur le vilain Secrétaire » accepta le conseil de son maître et depuis, jour et nuit, il alluma des lampes pour vénérer sincèrement le Bouddha de la médecine. Finalement, il acquit cette majestueuse apparence dharmique du « Visage comme la lune d'automne, et corps aussi pur que le cristal ».

Ainsi, le plus important est d'allumer la lampe de notre intérieur. Comment décrire la lumière de notre esprit ? La sagesse, la raison, la bienveillance, la compassion, la joie, l'équanimité, et l'humilité sont toutes, des lumières de l'esprit. Quand la lampe de l'esprit s'allume, la nature de Bouddha apparaît tout naturellement et l'on est rempli de clarté et de pureté.

Chacun peut être une lampe, brillant dans le cœur des autres. Si tu possèdes des connaissances, tes connaissances sont des lampes ; si tu possèdes des vertus, tes vertus sont des lampes ; si tu as la capacité, ta capacité est une lampe ; si tu es bienfaisant et compatissant, ta bienveillance et ta compassion sont des lampes... Si ces lampes sont allumées, il est naturel que les autres se joignent à toi. C'est pour cela que nous devons accepter d'être la lampe de la famille, de la communauté, de toute l'humanité... Ainsi, notre société sera obligatoirement rayonnante et bénéfique.

### Pratiquer diligemment le *dhyāna*

Dans son *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche Huineng a donné la définition du mot sanskrit *dhyāna*, traduit en chinois par deux caractères 禪定 (Chan-Ding), et qui veut dire : Méditation extérieure et Concentration intérieure. En fait, Méditation et Concentration sont complémentaires et inséparables. La mise en pratique à l'extérieur du cœur est Méditation, la paix à l'intérieur

du cœur est Concentration ; rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs est Méditation ; atteindre la paix intérieure est Concentration. Ne pas être troublé par tous les Désirs, les *Gunas*, les phénomènes de la vie et de la mort venant du monde extérieur, c'est la Méditation ; ne pas être garrotté par les sentiments et ainsi être en mesure de réaliser la paix intérieure, c'est la Concentration. Ainsi, Méditation et Concentration sont d'une nature unique : Si l'on ne se laisse pas influencer par les apparences extérieures et si l'on prend parfaitement conscience de son esprit intérieur, alors, on acquerra la sagesse.

Dans le *Sūtra des dernières recommandations de Bouddha*, il est dit : « Fixez le cœur sur un seul endroit et rien ne sera irréalisable ». C'est en éliminant les pensées illusoire que l'on peut retrouver la claire et pure sagesse. C'est pourquoi, pratiquer le *dhyāna* est une manière de contempler sa propre nature de Bouddha : ce n'est que lorsque l'esprit est complètement purifié, que la sagesse de la nature dharmique peut apparaître.

La pratique du *dhyāna* comporte nombre d'avantages. Cependant, les pratiquants du Chan ne doivent pas penser uniquement à connaître leur cœur et retrouver leur nature propre... bref, à chercher l'illumination. Si les mérites, vertus et affinités ne sont pas complets, comment trouver la Voie ? Personnellement, je pense que l'essentiel dans la pratique du Chan, c'est de rechercher la tranquillité et l'insouciance de son cœur et d'y trouver la joie du Dharma et du Chan.

Quand on pratique le Chan, il ne faut pas s'attacher à sa pensée, aux circonstances extérieures, aux illusions et aux mouvements. La maîtrise s'acquiert progressivement et c'est en accumulant d'innombrables petites lueurs que l'on obtient la grande Illumination. C'est pourquoi, il ne faut pas mobiliser toutes les ressources de son esprit pour chercher à « être illuminé ». Etre sans désir, est bien mieux que désirer et souvent, plus on espère, plus on

est déçu. Si l'on peut parvenir à être sans désir, sans attache, sans réalisation et sans acquisition, si l'on peut pratiquer le Chan avec un cœur ordinaire, en « laissant tomber » corps et esprit... alors, le Chan sera là.

La plupart des gens pensent que la pratique du Chan ne peut se faire qu'à l'intérieur de la salle de méditation des pagodes, en croisant les jambes et en fermant les yeux, sans bruit et sans mouvement... En réalité, le Chan est partout dans notre vie quotidienne : du sommeil à l'éveil, en passant par les repas... Généralement, quand on nous sert un plat qui ne correspond pas à ce que nous attendions, nous éprouvons de la déception, voire du dégoût. Avec le dhyāna, on ne prête plus attention à ces détails : on accepte que chaque légume ait sa saveur propre et l'on peut ainsi manger de bon appétit.

Ainsi, qu'est-ce que le Chan ? C'est notre vie quotidienne. Si la vie est habitée par le Chan, les nourritures n'auront plus le même goût et les critères de beauté de l'habillement seront, eux aussi différents. Face aux afflictions, on réagira par un éclat de rire. Certes, le monde est plein de dualités : « riche/pauvre », « gain/perte »... mais avoir un cœur Chan, ce sera comme posséder le monde, et rien ne fera défaut.

Dans ses débuts, la vie de l'homme est axée sur la satisfaction des besoins matériels. Quand il ne nous manque plus rien ou presque, ou même que nous vivons dans le luxe, nous commençons à essayer de relever notre niveau de vie spirituelle en nous intéressant par exemple, à la musique, à la peinture ou à d'autres formes d'art. Pourtant, un jour viendra, où nous nous apercevrons qu'il nous manque quand même, quelque chose. C'est alors que, peu à peu, nous chercherons à obtenir l'insouciance et la libération de notre cœur intérieur, en nous intéressant à la religion. La vie religieuse est un état de vérité, de bonté et de beauté, c'est aussi la vie de Chan.

Le Chan est aussi une sorte d'humour, une sorte de charme. Dans le monde du Chan, rien ne vaut la peine de s'attrister ou de débattre. Le Chan n'a ni forme, ni apparence, mais il est partout. Le Chan est notre nature propre, on ne peut le décrire par des mots, des phrases ou des sentences. Le Chan, il faut le sentir et l'allumer ! Nous devons le réaliser nous-mêmes, l'assimiler nous-mêmes...

Le Chan ne possède aucune norme formelle : il dépend des dispositions naturelles de chacun. Le Chan est un trésor mondain qui peut nous aider à nous connaître. Il est la parfaite transcendance, nantie de l'esprit du respect de soi-même. Il est le chemin à suivre, pour atteindre la Voie bouddhique et comprendre le Bodhi...Le Chan, c'est, en quelque sorte, une jouissance personnelle, réservée au pratiquant.

A quoi ressemble le Chan ? Le Chan, c'est comme lorsque, en cuisine, on ajoute un peu de sel ou un soupçon d'épices : le goût change et devient meilleur. C'est comme lorsque, dans le salon, on accroche un tableau ou l'on dispose un vase de fleurs : l'ambiance devient tout autre. Le Chan est comme une feuille de papier toute mince qui se déchire facilement et il est aussi comme un poing : dès que l'on ouvre la main, le poing disparaît.

Le Chan ne peut être décrit : il est comme il est. Ce qui se dit n'est pas Chan. Le Chan n'est ni égarement ni illumination : c'est une assimilation de sa nature propre et, si l'on comprend sa nature propre, le Chan est là.

Nous l'avons dit : le Chan ne peut être jugé par la manière de s'asseoir ; pourtant, pour les débutants, la méditation assise reste une méthode fondamentale. Comment pratiquer la méditation assise ? Les anciens maîtres éminents nous ont laissé quelques instructions :

1. Être seul dans une pièce tranquille : La méditation assise doit être effectuée dans un endroit calme.
2. Croiser les jambes et placer les mains : Les jambes croisées peuvent aider à se concentrer. On distingue le simple

croisement et le double croisement : on appelle « simple croisement » : le fait de mettre le pied droit sur la jambe gauche ou le pied gauche sur la jambe droite. Dans le « double croisement » : les deux pieds se croisent ensemble sur les jambes opposées. Les mains se superposent, paumes vers le haut, à la hauteur de la poitrine ou posées sur les genoux. En hiver, les mains peuvent rester cachées dans les manches.

3. Être à l'aise : Pour pratiquer la méditation assise, il ne faut pas porter de vêtements serrés, pour ne pas se sentir mal à l'aise.
4. Remuer le corps et se frotter les mains : Quand on est assis, on peut commencer à balancer un peu le corps pour bien trouver l'équilibre ; puis frotter les mains pour bien stimuler l'esprit.
5. Bien couvrir les genoux : Il faut couvrir les jambes d'une couverture, pour ne pas prendre froid.
6. Relever la poitrine et redresser le dos : Les épaules doivent être plates et naturelles, le dos redressé, ni trop droit ni voûté. Il ne faut pas s'adosser afin de ne pas obstruer la circulation respiratoire et sanguine.
7. Respirer calmement : Les inspirations et expirations doivent être régulières.
8. Surveiller son esprit et ne pas le laisser divaguer ou être entraîné par des pensées illusoire.

De plus, il faut aussi prêter attention aux points suivants :

1. Il faut être suivi par un maître : Pratiquer le Chan et la méditation assise sans instructions d'un maître, est dangereux : des imprévus peuvent survenir.
2. Il faut savoir s'examiner : Il faut savoir se découvrir soi-même... prendre ses responsabilités. C'est pour cela que la

- pratique du Chan demande une grande *bonne racine*, une grande *confiance*, une grande *humilité* et un grand *courage*.
3. Il faut être modeste et désintéressé : Si nous pouvons rester modestes et désintéressés, tel un ciel ensoleillé et totalement pur... alors nous pourrions facilement entrer en concordance avec le Chan.
  4. Il faut suivre la Voie médiane : Le sixième patriarche disait : « Face à tous les aléas de l'extérieur, si les illusions ne se lèvent pas, cela s'appelle s'asseoir. Si, à l'intérieur, la nature reste immobile, cela s'appelle *Chan*. » Aussi, la pratique du Chan consiste à ne pas laisser son cœur s'enchaîner aux circonstances extérieures, aux mouvements, aux illusions... C'est-à-dire garder un cœur égal, indifférent... et ne pas se laisser impliquer dans la dualité du bon et mauvais, vrai et faux, existant et inexistant.

Vue de l'extérieur, la méditation assise ressemble à une station assise immobile. En réalité, ce n'est pas si simple, car les trois mille mondes du trichilocosm et les infinis dharma-dhatu, se côtoient dans ce seul Cœur méditatif.

Jadis, vivait un marchand de tofu qui avait son étal à côté d'une pagode. Comme la pagode organisait souvent des activités de méditation assise, sa curiosité fut éveillée et il voulut entrer dans la salle de méditation, pour se rendre compte par lui-même. A l'époque, les salles de méditation n'étaient pas ouvertes au public, alors, il alla voir le maître responsable, espérant avoir une place pour pouvoir, au moins une fois, pratiquer la méditation assise.

Durant le temps de combustion d'un bâton d'encens, lui qui était toujours pris dans le travail, commença par ouvrir les yeux tout grands, pour regarder à droite et à gauche. Mais comme tout le monde restait sans bouger, « les yeux fixant le nez, le nez contemplant le cœur », il finit par se calmer.



Après coup, chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, il louait les bienfaits de la méditation assise, en disant, par exemple : « Pendant que je méditais, je me suis rappelé que M. Wang me devait dix yuan de tofu, qu'il ne m'a jamais payés. »

Bien sûr, nous ne pratiquons pas le Chan pour nous rappeler les dettes des autres. Mais l'histoire du marchand de tofu nous montre l'importance du Chan dans la vie quotidienne ; sans compter qu'il peut, en outre, nous aider à retrouver notre nature propre et atteindre le nirvana. Surtout, il est le remède secret de l'apaisement du cœur, c'est une aide importante pour la joie et la paix de notre corps et de notre esprit.

Nous rencontrons souvent des gens qui, ayant reçu une réprimande le mois d'avant, continueront, dans un an, à la garder sur le cœur. D'autres qui, ont subi une offense dix ans avant, ne peuvent l'oublier dix ans après.

Réfléchissons un peu : Garder le souci du mois passé jusqu'à l'année suivante, ou traîner les blessures subies dix ans avant, pendant encore dix longues années, n'est-ce pas là, une charge bien lourde à porter ? Voilà pourquoi notre vie quotidienne est saturée de perturbations et de pensées illusoires. Nous avons besoin d'un peu de culture Chan, pour pouvoir contrôler notre cœur égaré. Avec le dhyāna, les afflictions du fond du cœur trouvent vite leur porte de sortie et ne restent pas inoubliables.

Dans la société contemporaine, nous sommes tout le temps occupés par la vie et les affaires ; c'est pourquoi, il est très important de pratiquer le Chan. Tous les jours, il faut prendre l'habitude de pratiquer la méditation assise. Ainsi, tous les matins au lever, il faut s'asseoir et méditer pendant trois à cinq minutes. De même, au travail, il faut, de temps en temps, s'asseoir tranquillement quelques minutes en fermant les yeux. Ceci nous permet de reprendre des forces, bien plus vite qu'en restant étalé dans le lit.

Les dix chemins menant au bonheur

C'est avec la force de concentration que l'on peut garder un esprit calme dans l'occupation. C'est avec le dhyāna que l'on peut jouir d'une vie heureuse, paisible, ouverte et libre. Si un homme possède le Chan et peut « lâcher prise », « tout laisser tomber »... alors, sa vie sera insouciant et libre !

A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :

**Voyant les autres exercer de bonnes actions et prêcher  
le juste dharma,**

**Ne pas les calomnier, ni les gêner ;**

**Offrir des lampes aux stupas des tathāgata et pratiquer  
le dhyāna,**

**Ainsi pourra-t-on se promener librement sur les terres  
de Bouddha.**

Fo Guang Shan  
International Translation Center

Le sixième chemin qui  
mène au bonheur

Comment être acclamé,  
sans avoir d'ennemi ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour ne pas avoir d'ennemi, dans la vie. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter ; 2. Ne pas envier les succès d'autrui ; 3. Être heureux quand l'autre est honoré ; 4. Ne pas manquer d'égards devant une bonne action.

**L**a plupart du temps, les rancunes entre hommes naissent pour des questions de profit ou de rivalité mutuelle, mais la principale victime de ces rancunes, c'est souvent soi-même. C'est pourquoi, ne pas se faire d'ennemi dans la vie, est la leçon fondamentale que tout homme doit apprendre.

Si chacun sait user de bienveillance et de compassion, pour prendre soin d'autrui, de charme pour créer d'harmonieuses fréquentations et de tolérance pour pardonner les erreurs de l'autre... Si chacun commence par changer lui-même...

Alors, aucune haine ne verra le jour.

Dans ce chapitre, Bouddha explique à Sumati que, pour ne pas avoir d'ennemis dans la vie, il faut pouvoir observer les quatre règles suivantes :

### Se lier d'amitié avec honnêteté

Confucius a dit : « Il y a trois sortes d'amis à cultiver : l'ami honnête, l'ami compréhensif et l'ami érudit ». C'est dire que, pour être bienfaisant, un ami doit remplir trois conditions : être honnête, être tolérant et posséder des connaissances étendues.

Il existe plusieurs sortes d'amis : les compagnons de débauche, les hypocrites, ceux avec qui l'on fonde des œuvres et ceux avec qui l'on partage les joies et les peines. Le meilleur ami est honnête, confiant et compréhensif. Il est dit : « le bon ami est le premier des proches ». Si nous sommes physiologiquement malades, il nous faut consulter un médecin, mais si c'est notre esprit qui est malade, nous aurons besoin d'un ami bienfaisant, pour nous distraire et nous instruire. C'est pourquoi, se lier d'amitié avec quelqu'un d'honnête, est particulièrement important.

La plupart des gens aiment entendre des paroles flatteuses et n'acceptent pas facilement les conseils directs et sans détours. En fait, si les louanges sont agréables à l'oreille, elles ne sont pas toujours sincères ni fiables. Ainsi, avec les bons amis, il ne faut pas se montrer obséquieux, ni s'empresse d'offrir ses services : il faut simplement dire ce qu'il faut dire et faire ce qu'il faut faire. Si l'on est toujours prêt à aider les autres, comment rester sans amis véritables ?

Durant les époques Printemps-Automne, du Royaume Qi, après la mort du Premier-ministre An Ying, personne n'osait parler franchement à l'Empereur Jinggong qui, de ce fait, se sentait morose.

Un jour, l'Empereur invita ses fonctionnaires à sa table. Après le repas, ils se rendirent tous sur le champ de tir à l'arc et, chaque

fois que l'empereur décochait une flèche, tous l'acclamaient, qu'il fit mouche ou non.

Jinggong s'en plaignit auprès de son fidèle sujet et confident, Xuanzhang. Ce dernier lui dit : « On ne peut en vouloir à ces fonctionnaires ! Il est dit : « Ceux d'en bas imitent toujours le comportement de ceux d'en haut... Ce que le roi aime, les fonctionnaires l'aiment et si le roi aime qu'on le flatte, il est naturel que ses sujets l'adulent. »

Jinggong pensa qu'il avait raison et décida de lui offrir une quantité d'objets précieux.

Xuanzhang refusa en disant : « Ceux qui vous flattent, le font dans le but de vous soutirer des récompenses. Aujourd'hui, si j'acceptais ces gratifications, ne serais-je pas devenu, moi aussi, un homme méprisable ? »

C'est pourquoi, être critiqué par quelqu'un, n'a rien de redoutable ; ce qui est effrayant c'est de se laisser flagorner sans s'en rendre compte.

Pour un homme, flagorner est l'action la plus méprisable et celui qui la pratique, nourrit presque à coup sûr, des arrière-pensées. Aux yeux des hommes intègres, cet homme est méprisable. Le sage n'use pas de paroles séduisantes pour tromper autrui, ni ne se laisse séduire par elles.

Le vrai pratiquant religieux doit s'abstenir de flatter et de s'attacher à quelque affinité que ce soit, pour en tirer profit. Il est dit dans le *Sūtra des dernières recommandations de Bouddha* : « La flatterie est contraire à la Voie, c'est pourquoi il est préférable de garder un cœur droit ». L'amitié gagnée par de belles paroles et des flagorneries n'est jamais durable et c'est uniquement en ayant un cœur sincère, que l'on obtient réellement le respect des autres. Telle est l'idée principale de Bouddha quand il dit : « Aborder les amis avec un cœur sans flatterie ».

### Ne pas être jaloux

Les hommes ont des défauts : certains sont cachés et d'autres, apparents. La jalousie est un défaut facile à remarquer, à partir des attitudes, du langage et de la conduite. Par exemple, on entend souvent des gens qui disent : « je n'aime pas acheter des vêtements de marque », ou « je n'aime pas porter des vêtements de marque » ; en fait, c'est parce qu'ils n'ont pas les moyens de se les procurer et qu'ils sont jaloux de ceux qui le peuvent. Il en va souvent de même, pour ceux qui affirment hautement qu'ils se refusent à côtoyer les riches et les notables...

Souvent, par impuissance à les imiter, on devient jaloux de ce que font les autres. Quand on voit quelqu'un, plus beau et plus capable que soi, obtenir des résultats meilleurs que les siens, on en est jaloux, on cherche à l'évincer et ainsi, peu à peu, la haine prend racine...

Jadis, à l'école secondaire Pumen, étudiait une très jolie jeune fille, qui fut un jour élue « *Miss Pumen* ». Mais voilà : certains ne l'aimaient pas et la critiquaient : « Qu'y a-t-il de si extraordinaire à être jolie ? » Alors, un jour, lors d'une réunion de l'école, je dis à l'auditoire : « Qu'y a-t-il de mal à être jolie ? Vous ne voudriez quand même pas que toutes les élèves de notre école soient laides ? Si elle pouvait être élue « *Miss Taiïwan* », nous en serions, nous aussi, honorés ! »

La jalousie est souvent due à l'étroitesse d'esprit. Le jaloux ne réalise pas que, si l'autre obtient des honneurs, il peut, lui aussi, partager sa notoriété : Il reçoit des honneurs ? Je peux dire qu'il est mon compatriote, mon collègue, mon condisciple... Qu'y aurait-il là, de condamnable ?

Atteinte d'une très grave maladie, la femme d'un riche bourgeois allait mourir. Son mari qui lui était très attaché, fit venir un peintre pour faire un portrait souvenir. Quand elle en fut informée, elle donna son accord mais, dans le dos de son mari, elle dit au

peintre : « Sur ma coiffe, vous devrez faire apparaître des diamants et, sur ma robe, vous ajouterez une quantité de pierres précieuses. »

Surpris, le peintre lui dit : « Madame ! La coiffe que vous portez ne comporte aucun diamant, pourquoi faudrait-il en dessiner ? Votre robe est déjà somptueuse, pourquoi faudrait-il encore, y ajouter des pierres précieuses ? »

Sur son lit de douleurs, la femme ricana et lui dit : « Maître ! Après ma mort, mon mari va certainement se remarier et tous les biens que j'ai passé ma vie à rassembler pour lui, appartiendront à cette autre... C'est trop injuste ! et je veux qu'elle ne vive jamais en paix. Si vous me peignez rutilante de diamants et de pierres précieuses, elle va les réclamer à mon mari : « La vieille avait tant de bijoux ! Pourquoi pas moi ? » Je veux qu'ils se disputent jour et nuit, je veux qu'ils ne connaissent jamais la paix ! »

Ne pas permettre aux autres de jouir de ce dont on ne peut profiter, d'avoir ce que l'on n'a pas et d'être mieux que soi... tels sont quelques uns des vilains aspects de la jalousie.

Les hommes doivent apprendre à s'entraider, à se complimenter mutuellement et à ne pas penser qu'à leur ego. Si les autres possèdent de grandes maisons, je pourrai m'abriter sous leurs auvents quand il pleuvra ; si les gens créent des jardins publics, je pourrai m'y promener ; s'ils construisent des grands magasins, j'aurai un endroit de plus où acheter ; s'ils bâtissent des usines, j'aurai une occasion en plus de trouver du travail... Non seulement, je serai content pour eux, mais je devrai ressentir l'honneur partagé.

Il me suffit de ne pas envier ce que possèdent les autres et de savoir me satisfaire de ce que j'ai... Alors, entre les autres et moi, jamais ne naîtra aucune haine.

### **Être heureux de pouvoir partager les succès d'autrui**

Quand l'autre gagne une bonne réputation, nous devons en être ravis, le féliciter, le considérer même, comme notre *kalyāṇamitra*

et imiter sa conduite. Mais certains s'agacent en voyant un réussir, et se réjouissent en voyant l'autre tomber dans le malheur... Voilà, vraiment, un comportement indigne.

Jadis, vivait un maître, devenu paralégique, à cause d'une arthrose sévère des deux jambes. Il souffrait beaucoup et, quand la douleur devenait trop forte, ses deux disciples le massaient : l'aîné, la jambe gauche et le cadet, celle de droite. Quand l'aîné le massait, le maître louait les mérites du cadet et l'aîné n'était pas très content. Réciproquement, quand le cadet le massait, il louait les mérites de l'aîné, et le cadet n'était pas content non plus.

Un jour, voyant que le cadet n'était pas là, l'aîné pensa : « Je vais casser la jambe droite du maître ; comme ça, il n'aura plus de jambe à masser ». Et il mit son projet à exécution. Quand le cadet rentra, il constata qu'il n'avait plus de jambe à masser et devina que c'était l'œuvre de l'aîné. Alors, il se vengea, en brisant la jambe gauche du maître. Finalement, leur jalousie mutuelle, engendra le malheur de leur maître.

Seuls, les vrais philanthropes acceptent sans broncher, la gloire d'autrui, et seuls, ceux qui ont l'esprit large, peuvent se réjouir des succès des autres. Un proverbe dit : « L'indigo vient du bleu, et dépasse le bleu ». Les parents ne sont pas jaloux de leurs enfants et c'est pourquoi les enfants titulaires de doctorats et de maîtrises, sont de moins en moins rares. Les maîtres ne sont pas jaloux de leurs élèves quand ils les dépassent. Car, si les parents et les maîtres étaient jaloux, leurs enfants et élèves, la nation et la société iraient en se dégradant, au fil des générations. Dès lors, qu'en adviendrait-il du progrès ?

Aussi, nous devons cultiver les vertus : « Se réjouir du bien que l'on voit accomplir par les autres », « Présenter ses respectueux hommages aux personnes de talent », « Savoir admirer celui qui est beau », et « Faire connaître les bonnes actions d'autrui ». Quand un ami reçoit des compliments, il faut être heureux pour lui ; s'il obtient une nomination, il faut se joindre à l'honneur qui lui est



fait. Savoir élargir son cœur et être capable de partager les succès d'autrui, n'est-ce pas là, chose merveilleuse ?

### **S'extasier devant les bonnes actions d'autrui**

Un proverbe dit : « Qui diffame et outrage les autres, finit par perdre ses propres mérites ». Pourtant, nombreux sont ceux qui n'aiment pas voir les autres accomplir de bonnes actions, qui trouvent toujours matière à critiquer et calomnier les honnêtes gens. Si quelqu'un nous cherche des ennuis, nous pouvons toujours apprendre à endurer, comme le moine Budai : « On insulte le vieux simplet ? Il répond que c'est bien. On le frappe ? Il se laisse tomber à terre. On lui crache au visage ?, il laisse sécher le crachat. Ce faisant, il économise ses forces et ne rend pas offense pour offense... » Si au contraire, c'est nous qui nous surprenons à médire des autres, alors, nous devons faire un retour sur nous-mêmes.

Concernant les conséquences de la diffamation malveillante, il est dit dans le *Sūtra en quarante-deux articles* : un homme qui calomnie les autres, est comme celui qui « crache en l'air : le crachat ne salit pas le ciel et lui retombe dessus » ; il est comme celui qui « jette la poussière contre le vent : la poussière ne l'atteint pas et lui revient en pleine face »... Finalement, il ne fait de mal qu'à lui-même.

Il est dit : « Le Mont Taishan ne refuse aucune terre, c'est ce qui lui donne sa grandeur ; l'océan recueille toutes les rivières, c'est ce qui lui donne son étendue ». Dans le monde, d'étroites relations entre l'autre et moi s'imposent à nous et c'est pourquoi nous devons cultiver la tolérance et la magnanimité. Quand les autres accomplissent de bonnes actions et servent la société, nous devons les aider et non les offenser ou les critiquer. Une société où de nombreuses personnes pratiquent de bonnes actions, c'est le bonheur commun assuré pour tous.

A vivre dans la foule, il est inévitable de subir les diffamations d'autrui. Cette évidence s'applique à tous y compris au grand

Bouddha lui-même. Ceux qui croient en lui, disent qu'il est le Sage, le Bouddha ; ceux qui ne croient pas, disent qu'il est le Méchant, le Diable...

Jadis, un hérétique avait payé une prostituée qui, alors que Bouddha prêchait, se mit à crier dans la foule : « Sakya ! Certes, tu sais bien prêcher ! Mais, le bébé que tu as laissé dans mon ventre, que penses-tu en faire ? (Elle s'était attachée une bassine sur le ventre pour simuler une grossesse) »

Toute l'audience fut choquée et les gens commencèrent à murmurer, mais Bouddha ne dit mot. Il fallut que Maudgalyayana utilisât son pouvoir surnaturel pour dévoiler la machination de la femme : la corde qui maintenait la bassine sur son ventre se rompit ; la bassine roula à terre, et tout le monde comprit la vérité.

Tout au long de ma vie, j'ai, moi aussi, subi des critiques et des diffamations mais je les ai toujours considérées comme devant me stimuler. Ainsi, j'ai toujours lutté de toutes mes forces pour améliorer la condition féminine et, ce faisant, je me suis attiré de nombreuses critiques : « Le Vénérable maître Hsing Yun n'est qu'un meneur de femmes », voulant sans doute insinuer que je m'intéressais de trop près aux femmes. Pourtant, comme je jugeais que c'était une juste cause et que je devais la défendre, je me souciais fort peu de ma réputation personnelle.

Si l'offense et la diffamation peuvent influencer sur les mérites et les affinités d'un homme, je crois que les miens et les miennes - si j'en ai -, me viennent certainement d'avoir supporté tant de critiques et de calomnies !

Bouddha a dit : « Un pratiquant qui ne peut supporter les diffamations, injures, et moqueries ne peut être appelé un homme fort. » C'est pourquoi, un pratiquant doit posséder un caractère solide comme un roc et rester imperturbable face aux calomnies.

Un jour, le grand érudit Sudongbo écrivit un poème pour exprimer son illumination :

*Prosterné, le front au sol, j'exprime mon respect à  
Bouddha,  
La lumière de sa sagesse éclaire tout l'univers.  
Les huit vents ne me font pas bouger d'un cil,  
Assis, très droit, dans la fleur de lotus mauve.*

Il envoya son jeune disciple le porter au Maître-Chan, Foyin, de la pagode Jinshan, sur l'autre rive du fleuve. Maître Foyin regarda le poème et sans dire un mot, il écrivit « Tu empestes ! » sur le papier et le renvoya.

En voyant ces deux caractères écrits sur son poème, Sudongbo fut pris d'une colère folle et ordonna à son jeune disciple de préparer la barque. Sur l'autre rive, Maître Foying l'attendait en riant. Sudongbo se fâcha encore plus et lui dit : « Maître, qu'ai-je fait de mal en vous montrant le poème ? Pourquoi m'insultez-vous ? »

Maître Foyin éclata de rire : « Je croyais, dit-il, que les huit vents ne vous faisaient pas bouger d'un cil ! Comment mes deux caractères parviennent-ils donc à vous souffleter de l'autre côté de la rivière ? »

Ne pas être perturbé par les vents des circonstances extérieures, n'est pas chose facile. Pourtant, pour nous pratiquants, la diffamation doit être un aliment nous permettant de parfaire notre voie... un facteur supplémentaire, qui nous aide à accroître nos mérites, nos vertus et notre sagesse. C'est pourquoi, nous devons apprendre à considérer les offenses d'autrui comme un stimulant et non comme une obstruction. Face à ces attaques malintentionnées, si l'on peut réussir à penser qu'elles peuvent nous aider à alléger nos karmas malsains, on se sentira plus à l'aise.

Par contre, dès que les autres effectuent une bonne action, nous devons leur venir en aide, sans jamais nourrir l'idée de les entraver. La civilisation de l'humanité se réalise grâce à la sagesse et aux efforts de tous les hommes. C'est en nous entraînant, en

Les dix chemins menant au bonheur

collaborant ensemble, que nous pourrions apporter le bonheur à la société et, si l'on est incapable de réussir la voie de l'homme, comment pourrait-on espérer parfaire la Voie de Bouddha ?

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**

**Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter,**

**Ne pas envier les succès d'autrui,**

**Être heureux quand l'autre est honoré, et ne pas calomnier les bodhisattvas,**

**Ainsi pourra-t-on obtenir une vie sans ennemis.**

Fo Guang Shan  
International Translation Center

Le septième chemin  
qui mène au bonheur

Comment faire pour que les autres acceptent  
et croient ce que nous leur disons ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour mériter la confiance d'autrui. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Avoir des actes conformes à ses dires ; 2. Ne pas dissimuler ses fautes face aux amis vertueux ; 3. Ne pas chercher les erreurs de ceux qui prêchent ; 4. Ne pas éprouver de répugnance envers celui qui prêche le Dharma.

« Ne pas avoir d'ennemis dans la vie » (évoqué dans le chapitre précédent) et « gagner la confiance d'autrui » dans ce chapitre, sont toutes deux de nobles pratiques dans cette vie. Elles correspondent avec les autres parfaits usages, tels que « avoir une apparence irréprochable », « être riche et noble » et « vivre en bonne entente avec ses proches ».

Les anciens disaient : « L'homme infidèle ne peut se maintenir dans la société ». En chinois, le mot « fidélité » s'écrit « 信 » : formé

de « 人 (homme) » et « 言 (parole) ». Ainsi, ce que dit l'homme, représente et engage sa personne. Autrement dit, si l'on veut que les autres croient à ce que l'on dit, le plus important est de respecter sa parole et ses engagements.

La fidélité est la deuxième vie de l'homme. Un homme qui ne respecte pas sa parole, perd tout crédit et ne peut aller nulle part. C'est pourquoi, comme Bouddha le dit à Sumati : pour mériter la confiance d'autrui, il faut respecter les quatre règles suivantes :

### **Poser des actes conformes à ses dires**

Dans la vie en société, le plus important est de respecter sa parole. Etre sans argent ni notoriété, n'est pas irrémédiable. Par contre, si l'on perd la confiance des autres, on ne peut plus la racheter. Confucius disait : « Un homme sans parole est un homme sans valeur. » Bouddha, lui aussi, encourageait ses disciples à « apprendre simultanément théorie et pratique » car, si ce que l'on fait n'est pas conforme à ce que l'on dit, à quoi bon tant de projets et de discours ?

Jadis, vivait un pratiquant bouddhiste, nommé Zhangsan. Chaque fois qu'il méditait, un pou venait le piquer. Finalement, il ne le supporta plus et dit à l'insecte : « Quand je suis en méditation, tu ne peux me piquer sous aucun prétexte. En compensation, quand je sortirai de ma concentration, je te donnerai volontiers un peu de sang. ». Ayant contracté ce pacte, ils purent mener ensemble, une vie paisible.

Malheureusement, un jour, une puce de passage sentit l'odeur du sang qui la mit en appétit et elle sauta sur Zhangsan pour se régaler. Quand le pou la vit arriver sur le corps de Zhangsan, il voulut l'arrêter et lui dit : « J'ai un accord avec lui : il faut attendre qu'il soit sorti de sa concentration ».

Mais la puce ne s'en soucia pas et mordit dans la chair de Zhangsan. Ce dernier sursauta et s'exclama : « Sale bête de pou !

Tu ne respectes pas ta parole ! » De colère, il enleva sa blouse et la jeta dans le feu. Ainsi, et le pou et la puce périrent ensemble dans les flammes.

Dans la vie quotidienne, les hommes et les événements interfèrent sans cesse et la crédibilité de l'homme est constamment mise à l'épreuve : Est-t-il à l'heure à ses rendez-vous ? Est-il sincère ? Respecte-t-il ses promesses ? La parole de l'homme honnête vaut plus que la loi. Par contre, un homme malhonnête est capable de rompre ses engagements, même après avoir signé un contrat. Si l'on ne respecte pas sa parole, comment s'établir et se maintenir dans la société ?

Deux moines voulaient faire le pèlerinage au Mont Putuo. Le premier était très pauvre mais, sa décision étant prise il commença à établir un plan de voyage. Quand il fit part de son projet à son ami, ce dernier, pourtant beaucoup plus aisé, lui dit : « Tu n'as pas un sou ! Comment vas-tu survivre ? Fais comme moi : attends d'être parfaitement prêt ! »

Le premier moine lui répondit : « Il me suffit d'un bâton de moine, d'un bol d'aumône et de mes jambes pour y arriver ! et de fait, peu de temps après, il se mit en route.

Son riche ami lui, continua à tergiverser en se disant : « J'ai le temps et l'argent...Dès que j'aurai un moment libre, je prendrai le bateau pour y aller. »

Et c'est ainsi qu'un an plus tard, le premier revint de son pèlerinage, alors que le second n'avait toujours pas pris la route.

« Plutôt que de s'asseoir et dire, il vaut mieux se lever et faire ». Un homme qui ne sait que parler ne réussit jamais rien. C'est uniquement avec des actes concrets que l'on peut atteindre ses objectifs et, si l'on veut réussir dans la vie, il est nécessaire d'agir conformément à ses dires. La fidélité est la vertu qui tisse les relations sociales : celui qui est fidèle à ses engagements est obligatoirement respecté par les autres.

### Corriger ses défauts grâce aux amis vertueux

Un proverbe dit : « A la maison, on a besoin de ses parents ; à l'extérieur, on a besoin de ses amis. » Personne ne peut vivre seul : chacun a besoin de l'affinité de tous pour réussir et, parmi eux, les amis sont une des plus importantes causes et conditions. C'est pourquoi, le bouddhisme nous encourage à fréquenter des amis vertueux : les *kalyāṇamitra*.

Qu'est-ce que l'ami vertueux ? : Celui qui prend soin de moi et qui m'aime, n'est pas nécessairement un *kalyāṇamitra*, cependant que celui qui me réprimande et qui me frappe, en est peut-être un... On appelle *kalyāṇamitra*, celui avec qui tu ne ressens pas de différence d'âge ou de façon de penser, celui qui peut te faire partager des idées touchant à l'essentiel. Si tu as raison, il te soutient et t'encourage ; si tu fais des erreurs, il te corrige et te conseille. C'est aussi celui qui te guide vers l'avenir, améliore ta personnalité et t'aide à progresser sur le chemin de la vie.

Le lettré Yanziling, de la dynastie Han, instruisit ses descendants, en leur disant qu'il fallait côtoyer les amis vertueux et non les faux amis vicieux. Il disait : « En voulant être un cygne, on peut devenir un canard ; en voulant être un tigre, on devient un chien ». Nous devons choisir des amis ayant le sens de l'honneur, des amis vertueux, fidèles et de haute moralité.

Il faut lier amitié avec les *kalyāṇamitra*, mais il faut aussi devenir le *kalyāṇamitra* des autres. Il faut que l'autre puisse penser, qu'être mon ami est une chose honorable et réjouissante. Si tes amis cessent de t'aimer, s'éloignent ou parlent en mal de toi, il est temps que tu fasses un retour sur toi-même.

Dans la société actuelle, beaucoup de soi-disant « amitiés » sont fondées sur des intérêts personnels. Un tel, qui te trouve avantageux pour lui, va s'incruster auprès de toi ; si tu ne présentes plus aucun intérêt pour lui, il te tournera immédiatement le dos. Ceux qui ne s'approchent de toi que pour ta notoriété et



ta richesse, ne peuvent être que de faux amis. Le *kalyānamitra* est totalement différent : quand tu es seul, quand tout le monde te tourne le dos, lui ne te rejette pas : il te console, t'encourage et t'offre son appui.

Les amis vertueux sont honnêtes et bienfaisants, ils peuvent nous guider sur la bonne voie. C'est pourquoi, face aux *kalyānamitra*, il ne faut pas dissimuler ses fautes, car c'est grâce à leurs remontrances et à leurs conseils, que notre personnalité pourra s'améliorer. Si nous taisons nos erreurs, ils ne sauront comment nous guider : notre bateau aura perdu son pilote et notre personnalité se dépravera de jour en jour.

Un jour, le maître Chan, Foguang, rencontra le moine Keqi et lui dit : « Les années passent vite, il y a déjà douze ans que tu es ici, comment se fait-il que tu ne m'aies jamais posé la moindre question ? »

Le moine Keqi répondit : « Vous êtes toujours très occupé... je ne me hasarderais pas à vous déranger. »

Le temps passa et, trois ans plus tard, Maître Foguang croisa Keqi et lui dit : « Sur ton chemin de pratique, as-tu rencontré des problèmes ? Pourquoi ne viens-tu pas m'en parler ? »

Keqi répondit : « Vous êtes très occupé, je n'oserais pas vous déranger pour un oui ou pour un non ! »

Une année de plus passa et, un jour, Keqi passa devant la chambre de Maître Foguang. Celui-ci lui dit à nouveau : « Si tu es libre aujourd'hui, viens chez moi, nous allons discuter un peu du Chan. »

Keqi joignit ses paumes pour le saluer et dit : « Vous êtes très occupé, comment oserais-je gaspiller votre temps ? »

Maître Foguang comprit que Keqi était trop modeste et que, de ce fait, quelle que fût sa manière de méditer, il ne pourrait jamais trouver l'illumination. Aussi, quand il le revit, il lui dit : « La pratique de la méditation demande d'incessantes recherches, pourquoi ne viens-tu jamais me consulter ? »

Une fois de plus, Keqi répondit : « Maître, vous êtes très occupé, je n'ose vous déranger ! »

Alors, Maître Foguang s'écria : « Occupé ! Occupé ! Pour qui suis-je occupé ? Je peux bien l'être aussi pour toi ! »

« Je peux bien l'être aussi pour toi »... Cette phrase toucha profondément le cœur de Keqi qui, immédiatement, se sentit illuminé.

Le *kalyāṇamitra*, c'est celui qui peut « être occupé pour toi », t'offrir un cœur sincère, t'encourager, t'aider et te guider dans le droit chemin. C'est pourquoi, nous devons traiter les amis vertueux, avec franchise et sincérité.

### Ne pas critiquer ceux qui prêchent

Dans le bouddhisme, tous les mérites sont acquis grâce à l'écoute du Dharma. L'écoute du Dharma peut procurer quatre sortes de mérites : Comprendre les doctrines, éviter les mauvaises actions, éliminer les mauvaises conduites, atteindre le nirvana. C'est pourquoi, écouter les bons dharmas et les appliquer avec modestie, peut nous rapporter beaucoup.

Ne pas critiquer est aussi une forme de tolérance. Une bonne relation s'établit sur des bases de compréhension et d'appréciation mutuelles ; il ne faut pas faire usage de ses qualités pour dévoiler les défauts des autres ; il faut apprendre à se tolérer, se respecter, et apprécier les qualités d'autrui. Il est dit : « Quand on voit un sage, il faut penser à l'égaliser ; quand on voit un imbécile, il faut faire un retour sur soi-même ». Tout le monde possède des qualités, mais aussi des défauts. Il faut savoir reconnaître les qualités d'autrui et en faire bon usage, pardonner ses vices et l'accepter tel qu'il est. Il faut regarder ses bons côtés, apprendre ses points forts et ne pas prêter attention à ses défauts : telle est la règle majeure du savoir-vivre en société.

Dans le bouddhisme, quand on a l'occasion d'entendre les *kalyāṇamitra* prêcher le Dharma, il faut garder une attitude telle

que : « dans le dharma entendu, ne pas chercher les erreurs ». Il est dit dans le sūtra : « Celui qui écoute le dharma doit être « comme un ustensile propre et vide, qui reçoit l'eau ». Si le cœur est déjà plein d'orgueil, les paroles de sagesse ne pourront jamais y pénétrer ; quelqu'un qui est rempli de préjugés, n'acceptera pas les idées d'autrui, aussi bonnes soient-elles : versez de l'eau pure dans un bassin sale : elle en sera polluée.

Un jour, un génie s'adressa aux animaux de la forêt : « Je suis nanti de pouvoirs surnaturels et, si vous n'êtes pas satisfaits de votre apparence, je peux vous aider à en changer. »

Puis, il demanda au singe : « Es-tu content de ton apparence ? »

D'un air présomptueux, le singe répondit : « Je me trouve très beau ! Les gens me regardent avec admiration ! Aidez plutôt le cheval à rectifier un peu sa longue ganache ! »

Mécontent des propos du singe, le cheval dit : « Mon aspect physique me convient et je suis même très demandé pour des rôles au cinéma ! Allez plutôt voir l'éléphant, pour raccourcir sa trop longue trompe ! »

Tranquillement, l'éléphant répondit : « Ma trompe me procure beaucoup de confort : c'est très pratique pour manger et pour me laver. Vous devriez plutôt modifier la queue grisâtre du paon, pour la rendre plus élégante ! »

Très humblement, le paon dit : « Je reconnais que ma queue n'est pas très jolie et je vous prie de me l'arranger un peu. ». Alors le génie sortit une pilule qu'il lui donna...

Et, le lendemain matin, la queue grise et terne du paon était garnie de somptueuses ocelles multicolores, et elle attirait les regards étonnés et envieux de tous les animaux de la forêt.

Réviser, se corriger... sont les moyens qui permettent aux hommes de progresser. De la même manière, quand on écoute le Dharma, il faut aussi chasser ses préjugés et accepter humblement les instructions des *kalyāṇamitra*. Ainsi, jour après jour, on pourra

parfaire sa pratique. Il est dit : « La Voie n'est pas difficile à suivre, sauf si l'on nourrit des doutes et des discriminations ! Soyez sans haine et sans amour, et tout deviendra clair et pénétrant ». Les doctrines bouddhistes sont faites de dharmas impartiaux et, si l'on peut observer une attitude correcte pour les écouter, transcender les doutes en confiance et l'orgueil en respect... alors, on pourra, sans aucun doute, jouir du dharma dans la vie quotidienne.

### **Accepter les instructions avec humilité et écarter l'obstination du « moi »**

Il est dit dans le sūtra : « Il est difficile d'entendre le Dharma, de trouver le bon maître, d'être né humain, et d'être doté de tous les organes », le plus malaisé étant de rencontrer un bon maître.

Les *kalyāṇamitra* sont là pour nous motiver dans l'apprentissage du bouddhisme. Ils peuvent nous conduire vers le bon chemin et parfaire notre vie dharmique de sagesse. C'est pourquoi, nous devons avoir une confiance totale en eux. Quand ils prêchent, il faut les écouter avec humilité, pour pouvoir bénéficier de leur enseignement.

A l'époque où je fus ordonné, je devais passer un examen oral. Dès qu'il me vit, le premier maître examinateur me demanda : « C'est toi qui veux recevoir les préceptes, ou est-ce ton maître qui t'a dit de venir ? »

Je répondis fermement : « C'est moi qui ai voulu venir. »

Sans m'avertir, il saisit une tige de rotin et m'en donna une dizaine de coups ! Puis il me dit gaiement : « En voilà des manières ! Ton maître ne te dit pas de venir, et tu viens quand même ?! »

En réfléchissant à ses paroles, je me dis : c'est vrai ! Pourquoi n'ai-je pas dit que c'était le maître qui m'avait dit de venir ?

Puis, je me présentai devant un autre examinateur qui me posa la même question : « C'est toi qui veux recevoir les préceptes, ou est-ce ton maître qui t'a dit de venir ? »

Vu ma précédente expérience, je répondis cette fois: « C'est mon maître qui m'a dit de venir. » Mais, le résultat fut le même et je reçus une nouvelle volée de coups. Ensuite, il me dit : « En voilà des manières ! Si ton maître ne t'avais pas dit de venir, tu ne serais donc pas venu ? »

Je réfléchis et me dis : « c'est vrai, il n'a pas tort. »

Puis, encore un autre maître, avec exactement la même question. Mais, à la lumière de mes deux expériences précédentes, je répondis : « C'est moi qui ai pris la résolution de venir et mon maître me l'a dit aussi. »

Je croyais avoir, cette fois, bien répondu mais le résultat fut le même. Après m'avoir frappé, il me dit : « Tu es un roublard et un filou ! »

Puis, je passai devant l'examineur suivant, et sans attendre qu'il me demande quoi que ce soit, je lui dis : « Maître ! Si vous voulez me frapper, allez-y ! » car, dans mon cœur, je pensais : de toute façon, ma réponse sera toujours mauvaise ! Autant me taire et ne plus chercher à me justifier...

J'ai reçu la tonsure à l'âge de douze ans, et j'ai vécu plus de dix ans au sein du sangha des grands monastères. Si j'ai pu supporter dix années de cette éducation ascétique, c'est parce que j'avais nourri en moi, un très bon concept : face aux injustices, aux offenses et à l'adversité, je me répétais : « C'est comme ça ! » et, même quand ce n'était pas raisonnable, je me disais encore : « C'est comme ça ! ».

J'étais jeune à l'époque : face à cette méthode d'éducation avec ses punitions, à mes yeux souvent injustifiées, il était naturel que j'estime parfois que les maîtres étaient sans cœur et sans raison. C'est bien des années plus tard, que j'ai finalement réalisé les louables et laborieuses intentions de ces maîtres. « Traiter les choses sensibles par l'insensibilité, les choses rationnelles par l'irrationalité »... Voilà qui paraît illogique, voire absurde mais, en

réalité, le but était de fortifier ma détermination et de me rendre indépendant. Cette éducation, tout irrationnelle qu'elle pût paraître sur le moment, a éliminé mes mauvaises habitudes et aussi mon obstination. Si l'on parvient à s'avouer vaincu face à la « sans raison », comment pourrait-on, plus tard, ne pas se soumettre face à la « raison » ? C'est pourquoi, quand j'y repense maintenant, je me dis que j'ai eu vraiment beaucoup de chance et que cette éducation « irrationnelle », m'a beaucoup aidé dans la vie.

Parlons des « coups de bâton de Deshan » et des « cris de Linji », célèbres dans l'école Chan : Voilà deux méthodes qui emploient les coups de bâton et les cris, pour chasser les pensées illusives et les entêtements du moi, (innés en nous), pour faire apparaître notre nature propre, pure et sans souillure. Dans le hall de méditation, avec ou sans raison, voilà que pleuvent trente coups de bâton ou que retentissent des cris... Apparemment, ils n'ont aucun rapport avec le Dharma... A tel point qu'ils donnent une impression d' « inhumanité ». Pourtant, parfois, dans le bouddhisme, pour accélérer la réussite de la pratique et l'acquisition de la bouddhéité, on ne peut qu'agir de la sorte.

C'est ainsi que pour fortifier l'endurance de Milarépa, son maître, l'honorable Marpa lui demanda de construire seul des tours de briques, de détruire l'ouvrage achevé pour recommencer ensuite, et chaque fois qu'il y avait un défaut dans la construction, il le fouettait et le punissait de façon cruelle et presque inhumaine. Mais l'honorable Milarépa, après avoir tout enduré, acquit finalement le degré d'arhat et devint un maître renommé du bouddhisme tibétain.

L'éducation que reçoivent actuellement les jeunes, est bien différente de celle du passé. Beaucoup de jeunes d'aujourd'hui, dès qu'on leur adresse un reproche, trouvent toujours toutes sortes de « bonnes » raisons pour se justifier : « j'estime, je crois, je pense, je veux, je juge ... » et ainsi, ne pas avoir à reconnaître leurs erreurs. Hélas ! Ces multiples arguties leur interdisent tout progrès.

En réalité, on peut le dire « Avec raison, c'est un entraînement ; sans raison, c'est un endurcissement ». Plus on peut accepter des exigences irrationnelles, plus on obtient de succès. L'irrationnel n'est pas nécessairement mauvais : Certaines plantes, arrosées tous les jours, vont dépérir ; par contre, si on laisse passer quelques jours sans les arroser, elles vont se renforcer. Ainsi, l'irrationnel est aussi un élément nutritif, qui peut stimuler la force de caractère de l'homme.

C'est pourquoi, à l'égard des instructions des *kalyāṇamitra*, nous devons exprimer notre gratitude et ne nous autoriser aucune répugnance. Ainsi pourrons-nous peut-être obtenir, dorénavant, un peu de succès, de bonnes affinités, un avenir prometteur, et aussi améliorer en partie notre savoir-vivre.

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**Avoir des actes conformes à ses dires,**  
**Ne pas dissimuler ses fautes, face aux amis vertueux,**  
**Ne pas chercher les erreurs de ceux qui prêchent, ni**  
**celles du dharma prêché,**  
**Et tout ce que l'on dit sera approuvé et accepté.**

Le huitième chemin  
qui mène au bonheur

Comment éliminer les obstacles sur le chemin  
de la pratique, et obtenir la tranquillité ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour se libérer des obstacles dharmaïques et acquérir rapidement la sérénité. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Observer les trois assembléments de purs préceptes ; 2. Ne pas diffamer les sūtras ; 3. Nourrir un cœur de sagesse pour les nouveaux apprentis bouddhistes ; 4. Être équitablement bienveillant envers tous les êtres.

**L**e mot « *dharma* » en sanskrit signifie « toute existence de l'univers » : une fleur, une plante, un être, un évènement et même une pensée, sont tous des « *dharma* ». Mais, ici, il s'agit du Dharma des Trois Joyaux : le Dharma du bouddhisme.

Bouddha le dit à Sumati : si l'on veut, quand on pratique le Dharma, écarter les obstacles et obtenir la tranquillité du corps et de l'esprit, il faut observer les quatre points suivants :



## Observer les préceptes pour vivre tranquille et à l'aise

Les préceptes bouddhistes sont composés de préceptes généraux et de préceptes particuliers. Les « trois assemblés de purs préceptes » sont des préceptes généraux, pratiqués par tous les adeptes – monastiques et laïques - qui ont prononcé le vœu de bodhicitta ; les préceptes particuliers sont spécifiques à chaque catégorie d'adeptes.

Ce que l'on appelle les « Trois assemblés de purs préceptes », c'est l'ensemble formé par les « préceptes pour les bons comportements », les « préceptes pour la culture des bons dharmas » et les « préceptes visant à améliorer la situation des êtres doués de sentiments ». Cet ensemble réunit tous les dharmas qui éliminent les mauvaises actions, cultivent les bonnes et libèrent les êtres de leurs afflictions.

L'ensemble des « préceptes pour les bons comportements » regroupe « les cinq préceptes », « les dix préceptes », « les préceptes pour bhiksus et bhiksunis », etc. L'observation de ces préceptes peut empêcher que soient commises les mauvaises actions.

L'observation des « préceptes pour la culture des bons dharmas », consiste à prendre la résolution de cultiver les bons dharmas.

L'observation des « préceptes visant à améliorer la situation des êtres doués de sentiments », consiste à réaliser des actions bénéfiques pour tous les êtres.

Parmi les « Trois assemblés de purs préceptes », le bouddhisme s'intéresse particulièrement aux « préceptes visant à améliorer la situation des êtres doués de sentiments ». Parfois, pour sauver des vies, il faut agir sans craindre les conséquences, dût-on en subir la rétribution karmique. Ainsi durant sa pratique, Bouddha vit un bandit qui allait tuer cinq-cents marchands. Pour sauver ces derniers, il dut tuer le bandit. Ce faisant, Bouddha agit par compassion et non pas par haine ou par plaisir. Cet acte, aussi violent qu'il paraisse, ne peut être assimilé à un meurtre ordinaire.

La Discipline est l'ensemble des règles que Bouddha a établies pour régler la vie de ses disciples, au même titre que les règlements scolaires, militaires, ou que l'ensemble législatif gouvernemental. En tant que disciples bouddhistes, à part prendre refuge auprès des Trois Joyaux, il faut encore observer les préceptes. Ainsi, aucun des trois karmas – corps, paroles et esprit – ne commet de faute.

Le mot « précepte » signifie : ne pas porter atteinte aux autres. Respecter la liberté d'autrui sans empiéter, c'est observer les préceptes et respecter la loi. Ainsi, si ce que l'on a à dire, est sans intérêt pour les autres, il faut s'abstenir de parler ; si ce que l'on pense est sans intérêt pour les autres, il ne faut pas laisser nos pensées se faire jour; si nos actes devaient être sans intérêt pour les autres, il faudrait s'interdire de les effectuer.

Il est dit dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha* : « La discipline est la base de la libération directe ». Les préceptes peuvent guider le corps et le cœur des hommes, vers la voie juste de la moralité, puis permettre aux hommes de se diriger vers la voie de la liberté et de la libération. Cependant, la plupart des gens pensent que l'observation des préceptes est une restriction se résumant à : « ne pas faire ceci, ne pas faire cela ». En réalité, l'observation des préceptes est un moyen qui nous permet d'être et de rester libres. Ceux qui sont enfermés dans les prisons, ne sont-ils pas privés de liberté parce qu'ils ont enfreint les cinq préceptes ?

En outre, il faut pouvoir saisir l'esprit de la discipline et non uniquement sa forme : Se servir des préceptes pour se contrôler et aider les autres : voilà le vrai sens de la discipline. Pour boire son thé, on peut, si l'on est seul, utiliser un bol, une tasse ou même une louche, si cela nous plaît car, à vrai dire, ce n'est pas du tout un problème important. Mais si nous sommes en compagnie et que chacun utilise une tasse, il serait déplacé de se singulariser en demandant un bol. Chacun doit se conformer à l'esprit du groupe... Voilà ce qu'est la discipline.

L'importance de l'observation des préceptes réside dans l'intention du pratiquant ; si, en apparence, on applique scrupuleusement les règles, mais qu'au fond de soi-même, on nourrit des idées malsaines, on sera loin d'« observer les préceptes ». Au contraire, si, par nécessité, on ne peut en apparence suivre les règles, tout en les respectant intérieurement, ce ne sera pas non plus « enfreindre les préceptes ». Ainsi en fut-il pour le sixième patriarche Huineng, qui vécut seize ans dans la troupe de chasseurs : durant toutes ces années, il a mangé des légumes cuits dans des marmites de viande mais ceci n'a en rien, adultéré sa pratique.

L'observation des préceptes a le pouvoir de « prémunir contre les mauvaises actions », mais certains, de peur de les enfreindre, n'osent pas les recevoir. En réalité, si l'on sait se repentir, on peut toujours avoir la possibilité de se racheter. De plus, ne pas accepter les préceptes ne signifie, en aucune façon, que l'on aurait licence de les enfreindre, tout en espérant échapper aux rétributions karmiques.

Dans les Trois études – Discipline, Concentration, et Sagesse – du bouddhisme, la Discipline vient en premier lieu. Grâce à la Discipline, on peut acquérir la Concentration et, de là, la Sagesse qui nous permet de ne pas sombrer dans l'océan du samsara. Vouloir se libérer sans observer les préceptes, ce serait, comme il est dit dans le *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* : « vouloir marcher sans posséder de jambes ; vouloir voler sans posséder d'ailes ; vouloir traverser la rivière sans posséder de barque... C'est chose impossible. »

Dans le *Dirghāgama-sūtra*, sont mentionnés les mérites résultant de l'observation des préceptes : « Toutes nos demandes seront exaucées, nos biens matériels s'accumuleront, partout nous serons aimés et respectés, notre renommée se répandra partout et, après la mort, nous renaîtrons dans les cieux. » On peut voir par là que les mérites de l'observation des préceptes sont incommensurables et illimités. Une personne qui peut vivre dans les normes de la discipline obtiendra la tranquillité, la paix, la distinction, la liberté et la joie.

Dans ce monde, où tout se forme par une convergence de conditions, comment appliquer l'esprit de la discipline dans les relations entre les autres et moi ? Je dois savoir bien employer l'argent ; je dois savoir apprécier nourriture et vêtements sans les gaspiller ; je dois pouvoir purifier et orner mon corps et mon cœur ; je dois être sincère envers mes amis ; je dois être bienveillant et compatissant envers autrui ; je dois nouer de bonnes relations sociales ; je dois protéger l'environnement et je dois pouvoir cohabiter harmonieusement avec la nature.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « la Discipline est la base du suprême Bodhi ». L'observation des préceptes est la racine de toutes les pratiques : elle peut transcender notre personnalité et modifier notre destin. Si tous les hommes observaient les préceptes, la société serait propice et paisible.

### **Ne pas diffamer les sūtras et le Dharma**

Il est dit : « Le Dharma est comme l'immense océan : seule, la foi permet d'y accéder ». Dans la mer de la souffrance de la vie, il n'y a que cette barque du grand vœu : la foi, qui puisse nous transporter avec sécurité, de cette rive de la vie et de la mort, vers l'autre rive : celle du nirvana. La foi est aussi importante pour nous que les racines le sont pour l'arbre. Seule la pratique du Dharma, s'appuyant sur les racines de la foi, peut consolider la base de la vie et nous permettre d'atteindre l'état de libération.

Les dharmas qu'enseigne Bouddha, sont les vérités qu'il a personnellement éprouvées et ils sont exceptionnels. Malheureusement, certains, quand ils entendent prêcher, non seulement ne savent pas apprécier, mais, de plus, critiquent et diffament. Quel dommage !

Un jour, Sāriputra prêchait à Sārnāth et toute l'audience l'écoutait attentivement. A ce moment, Bouddha et Ananda revinrent au centre mais, pour éviter tout dérangement, Bouddha resta devant la porte, jusqu'au moment où Sāriputra eut terminé son prêche.

Le comportement de Bouddha toucha Ananda au vif et par la suite, il rappela cet épisode à Bouddha. Alors, Bouddha lui dit : « Ananda ! Certes, mon comportement révèle l'affection que je nourris pour Sāriputra, mais plus important encore, est le respect que j'ai envers le Dharma ! »

Puis Bouddha lui cita un exemple : « Si nous jetons une grosse pierre dans la mer, elle coulera immédiatement mais, si nous la déposons sur une barque pour qu'elle la transporte, alors la pierre ne sombrera pas. Le Dharma est comme la barque, il peut transporter les êtres à travers la mer de la vie et de la mort. C'est pourquoi, nous devons tous respecter le Dharma comme nous respectons Bouddha. »

Il est dit : « Il est difficile de naître homme, il est encore plus difficile d'entendre le Dharma ». Nous avons la chance d'être nés hommes, et en plus, d'entendre le Dharma. Comment pourrions-nous rester incapables d'apprécier ? Le but principal de « prêcher le dharma » est de nous aider à nous libérer de la vie et de la mort, d'éliminer nos afflictions et de nous apprendre comment obtenir le grand nirvana et acquérir la vie éternelle. C'est pourquoi, quand on écoute prêcher, il faut croire et comprendre.

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « L'endroit où se trouve ce sūtra, est la résidence de Bouddha. » Si Bouddha est appelé Bouddha, c'est parce qu'il a réalisé la nature dharmique et qu'il s'est fondu en elle. C'est pourquoi, là où il y a Dharma, il y a Bouddha. Avoir la foi envers le Dharma, c'est avoir la foi en Bouddha. Si l'on ne croit pas au Dharma, si l'on ne respecte pas Bouddha, comment espérer connaître le dharmakāya du Bouddha ?

### Ne pas oublier et protéger son intention initiale

Que signifie « *sarvajña* » ?<sup>1</sup> Il est dit dans *Abhidharmakośaśāstra* : « Face à toutes les situations problématiques, il n'en est

---

1. Littéralement : qui sait tout.

aucune, dont ils ne connaissent la solution, c'est pourquoi, on les appelle *sarvajña*. »

Les *Sarvajña* sont ceux qui comprennent tous les mondes : le monde des êtres, l'ensemble des faits actifs et inactifs, les différences entre les limites des causes et effets, et tout ce qui recouvre les trois vies – passé, présent et futur -

Le bouddhisme recommande souvent à ses pratiquants de « ne pas oublier leur intention première », c'est-à-dire de toujours protéger la première résolution qu'ils ont prise. Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « La première résolution permet d'acquérir le *sambodhi*. » Ainsi, que ce soit pour la manière de se conduire, le savoir-vivre ou la connaissance de Bouddha et de sa pratique, il faut commencer par prendre la résolution et émettre un vœu. C'est grâce à cette prise de résolution que l'on obtient la force, les mérites et la capacité de ne pas régresser. C'est en émettant ce vœu que l'on acquiert un but, une direction et des succès.

Parmi ceux qui commencent à prendre résolution, il y a ceux qui décident de prendre refuge auprès des Trois Joyaux, ceux qui observent constamment les préceptes, ceux qui entrent dans les ordres... Tous sont sincères, résolus et diligents et, s'ils peuvent se maintenir ainsi, ils pourront, sans aucun doute, devenir bouddhas.

Malheureusement, les hommes d'aujourd'hui n'ont souvent aucune force de caractère : font-ils la moindre bonne action ? S'ils ne reçoivent ni éloge ni encouragement, ils font tout de suite marche arrière ; subissent-ils quelque critique ou diffamation ? Les voilà déjà découragés... Un dicton dit : « Dans le cursus d'apprentissage du bouddhisme : la première année, Bouddha est là, devant nos yeux ; la deuxième année, Bouddha est dans les cieux et la troisième année, Bouddha devient nuage et fumée. » S'il en est ainsi, comment garder l'espoir de gagner la voie ?

Un jour, un vieux moine se mit en route avec son jeune novice, tous deux en quête de l'éveil. Ils traversèrent d'immenses forêts et gravirent d'innombrables collines, tout en veillant l'un sur l'autre. Un jour, en cheminant, le novice pensa : « Il est difficile de renaître homme... De plus, il faut encore subir toutes ces souffrances : vieillesse, maladie, mort, et réincarnation... Que de peines ! Mais, puisque j'ai décidé de pratiquer le bouddhisme, je dois prendre la résolution de devenir un bodhisattva, pour aider les êtres avec persévérance ! »

Alors, brusquement, le vieux moine qui marchait devant s'arrêta et dit au novice : « Donne-moi les bagages, et marche devant-moi ! »

Le novice trouva bizarres les paroles du vieux bonze, il n'y comprit rien mais il suivit ses instructions et passa devant. Puis, en marchant, une autre pensée, bien différente, lui vint : « Un bodhisattva doit pratiquer le *dana*, le *śīla*, le *ksanti*, le *virya*, le *dhyāna*, et le *prajñā*, il doit subir toute sorte de peines et il y a tant d'êtres qui souffrent ! Comment pourrais-je les libérer tous ? Je pense que je ferais mieux de continuer à vivre des jours tranquilles et insouciant. »

Dès que cette pensée lui vint, le vieux moine qui marchait derrière lui, l'appela : « Arrête ! » lui dit-il. Puis il lui donna les bagages à porter et lui dit de passer derrière...

Il arrive qu'une prise de résolution ne dure que « cinq minutes d'échauffement » ; elle peut être comme la rosée qui disparaît au lever du soleil. Certains qui savent qu'ils ont de mauvaises habitudes, font le serment de les corriger mais, peu de temps après, ils oublient complètement leur résolution. D'autres, dès qu'ils apprennent le lancement d'une action caritative, font le vœu d'y participer, mais le refroidissement est aussi rapide que l'échauffement... Il ne faut jamais oublier qu'une plante a besoin d'une longue période de nutrition, avec de la terre, les rayons du soleil, de l'air et de l'eau, pour fleurir et porter des fruits. Il en est de

même pour ceux qui veulent pratiquer la Voie : il faut être persévérant, avancer pas à pas et ne jamais reculer. C'est seulement ainsi que l'on peut atteindre son but.

La source d'énergie la plus précieuse et le plus merveilleux trésor de ce monde ne se trouvent pas sous la terre, dans la mer, dans les banques ou dans les portefeuilles : ils sont dans notre cœur. Les rizières doivent être entretenues pour que l'on puisse y semer, labourer et récolter ; de même qu'un terrain doit être nivelé pour que l'on puisse y construire des immeubles et développer des entreprises. Notre cœur ressemble à une rizière, à un terrain : il a besoin d'être entretenu et travaillé pour produire son immense efficacité.

En développant le cœur de bienveillance et de compassion, on comprend que l'autre et moi sommes semblables et l'on agit sans haine et sans regret. En développant le cœur de sagesse, on pénètre dans le profond océan dharmique, pour en faire bénéficier soi-même et autrui. En développant le cœur de repentance, on se libère de la suffisance et des préjugés et sans cesse, on progresse. Et, en développant le cœur de joie, on pensera à apporter bénéfice à tous les êtres, sans jamais revenir en arrière.

De même, si l'on prend la résolution de manger, on mangera à sa faim ; si l'on prend la résolution de dormir, on jouira d'un sommeil réparateur ; si l'on prend la résolution de marcher, on pourra marcher longtemps ; si l'on prend la résolution de travailler, on y puisera de plus en plus d'enthousiasme... Tous les phénomènes de la vie trouvent progrès et perfection, grâce à la résolution.

Cependant, ne l'oublions pas : « il est facile de prendre une résolution, mais il est difficile de la maintenir ». Un proverbe dit : « Devant le lit d'un malade chronique, il n'est aucun fils pieux ». Innombrables sont ceux qui scandent des slogans patriotiques, sans jamais les mettre en pratique. En fait, quoi que l'en entreprenne, on doit être capable de supporter les épreuves du temps et



les revers causés par les afflictions. C'est au prix de mille peines et de dix-mille souffrances, que l'on obtient le succès. C'est pourquoi, il ne faut pas chercher la voie facile et rapide : il faut apprendre sérieusement et, quelles que soient les difficultés rencontrées, il faut s'encourager en se disant « Je ne dois jamais oublier mon intention de départ ». Celui qui respecte sa promesse, ne recule pas, quels que soient les obstacles rencontrés.

Je me suis fait ordonner très jeune. A l'époque, je ne comprenais pas les contraintes que m'imposaient les maîtres : je ne pouvais pas sortir, recevoir des amis et encore moins retourner chez moi et j'en éprouvais un grand chagrin. Mais, je me disais : C'est moi qui veux me faire ordonner, personne ne me force ; alors, quelle que soit les souffrances, je dois les endurer. Et c'est ainsi, que durant des décennies, avec l'idée de « ne pas oublier l'intention de départ », toutes les douceurs et amertumes de la vie ont été, et restent pour moi, « des phénomènes évidents ». Ainsi, mes jours et mes nuits se sont écoulés de manière paisible et plaisante.

Certains professionnels, dès qu'ils rencontrent un obstacle, pensent tout de suite qu'ils sont à bout de ressources. Certains étudiants qui, dans leurs débuts, sont résolus à déployer toute leur énergie, trouvent finalement leurs études trop difficiles et les abandonnent. Certains sont heureux de se marier et, bientôt, divorcent pour incompatibilité d'humeur. Pourtant, il suffirait de se demander : Pourquoi ai-je monté cette entreprise ? Pourquoi ai-je choisi cette branche ? Pourquoi ai-je voulu me marier avec cette personne ? Si l'on pouvait garder en tête son intention initiale, on ne trébucherait pas sur le premier obstacle venu.

Il en est de même pour l'apprentissage du bouddhisme : Il faut ne pas oublier son intention première... il faut persévérer... il faut suivre équitablement la théorie et la pratique... il faut accomplir son devoir et faire tout son possible... C'est ainsi que l'on peut obtenir la force nécessaire.

Jadis, au temple Pumen de Taipei, vivait M. Liao, qui avait émis le vœu d'effectuer dix années de bénévolat. Mais, à l'aube de la dixième année, il dut émigrer au Canada avec sa famille. Comme il lui restait une année de bénévolat à accomplir pour compléter sa résolution, il imagina une solution et engagea un retraité à qui il offrit 30 000 Nt mensuels, soit 360 000 Nt annuels, payables en une fois, pour continuer et terminer son travail de bénévolat. Ainsi, il put émigrer au Canada, l'esprit tranquille.

Ce souci de « ne pas oublier sa résolution première » était vraiment respectable et émouvant. Dans ce monde, gagner une fortune, n'est pas obligatoirement une chance extraordinaire, car la richesse peut être une bonne, mais aussi une mauvaise chose et il en va de même pour celui qui obtient une promotion. Mais une personne qui émet le vœu d'être un homme bon et d'effectuer de bonnes actions, gagnera, à coup sûr, un avenir favorable. C'est pourquoi, nous devons respecter les nouveaux apprentis bouddhistes, qui prennent la résolution de suivre le chemin de la vérité, de la bonté, de la beauté, de la bienveillance, de la compassion et de la morale.

**Bien se comporter envers tous les êtres,  
et nouer de bonnes affinités avec tout le monde**

« Avoir un cœur bienveillant et compatissant » est une phrase qu'on a entendu si souvent qu'on peut la réciter les yeux fermés. Cependant, il n'est pas sûr que tout le monde comprenne le vrai sens de l'expression « bienveillant et compatissant ». Il est dit dans le sūtra : « Tout dharma bouddhiste qui s'éloigne de la bienveillance et de la compassion est un dharma démoniaque. » Il est dit aussi : « C'est pour les êtres, que le bodhisattva développe le cœur bienveillant et compatissant ; c'est parce qu'il a le cœur bienveillant et compatissant qu'il fait croître le Bodhi, et c'est avec le Bodhi qu'il parfait la Voie de Bouddha. Si, en voyant les êtres souffrir, un bodhisattva n'éveille pas en lui, le cœur bienveillant et compatissant

et ne pense pas à rechercher la Voie de Bouddha pour les libérer, alors, il ne pourra jamais accomplir cette Voie. » On peut ainsi, voir l'importance de la bienveillance et de la compassion.

La bienveillance et la compassion sont les éléments fondamentaux du bouddhisme Mahayana. Certains les confondent avec l'amour. En réalité, l'amour mondain est impur : si l'on ne le gère pas convenablement, il peut devenir un lit de souffrances et une source d'afflictions. Par contre, la bienveillance et la compassion sont des sentiments transcendants et purs : ce sont des aides impartiales et pleines de sagesse, des vœux pour aider l'autre à réussir et des contributions sans attente de retour.

Si nous nous attachons à ce monde, c'est parce que nous y avons trouvé bienveillance et compassion. Sinon, aussi somptueuse que soit la maison, les membres de la famille auront l'impression de vivre dans une cave glacée et, quelle que soit la rémunération que l'entreprise leur versera, elle ne pourra garder ses employés talentueux. Les bouddhistes réservent toujours le meilleur endroit de leur maison pour y placer la statue du bodhisattva Avalokiteśvara, car ce dernier est le symbole de la grande bienveillance et de la grande compassion, et tous espèrent les voir régner au sein de leur famille.

Il existe plusieurs niveaux de bienveillance et compassion : passives et actives, démonstratives et silencieuses, directes et indirectes, grandes et minuscules, momentanées et durables, prédestinées et spontanées, sensibles et insensibles, avec exigence et sans exigence, avec forme et sans forme, temporaires et éternelles...

Parmi elles, exercer la plus grande bienveillance et compassion, c'est pouvoir pratiquer le *dana* de manière impartiale, c'est aider équitablement tous ceux qui en ont besoin. La petite bienveillance et compassion, c'est dire un mot gentil ou donner un petit coup de main ; elle peut paraître insignifiante, mais elle est capable d'exercer une influence non négligeable.

Jadis, vivait une fieffée crapule nommée Gandharta. Un jour, en marchant, il faillit poser le pied sur une araignée. Soudain, une petite pensée compatissante se fit jour dans son esprit : « Ce n'est qu'une petite araignée, pourquoi devrais-je l'écraser ? » Alors, il fit une grande enjambée, épargnant ainsi la vie de l'araignée.

Comme sa vie avait été remplie d'actes pervers, il dut renaître en enfer. Et, au moment de subir les tortures, il vit un petit fil argenté descendre du ciel. Comme un naufragé qui voit un espoir, il attrapa le fil et, pour fuir les tourments de l'enfer, remonta, au prix de grands efforts. Baissant la tête, il vit d'autres damnés qui grimpaient à sa suite et se dit : « Un fil si fin ne pourra jamais supporter tant de poids ! Si le fil casse je ne pourrai plus jamais me libérer ! » Alors, à coups de pied, il repoussa celui qui le suivait et c'est au moment où Gandharta donna ces coups de pied à son suiveur, que le fil se rompit. Gandharta et tous les autres damnés retombèrent dans l'enfer insondable et ténébreux, pour y subir les intolérables supplices.

La pensée compatissante de Gandharta avait pu lui apporter une occasion de se sauver, mais comme il ne voulait pas exercer la grande compassion, il retomba dans la mer de souffrance de l'enfer.

La bienveillance et la compassion prédestinées, c'est la volonté d'aider des proches et amis qui sont en relations avec moi ; la non prédestinée, c'est donner un coup de main à celui qui est dans le besoin, même si je ne le connais pas et ne suis pas en relation avec lui.

Parfois, une action apparemment malsaine, est en réalité une action bienveillante et compatissante. Ainsi du jeune disciple du prêtre taoïste Sanmao, qui, pour aider une femme, se proposa de rester chez elle pour s'occuper de sa famille. De l'extérieur, on avait l'impression qu'il était attiré par les désirs mondains ; en réalité, c'était par compassion envers cette famille. Cette action lui a permis d'atteindre la Voie bien longtemps avant ses deux aînés et d'être installé sur l'autel des dieux et vénéré par le peuple.

Un autre exemple : A l'époque de Bouddha, la reine Mallikā était une fervente adepte des trois Joyaux ; elle pratiquait scrupuleusement les purs préceptes et était très aimée par le peuple. Un jour, pour une raison futile, le roi Prasenajit voulut faire exécuter son cuisinier. Ce jour-là, la reine Mallikā était en train de pratiquer la retraite des huit préceptes mais, en apprenant la nouvelle, elle se para somptueusement, demanda au roi de faire la fête avec elle, et désigna le cuisinier en question, pour lui préparer personnellement le repas.

Le roi Prasenajit comprit la leçon de compassion que lui donnait son épouse et il fit grâce à son cuisinier.

En lisant cette histoire, on peut voir que la reine Mallikā n'était pas liée par la lettre des préceptes. Elle avait compris que le vrai sens du respect des préceptes, était uniquement « arrêter le mal et encourager le bien ». C'est pourquoi, elle n'a pas hésité à enfreindre la lettre des préceptes pour sauver le cuisinier.

Certains agissements qui, apparemment, ressemblent à des actions bienveillantes et compatissantes, ne le sont pas en réalité. Par exemple : relâcher des animaux vivants, est une action bienveillante et compatissante, mais si elle est faite de manière inappropriée, elle peut devenir un acte destructeur de vies. Ainsi de ceux qui achètent des piranhas pour, ensuite, les relâcher. Ils ne savent pas que ces poissons, non seulement peuvent attaquer les autres poissons ou crevettes, mais que, de plus, ils nuisent à l'environnement. Dans le passé, des gens ont acheté des tortues et les ont relâchées dans l'étang de Fo Guang Shan, pour acquérir des mérites. Finalement, ces tortues, carnivores, ont tué toutes les poissons de l'étang. Certains relâchent des poissons et ne s'en soucient plus, créant ainsi une charge supplémentaire pour les monastiques.

C'est pourquoi, être bienveillant et compatissant est une chose importante, mais si elle n'est pas guidée par la sagesse, elle peut

parfois déboucher sur un échec. Ainsi, laisser les enfants dépenser à tort et à travers pour satisfaire leurs moindres désirs, n'est pas du tout un acte compatissant, car ils acquièrent, ce faisant, de mauvaises habitudes qui peuvent compromettre leur avenir. Et même, certains parents, par amour parental exagéré, non seulement ne corrigent pas les enfants quand ils font le mal, mais, de plus, les aident à cacher leurs fautes. Tels sont les néfastes résultats de la bienveillance et de la compassion exagérées.

Nous vivons une époque de technologie développée et de civilisation avancée. Pourtant la relation humaine reste bien plus importante que la technologie et la civilisation. Comment obtenir une relation humaine harmonieuse ? : Uniquement si tout le monde exerce la bienveillance et la compassion. Et comment ? : Pour cela, je pense que l'on doit réaliser les deux points suivants :

1. Savoir se livrer à une « inversion des rôles » :

Un jour, un chasseur s'était perdu dans la forêt où il fut capturé par des primitifs cannibales. Ces derniers le ligotèrent et le suspendirent pour le faire rôtir. Alors, le captif pensa tout à coup qu'habituellement, il agissait ainsi envers les animaux qu'il avait capturés et il en fut terrifié et bourrelé de remords.

Les anciens disaient : « Entre ma chair et la chair des êtres, les noms diffèrent mais la nature est la même : elles sont d'une même origine, seules leurs apparences sont différentes. A faire souffrir les autres pour satisfaire votre gourmandise, que répondrez-vous au roi Yama, quand il vous jugera ? » Tous les êtres sur la Terre sont de même nature et coexistent, toutes les vies sont également précieuses et, si l'on bâtit sa propre joie sur la douleur des autres êtres, comment pourrait-on parler d'égalité ?

C'est pourquoi, nous devons pratiquer l'empathie et penser aux autres, en nous mettant à leur place. Ainsi, pourrions-nous devenir plus compatissants.

2. Etablir une conception d'égalité entre les ennemis et les proches :

Dans le *Sūtra des huit réalisations des bodhisattvas*, figurent ces quatre vers :

*Quand les bodhisattvas pratiquent le dana,  
Ils traitent de manière égale les ennemis et les proches.  
Ils ne tiennent pas rancune du passé,  
Ils ne haïssent pas les méchants.*

Non seulement, nous devons prendre soin de nos proches, mais nous devons aussi traiter de manière égale les inconnus et même les ennemis. Bouddha a « laissé tomber » gloire et richesse et renoncé au trône. Sur le chemin de la pratique, il était sans arme et sans pouvoir spécial. Tout ce qu'il possédait, c'était un cœur bienveillant et compatissant. Pourtant, il a pu conquérir le cœur de tout le peuple indien de l'époque. L'incorrigible Devadatta, lui-même, a fini par remiser son arrogance et se repentir ; l'éléphant furieux s'est agenouillé docilement devant lui, et Aṅgulimāla, le tueur sanguinaire, a fini par prendre refuge auprès de Bouddha. Ainsi, la plus puissante force en ce monde, ce n'est ni celle des armes ou du pouvoir, mais bien celle de la bienveillance et de la compassion.

Depuis toujours, le bouddhisme préconise « la grande bienveillance envers tous les êtres, qu'ils soient prédestinés ou non à être proches de nous, et la grande compassion car tous les êtres sont de même nature. ». La bienveillance et la compassion, c'est un amour impartial, une tolérance non discriminative. Ce n'est pas une confrontation entre collègues de niveaux différents, ni une comparaison entre avoir et ne pas avoir dans la vie quotidienne, et surtout pas la distinction faite entre riches et pauvres dans la société... C'est le respect mutuel et l'harmonie entre les êtres.

Nombreux sont les textes bouddhistes qui insistent sur l'importance de la bienveillance et de la compassion. Le *Sūtra de Lotus* dit : « [j'] émets le vœu d'ouvrir toute grande la source de la rosée de bienfaisance, par la grande bienveillance et la grande compassion, et de faire tourner la suprême roue de Dharma. » Le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* dit aussi : « tous les bouddhas et tathāgatas ont la grande compassion comme nature. » C'est pourquoi, avec une pensée bienveillante et compatissante, tous les êtres trouvent grâce à nos yeux et, si nous possédons un cœur bienveillant et compatissant, tous les êtres se réjouissent. « Si un homme exerce la bienveillance et la compassion, tous les êtres deviennent des amis », « Si dix-mille personnes exercent la bienveillance et la compassion, tous les dharmadhatu deviennent semblables »... Si tout le monde peut devenir bienveillant et compatissant, tous les hommes du monde s'aimeront comme des frères.

Pendant, à part offrir à tous les êtres la bienveillance et la compassion, il faut encore les traiter avec égalité. Il y a deux-mille-six-cents ans, Bouddha a renoncé au trône, parce qu'il a ressenti l'impermanence, la souffrance et la vacuité de la vie, et aussi l'inégalité et l'injustice du système de castes de la société indienne de l'époque.

La vérité dont il a pris conscience c'est que : « Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse et la vertu du Tathāgata ». Cette déclaration représente non seulement l'égalité entre les êtres et Bouddha, les sages et les incultes, les théories et les faits, l'autre et moi... Elle instaure aussi l'égalité la plus totale de l'univers.

Sur cette Terre, on dénombre différents pays, peuples et régions, mais tous les hommes sont égaux. Notre vie est formée par l'ensemble de conditions qui se réunissent ; notre apparence extérieure est différente de l'un à l'autre, mais notre nature est identique. C'est pourquoi, nous devons regarder les souffrances des êtres avec compassion, et accepter nos différences avec un cœur d'égalité et de respect mutuel.



Le bouddhisme le dit : « tous les cours d'eau prennent le même goût salé quand ils arrivent à la mer, les hommes des quatre castes prennent le même nom : Sakya, quand ils sont ordonnés ». Dans le passé, les disciples de Bouddha, Nanda et Ananda de la caste *kṣatriya* considéraient le *sūdra* Upali, le *zoroastrien* Mahākāshyapa, le *brahmane* Mahākātyāyana, etc. comme de respectables aînés, car Bouddha fut un précurseur en matière d'antiracisme et d'égalité des classes sociales.

Actuellement, Fo Guang Shan reste fidèle à ce concept prôné par Bouddha : On y applique l'égalité entre monastiques et laïcs, au sein du Sangha. Les règlements protègent les droits des disciples laïques : les hommes (Jiaoshi) et les femmes, (Shigu), bénéficient des mêmes droits et avantages que les disciples monastiques.

Nous développons aussi le système dit de « Donneur de lecture », afin que les adeptes puissent prendre la place de l'enseignant, pour accroître la propagation et l'influence du Dharma. Parmi les adeptes, nombreux sont ceux qui ont commencé à écouter et apprendre le Dharma depuis leur jeunesse et ce, durant quarante ou cinquante années. Ils possèdent largement les capacités pour prêcher mais, par modestie, ils se disent toujours disciples et n'oseraient jamais se prétendre maîtres... Pourtant, laïcs et monastiques peuvent tous, être maîtres : Vimalakirti a été le maître de nombreux grands bodhisattvas ; la reine Śrīmālā a souvent prêché, au palais impérial, devant les hauts fonctionnaires ; l'empereur Liang Wu, a trois fois rejoint le temple Tongtai et il prêcha parfois dans le palais... Ils furent, en fait, les précurseurs de nos « Donneurs de lecture ».

A Fo Guang Shan, se réunissent des disciples venus du monde entier. Parmi eux, figurent quelques disciples venus d'Afrique du Sud. Ils aiment bien Fo Guang Shan mais, parfois, ils se sentent mal à l'aise car, après quelques années passées à Fo Guang Shan, ils ont appris le chinois, ils savent chanter les hymnes et réciter les

sūtras et ils commencent à participer aux activités du monastère. Mais, quand ils assurent le service au réfectoire, ils entendent certains touristes faire des réflexions : « Pouah ! Comment se fait-il que ce soit un nègre qui nous serve ? » Pour nous, bien sûr, tous les membres de notre sangha sont égaux, mais ces mots, lancés à la légère par des touristes, peuvent les attrister et leur faire dire : « les gens ne m'aiment pas ! Ils portent atteinte à ma dignité ! »

Dans le *Sūtra du Lotus*, on parle d'un bodhisattva nommé Sadāparibhūta, qui nourrissait un cœur d'égalité et de respect envers tous les êtres. Il disait souvent : « Je ne saurais manquer d'égards envers vous, car vous pouvez tous devenir bouddhas ». De même, tous les êtres du monde *padma-garbha-loka-dhātu* comprennent l'égalité entre les êtres et les bouddhas, entre l'autre et moi... C'est pourquoi, ils se tolèrent, se respectent, et édifient ainsi la Terre pure (*padma-garbha*), lumineuse, parfaite et sans entraves.

Tout ceci montre que tous les êtres des dharmadhatu des dix directions, sont suprêmement nobles et dignes et parfaitement égaux. Dans l'océan de la nature prajñā, la nature de bouddha de tous les êtres, est pure et sans souillure.

Certains disent qu'il n'est pas d'égalité parfaite en ce monde, et qu'il est trop difficile d'obtenir la paix mondiale... Certes, ce n'est pas facile ! Mais si tous les hommes pouvaient envisager le monde avec un cœur d'égalité, il est certain qu'il deviendrait de plus en plus harmonieux.

Je m'efforce, moi aussi, de pratiquer le *dana* avec égalité : Dans le passé, j'ai offert mon corps et ma vie à Fo Guang Shan, au bouddhisme et aux êtres. Mais, je pense que je ne puis en rester là, car ce n'est pas suffisant : Tout en pensant au bouddhisme et à Fo Guang Shan, je dois aussi m'efforcer d'apporter mon aide aux œuvres caritatives organisées par les catholiques et les protestants. Ainsi, j'apprends à ne pas faire de différence avec l'autre, qu'il nourrisse ou non, la même croyance que moi, qu'il soit ou non,

mon compatriote ou mon ami... Je dois les traiter tous avec grande bienveillance et grande compassion.

Il est dit : « Qui respecte autrui est respecté... Qui aime autrui est aimé ». Si chaque homme peut regarder l'autre comme lui-même, les parents des autres comme les siens, et les enfants des autres comme ses propres enfants... si nous parvenons à considérer les êtres comme une partie de nous-mêmes... alors, nous saurons apprécier chaque cause et condition et nous pourrons de notre plein gré, aider les êtres.

Il nous faut espérer que tout le monde pourra adopter un concept d'égalité, entre monastiques et laïques, hommes et femmes, vieux et jeunes... et, qu'à l'abri de ce concept d'égalité, tous coexisteront, dans la paix et l'harmonie.

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**Observer, avec joie, le sens profond des préceptes,**  
**Ecouter les sutras avec foi et chercher à les comprendre,**  
**Respecter les jeunes, ainsi que l'a fait Bouddha,**  
**Être bienveillant envers tous les êtres, pour écarter**  
**tous les obstacles.**

Le neuvième chemin  
qui mène au bonheur

## Comment éradiquer les afflictions démoniaques de notre cœur ?

Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour s'éloigner des démons. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Comprendre l'égalité de la nature dharmique ; 2. Persévérer ; 3. Dictier, avec diligence, le nom de Bouddha ; 4. Transférer tous les mérites de nos bonnes actions à tous les êtres du dharmadhatu.

**A** la veille du jour où le prince Siddhartha allait acquérir l'Eveil, Māra-pāpman – le souverain du sixième ciel *Parinirmita-vaśavartin* du Monde du Désir – eut peur d'avoir de moins en moins de descendants démoniaques. Inquiet et jaloux, il se transforma en sorcière, pour empêcher le prince d'atteindre la Voie. Mais finalement, Siddhartha vainquit toutes les frayeurs et tentations et devint Bouddha.

Par la suite, Bouddha prêcha dans différentes régions et Māra-pāpman continua à tenter d'infiltrer ses séides dans les

communautés monastiques, pour empêcher le sangha de pratiquer. Il feignit même de se soumettre à Bouddha et de devenir protecteur du bouddhisme, mais en fait, il guettait toujours l'occasion de le détruire. Un jour, Bouddha lui dit : « Le Dharma que j'enseigne est le pur dharma venu de la nature propre : il est indestructible. »

Māra-pāpman répondit : « Il sera indestructible durant la Période du vrai dharma<sup>1</sup> et le restera durant la Période du semblant de dharma ...<sup>2</sup> Mais, quand viendra la Période de la fin du dharma,<sup>3</sup> j'enverrai mes descendants porter ton késa et prendre l'apparence de bhiksus pour ruiner ton dharma ». Quand il entendit ces mots, Bouddha, qui avait prédit qu'il en serait ainsi, ne put s'empêcher de verser des larmes.

Dans le bouddhisme, tous les obstacles sur le chemin de la pratique sont appelés « obstructions démoniaques ». Dans le chapitre « la conduite pure » du *Mahā-parinirvāna-sūtra*, il est cité quatre sortes d'obstructions démoniaques capables de détruire la vie physique et la vie de sagesse de l'homme :

1. Le démon des skandhas : les cinq skandhas se réunissent et forment le fruit de la souffrance et du samsara. Ils peuvent ôter la vie de sagesse de l'homme.
2. Le démon des afflictions : les afflictions (avidité, colère, ignorance, etc.) peuvent troubler l'esprit de l'homme et l'empêcher de parfaire sa pratique.
3. Le démon de la mort : les quatre éléments (maha-bhuta) étant dispersés, la vie de sagesse ne peut perdurer.
4. Le démon céleste (Māra-pāpman), qui utilise toutes sortes d'obstacles pour détruire la vie de sagesse des pratiquants.

---

1. Les deux premières périodes de 500 ans suivant le parinirvāna du Bouddha historique : l'âge de l'illumination et l'âge de la méditation.

2. Les troisième et quatrième périodes de 500 ans suivant le parinirvāna du Bouddha historique : l'âge de la lecture, récitation et écoute, et l'âge de la construction des temples et stupas.

3. L'âge des conflits.

Les démons ne paraissent pas toujours laids et méchants : parfois ils se manifestent sous des apparences charmantes et gentilles. On dit toujours qu'il y a deux sortes de démons : ceux de l'extérieur du cœur, et ceux de l'intérieur du cœur. Les démons de l'extérieur du cœur sont, par exemple : les tentations de l'amour, les désirs matériels, les pièges de l'argent ou les chicanes avec les parents et les proches. Ceux de l'intérieur du cœur sont, par exemple : l'avidité, la colère, la jalousie ... qui peuvent réveiller les afflictions liées à notre ignorance, et nous plonger dans l'abîme.

En fait, peu importe qu'ils soient dans notre cœur intérieur ou qu'il s'agisse d'une manifestation extérieure... Tout ce qui peut nous faire chuter et ruiner notre dignité, tout ce qui va contre le Dharma ou nous fait reculer sur le chemin de la pratique... Tout cela mérite d'être qualifié de démoniaque.

Où se trouvent les démons ? Pas nécessairement loin : parfois, ils sont même tout près de nous. Ils sont partout, mais les plus redoutables sont ceux qui se cachent dans notre cœur. C'est pourquoi nous devons affronter courageusement les troubles causés par les démons : « Peu importe ta situation sociale, ton âge ou ta condition familiale : si tu veux réussir, tu dois te battre contre les démons. »

A l'époque, Siddhartha a dû lui-aussi, vaincre les démons, pour réussir la Voie de Bouddha. Aussi, si l'on veut se conduire en vrai disciple bouddhiste, il faut avoir le courage de défier les démons. Si chacun nourrit des pensées justes et des concepts honnêtes, émet des réflexions correctes et mène une vie loyale, alors, il n'y aura pas de démons que l'on ne pourra vaincre.

Bouddha le dit à Sumati : un bodhisattva qui veut s'éloigner des obstructions démoniaques, doit accomplir les quatre points suivants :

### **Tout être possède la nature de bouddha**

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou

même spontanément, qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception... je les conduis toutes vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leurs afflictions. En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'a été libéré. » Bouddha a libéré tant d'êtres ! Et pourtant il dit qu'il n'en a libéré aucun... S'agirait-il d'un mensonge ? Non ! : En fait, le respect pour la personnalité humaine, Bouddha l'a porté dans son cœur, à son plus haut niveau puisque pour lui, tous les êtres possèdent la nature de Bouddha et sont originellement des bouddhas. Bouddha est un être éveillé, les êtres sont des bouddhas qui ne sont pas encore éveillés, mais tous sont égaux.

Comme il est dit dans le sūtra 菩薩處胎經 : « La nature dharmique est comme la mer : elle n'enregistre pas le bien, le mal, le commun, ou le sage... tout y est égal et sans différence. » Dans la nature dharmique des êtres, ce que l'on appelle le bien, le mal, le bon ou le mauvais n'existe pas, de même que la mer accueille sans faire de différence toutes les eaux, sales ou propres, qui s'y déversent. Ainsi, qu'il s'agisse des « Quatre saints : bouddhas, bodhisattvas, sravakas, et pratyeka-buddha » ou des « Six communs : devas, humains, asuras, êtres de l'enfer, pretas et animaux », tous sont apparemment différents, mais en réalité, leur nature de bouddha est identique. Les noms diffèrent, mais la nature profonde est la même.

En Inde, le roi Aśoka était un fervent adepte bouddhiste. Chaque fois qu'il rencontrait un bhikṣu, il le saluait respectueusement et c'était une cause de mécontentement pour les hauts dignitaires qui, souvent, l'exhortaient : « Votre Majesté ! Vous êtes le maître suprême du Pays, votre rang est infiniment honorable. Pourquoi saluez-vous toujours les bhikṣus ? Votre tête a-t-elle, pour vous, si peu de prix ? »

Le Roi Aśoka, pour leur faire comprendre le vrai sens des mots : noble et humble, demanda aux valets de tuer un porc,

puis d'en porter la tête emballée, pour la vendre au marché en annonçant : « La tête du roi Asoka ! Cinquante yuan ! ». Affolés, tous les chalands s'enfuirent et personne n'osa négocier. Quelques jours plus tard, il chargea un homme de porter la tête du cochon au marché et de la vendre pour cent yuan et les gens se bousculèrent pour l'acheter. Le roi Asoka demanda alors à ses courtisans : « Dites-moi : Une tête de porc peut être vendue pour cent yuan et la mienne, que je voudrais vendre pour cinquante yuan, ne trouve pas preneur...Allez-vous continuer à prétendre que ma personne est infiniment honorable ? En quoi le serait-elle donc ? »

Aussi, ne devons-nous pas nous baser sur l'apparence, pour estimer la valeur. Certes, il y a des hommes pauvres, riches, nobles, humbles, intelligents, stupides, beaux, laids, etc. mais, s'agissant de leur nature propre, tous sont égaux. On entend souvent parler de la théorie de la dualité ; le bouddhisme lui, insiste sur la non-dualité : tous les dharmas sont égaux, il n'y a pas de supérieurs ou inférieurs, nobles ou humbles, justes ou faux, beaux ou laids...

Quand un serpent se déplace, sa tête se trouve évidemment à l'avant et sa queue à l'arrière. Mais voilà qu'un beau jour, la queue se rebelle : « Hé ! Si nous pouvons avancer, c'est grâce à moi, la queue, qui prends appui à l'arrière. Si je ne bougeais pas, comment avancerais-tu ? C'est pourquoi, je devrais me mettre devant ! »

« Mais d'habitude, c'est toujours moi qui suis devant ! », répond la tête.

La queue du serpent ne veut rien savoir, elle s'enroule autour de la tête du serpent qui, aveuglé, se soumet à la demande de l'autre... Mais voilà ! La queue ne possède pas d'yeux, elle ne peut s'orienter et erre au hasard pour, finalement se jeter dans un précipice.

La vraie égalité n'est pas superficielle, ni aveugle ou capricieuse : elle est rationnelle, adaptée et issue d'une collaboration consentie. Aucun phénomène en ce monde, n'existe seul et par lui-même : tous les phénomènes sont produits par des causes et



conditions. C'est pourquoi, apprendre le bouddhisme, c'est apprendre à connaître l'égalité de la nature dharmique et ne pas tomber dans le travers de la discrimination.

Parmi les disciples du Maître Chan, Bankei, figurait un nommé Dairyō qui était chargé de la cuisine. Un jour, soucieux de la santé du maître, il décida de lui préparer une soupe Miso toute fraîche. Maître Bankei remarqua que son Miso n'était pas le même que celui des disciples et demanda d'un air mécontent : « Qui est chargé de la cuisine aujourd'hui ? »

Dairyō répondit : « J'ai pensé, qu'en raison de sa notoriété et pour sa santé, le Maître devait jouir d'une meilleure offrande. »

Maître Bankei lui dit : « Bouddha a toujours pris soin de dire qu'il était un être parmi tous les autres. Aussi, comment pourrait-il y avoir ici, une quelconque différence de niveau ? » Puis, il regagna sa chambre et ferma la porte. Dairyō vint devant la porte et demanda pardon à son maître, mais ce dernier ne répondit pas.

Ainsi, Maître Bankei resta enfermé sept jours dans sa chambre et Dairyō veilla devant la porte, durant sept jours.

Finalement, un autre disciple dit au maître : « Maître ! Peut-être n'avez-vous pas besoin de manger, mais vos jeunes disciples, eux, ne peuvent plus tenir ! »

Alors, Maître Bankei ouvrit la porte et, souriant, dit à Dairyō : « J'ai insisté pour avoir la même chose que tout le monde. Un jour, quand tu auras des disciples, tu devras toi-aussi avoir un cœur aussi équanime que celui de Bouddha. »

Le cœur du Maître Bankei ne nourrissait aucune notion de supériorité magistrale ni aucune distinction entre noble et humble... Voilà pourquoi, il pouvait communier avec le cœur de Bouddha.

En toussant, un maître Chan avait craché par mégarde sur la statue de Bouddha. Le maître du temple l'avait vu et lui adressa des reproches : « Comment osez-vous cracher sur la statue de Bouddha ? »

Le maître demanda : « Je dois cracher de nouveau, pourriez-vous m'indiquer un endroit où Bouddha ne serait pas ? » Et dans toute la foule présente, personne ne sut lui répondre.

La nature de bouddha existe pleinement dans le néant et la nature dharmique est partout. Y a-t-il un endroit où Bouddha ne serait pas ? Le maître Chan avait compris le vrai sens de « la nature dharmique est équanime ». Lui connaissait réellement Bouddha.

Le ciel est impartial, c'est pourquoi il peut recouvrir la Terre. Le soleil, la lune et les étoiles sont justes eux aussi : ils peuvent éclairer le monde ; la Terre est impartiale : elle peut porter et nourrir tous les êtres. Bouddha dit que « la nature dharmique est équitable » et c'est aussi l'égalité des dharmadhatu, l'égalité entre les êtres et les bouddhas, entre toi et moi, entre la vacuité et l'existence, entre l'extérieur et l'intérieur, l'autre et soi-même, l'espace et le temps... Si mon cœur est impartial, toute inégalité disparaît. Celui qui comprend la notion de « l'égalité de la nature dharmique » et qui regarde ce monde avec un cœur équanime, a pour frères tous les hommes de ce monde. Ainsi, un cœur équanime peut, non seulement embellir sa propre personne, mais il peut encore embellir la foule et le monde entier. Alors, finalement, le parfait dharmadhatu apparaît.

### **Être persévérant et suivre la Voie du Milieu**

On entend souvent quelqu'un s'exclamer : « Quel paresseux ! ». En fait, la paresse est aussi un obstacle démoniaque : elle rend les gens veules et moroses et, chaque fois qu'ils rencontrent une quelconque difficulté, ils se découragent et se dérobent. Pour soigner la paresse, le meilleur remède, c'est la bonne volonté et la persévérance.

Etre de bonne volonté et persévérant, c'est aller de l'avant courageusement, assumer ses responsabilités, y mettre tout son cœur, et penser sans cesse à se transcender et à élargir son esprit. C'est ce que font les grands sportifs, qui exigent toujours plus d'eux-mêmes

et trouvent ainsi la force de sauter plus haut, plus loin ou de courir plus vite...

Refuser courageusement de commettre des actions négatives, c'est de la persévérance ; accomplir vaillamment les actions positives, c'est de la persévérance ; savoir prendre et laisser quand il faut, c'est aussi de la persévérance ; vouloir s'éloigner de la souffrance pour rechercher la joie, c'est encore de la persévérance.

Regardons les bouddhas, les bodhisattvas, et les moines éminents : n'ont-ils pas tous réussi grâce à la persévérance ?

Sans l'esprit de persévérance, comment le bodhisattva Avalokiteśvara pourrait-il être :

*Partout dans le monde avec ses trente-deux corps de manifestation,  
Réincarné sur Terre durant des centaines de milliers de kalpas ;  
En mille endroits demandés, en ces mille endroits apparu,  
Il est le radeau qui sauve les naufragés dans la mer de la souffrance.*

Sans la persévérance, comment le bodhisattva Ksitigarbha aurait-il pu émettre le vœu :

*« Tant que l'enfer n'est pas vide,  
Je jure de ne pas devenir bouddha ;  
Quand tous les êtres seront libérés,  
Alors seulement, j'acquerrai le Bodhi. »*

Maître Xuanzang partit en Inde à la recherche des sūtras bouddhistes et faillit périr dans le désert. Mais il préférerait mourir en faisant un pas vers l'ouest, que de vivre en reculant d'un pas vers l'est. Sans la persévérance, comment aurait-il pu rester aussi ferme dans sa décision ?

La paresse est un frein à toute action et une grande maladie dans la vie. Dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie*, une gāthā décrit les hommes paresseux :

*Tel celui-là, qui  
Voulant faire du feu en choquant deux pierres,  
Se décourage avant même la première étincelle...  
Tel le feu qui,  
A peine pris, vacille et s'éteint au moindre souffle...  
Ainsi en est-il de ceux que la paresse gouverne...*

Comment réussir si, en toute occasion, on se dit : « Il fait trop froid (trop chaud) pour travailler... je suis fatigué... je n'ai pas envie de travailler... ».

Si l'on veut que demain soit meilleur qu'aujourd'hui, que l'avenir soit plus beau que le présent, il faut être persévérant.

Pour le bouddhisme, la paresse est comme Māra-pāpman : elle déclare sans cesse la guerre à notre persévérance, à notre bonne volonté ; elle cherche sans cesse à vaincre nos résolutions. C'est pourquoi, le bouddhisme encourage les pratiquants à prendre exemple sur les poissons, dont les yeux restent ouverts sans jamais faillir : Un des accessoires utilisés dans les services bouddhistes est appelé « poisson en bois », afin de rappeler aux pratiquants d'être aussi persévérants que les yeux des poissons.

Un jour, Anirudha, un des disciples de Bouddha, s'endormit pendant un prêche et Bouddha le réprimanda : « Oh ! Oh ! Ainsi, tu aimes dormir, comme les escargots quand ils hibernent ... Hé bien, tu vas dormir mille ans, sans entendre le nom de Bouddha ! » Aniruddha se sentit honteux et jura de ne plus dormir dorénavant.

Par la suite, vingt-quatre heures par jour, il passait son temps à méditer ou à réciter les sūtras. Mais, à cause du manque de sommeil, il devint aveugle. Bouddha eut pitié de lui et lui apprit le *vājra-samādhi* de l'éclairement, lui permettant d'acquérir le

*divya-cakṣus*.<sup>4</sup> Finalement, il devint un des principaux disciples de Bouddha.

Le même genre de mésaventure arriva également à un disciple de Confucius : Un jour, Confucius donnait cours à ses disciples et l'un deux – Zaiyu – baillait sans cesse. Alors, Confucius lui dit sévèrement : « Un bois pourri ne peut être utilisé pour sculpter et un mur de paille pourrie ne mérite pas de recevoir un crépi ».

Quand on dort, on ne peut se servir de ses organes de perception, c'est pourquoi on dit que le sommeil est le frère de la mort. Ainsi, trop dormir est aussi une sorte de paresse, de relâchement. Sans persévérance, comment espérer réussir, notamment sur le chemin de la pratique ? C'est pourquoi, Bouddha et Confucius se montrèrent sévères envers des disciples qui somnolaient en classe.

Il est dit, dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha* : « Pour celui qui est persévérant, rien n'est difficile. C'est pourquoi, vous devez être diligents car un petit filet d'eau qui coule sans arrêt, peut finir par percer la roche. » Le *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* dit aussi : « La persévérance est la force de tous les bons dharmas, elle peut donner naissance à toutes les actions vertueuses et elle peut s'accorder avec tous les mérites. » Ainsi, toutes les démarches réussissent grâce à la persévérance, car c'est en s'efforçant continûment que l'on peut progresser.

Mais nombreux sont ceux, qui considèrent que travailler avec diligence est une chose pénible, désagréable. En fait, est-ce pénible, ou agréable ? Quand on balaie une pièce, on transpire et se fatigue, on a l'impression d'effectuer une tâche pénible ; mais, une fois cette tâche terminée, on se sent soulagé et détendu. De même, quand on écrit un livre, on passe des nuits entières à travailler dur, mais quand l'ouvrage est achevé, les souvenirs que l'on en garde sont bien agréables. C'est pourquoi, la persévérance est aussi une source de joie et, sans elle, on n'aura pas l'occasion de savourer cette sorte

---

4. L'œil divin.

de joie. En somme, comme il est dit dans le *Texte incitant à prononcer la bodhicitta* : « La pratique, c'est une courte période de diligence et une éternité de paix et de joie ; la paresse, c'est rester au repos durant une vie et souffrir durant bien d'autres. » La persévérance est-elle pénible ou agréable ? Le jugement définitif est dans le cœur des sages.

Mais il peut arriver que le repos soit aussi une sorte de bonne volonté.

Bouddha avait un disciple nommé Śronakotīvijśa, qui excellait dans la pratique du luth. Après son ordination, comme il faisait continuellement des efforts excessifs, sa santé se détériora de jour en jour. Bouddha lui répétait de ne pas être si pressé, mais il ne l'écoutait pas.

Un jour, Bouddha lui demanda :

« Śronakotīvijśa, que faisais-tu avant de venir ici ? »

« J'étais joueur de luth. »

« Quand tu joues, que se passe-t-il si les cordes sont trop tendues ? »

« Si les cordes sont trop tendues, elles risquent de casser. »

« Et si elles ne sont pas assez tendues ? »

« En ce cas, elles resteront muettes. »

Alors, Bouddha lui dit : « C'est très juste ! Pratiquer, c'est comme jouer du luth : Tu dois tendre les cordes, juste comme il faut, pour obtenir un son mélodieux sans risquer de les casser. »

C'est pourquoi, le bouddhisme insiste sur la juste persévérance. Il ne faut pas se précipiter, ni être trop lent. Dans le premier cas, on peut reculer à cause de l'énervement engendré ; dans le deuxième cas, on régresse à cause de la paresse. Tout doit être fait conformément à la Voie du milieu.

Concernant la persévérance, il existe dans le bouddhisme, quatre pratiques appelées les Quatre efforts justes (*catvāri samyakprahāṇāni*) : « Les mauvaises actions existantes, il faut les

éliminer ; les mauvaises actions qui n'ont pas encore eu lieu, il faut ne pas les laisser se produire ; les bonnes actions existantes, il faut les accroître ; les bonnes actions qui n'ont pas encore eu lieu, il faut les faire apparaître ». S'efforcer, dans le but de gagner la bonté, pour en faire bénéficier soi-même et autrui, voilà ce qu'est la juste persévérance.

La vie d'un homme ne dure que quelques décennies et, que l'on soit paresseux ou diligent, la durée de la vie est la même. Cependant, le résultat final, lui, sera tout à fait différent : Si l'on pratique la méditation avec persévérance, on obtiendra de bons résultats ; si l'on observe les préceptes avec persévérance, on gardera un comportement parfait et, si l'on écoute le Dharma avec persévérance, on en retirera connaissances et sagesse. Il n'existe pas de repas gratuits en ce monde, ni d'intérêts obtenus sans peine. Si l'on peut tout faire avec persévérance, la vie ne sera pas vaine. C'est pourquoi, Bouddha conseille à Sumati de persévérer, afin de se libérer des entraves démoniaques.

### **Dicter le nom de Bouddha avec diligence, Eveiller la foi et les vœux**

Nombreux sont ceux qui pensent que dicter le nom de Bouddha, vise à pouvoir renaître sur la Terre pure de l'ouest, celle de la Joie suprême. En réalité, la diction du nom de Bouddha a pour but de guider les êtres vivants et de les conduire à émettre la grande foi et les grands vœux. Il est dit dans le sāstra 十住毗婆沙論: « Les débutants doivent pratiquer la diction du nom de Bouddha, la repentance et l'humble sollicitation, pour purifier leur cœur, faire croître leur foi et ensuite, explorer les dharmas plus profonds, tels que la sagesse, la bienveillance, la compassion, etc. » Car, dès que le cœur est pur, exempt de mauvaises habitudes et d'obstructions karmiques, la foi s'accroît naturellement et il est plus facile d'apprendre la sagesse, la bienveillance et la compassion.

D'autres disent que, dicter le nom de Bouddha est un acte qui ne produit que les causes et conditions des mérites et vertus et que, ce faisant, on ne peut y obtenir la sagesse.

Ce n'est pas tout à fait exact : Il est dit : « En dictant une seule fois le nom de Bouddha, on peut éliminer d'innombrables péchés ; en dictant une seule fois le nom de Bouddha, on peut devenir bouddha et patriarche ». La formulation : « Amitabha Bouddha » contient d'immenses vertus et signifie « lumière infinie » et « longévité infinie », (la lumière infinie étant le symbole de la sagesse et la longévité infinie, celui de la vie éternelle). C'est pourquoi, dicter le nom de Bouddha n'est pas uniquement une pratique, en vue d'acquérir des mérites et des vertus : elle est aussi un mode d'acquisition de la sagesse, une action qui peut apaiser notre cœur et exhumer notre pure nature propre, pour nous permettre de retrouver notre moi, perdu.

Il existe plusieurs manières de dicter le nom des bouddhas : en silence, en saisissant chaque mot prononcé, sans laisser d'espace entre deux diction, en contemplant sa nature propre, en vénérant, en comptant d'un trait dix souffles, etc. Chacun peut le réciter à sa manière mais, pour ma part, je recommande d'adopter les méthodes suivantes :

1. Avec joie : Fusionner Bouddha et son appellation avec notre esprit et dicter son nom avec un cœur pur et plein d'enthousiasme, en mobilisant mains, pieds, tête et corps. En procédant de cette manière, on obtiendra des effets merveilleux.
2. Avec mélancolie : avec une douceur mélancolique, comme pour confier ses peines à un proche, dicter le nom de Bouddha avec toute la sincérité venant du cœur. De cette manière, notre cœur pourra s'unir à celui de Bouddha.
3. Avec l'esprit de vacuité : dicter le nom de Bouddha avec un cœur sans entraves, en oubliant corps, mains et



monde : seuls les noms de bouddha exsudent insensiblement, par tous les pores du corps. Il n'y a plus ni bien, ni mal, ni ciel, ni terre, ni toi, ni moi...C'est ce qui se définit en disant : « J'ai Bouddha dans le cœur et je dicte son nom avec le cœur, jusqu'au moment où le cœur devient vide et où je sors vainqueur. ». De cette manière, on réalisera la joie d'oublier l'espace et le temps et de sentir son corps et son cœur, libérés de toute affliction.

4. Avec assurance : Le point crucial de la diction du nom de Bouddha est de pouvoir garder continuellement des pensées pures. Si l'on peut dicter chaque appellation clairement, l'une après l'autre, en transformant tout ce qui apparaît devant les yeux : la terre, les montagnes, les fleuves, les arbres, les champs, les maisons, les hommes... en Amitabha Bouddha, on peut atteindre un niveau où ne subsiste plus aucune pensée illusoire. Alors, n'est-on pas devenu soi-même Amitabha ? La Terre où je me trouve ne devient-elle pas une Terre pure ?

En somme, si l'on peut réciter les noms de Bouddha par cœur, comme s'ils étaient gravés dans la mémoire, et qu'ils apparaissent à tout instant à notre esprit, alors on pourra entrer en concordance avec les bouddhas et, tout naturellement, s'éloigner des obstructions démoniaques et atteindre la juste Voie.

Dicter le nom de Bouddha ne se fait pas uniquement par la bouche : il faut parvenir à le faire aussi, avec les oreilles et le cœur.

A ce sujet, voici un conte plaisant :

Dans la Terre pure de la joie suprême, se trouve un entrepôt où sont spécialement stockés les yeux, les oreilles, les bouches, les mains, les pieds... du monde Saha. Car, ceux qui ne font que regarder les autres dicter le nom de Bouddha, n'auront que leurs yeux qui renaîtront sur la Terre pure ; d'autres qui ne font

qu'écouter, n'auront que leurs oreilles qui renaîtront sur la Terre pure ; d'autres encore qui ne font que compter les perles du cha-pelet avec leurs doigts, tourner autour de la statue de Bouddha avec leurs jambes, ou encore ressentir les dictiones avec leur cœur, n'auront que leur mains, leurs jambes ou leur cœur qui renaîtront sur la Terre pure. Aussi, si l'on veut arriver entier et complet, sur la Terre pure, il faudra dicter le nom de Bouddha avec tout son corps, en paroles et en esprit. La bouche le dicte clairement, les oreilles l'écoutent distinctement, et le cœur le ressent parfaitement.

De plus, on peut, certes, dicter le nom de Bouddha en le prononçant, mais il existe plusieurs autres modes de diction :

1. En le prononçant : Peu importe que l'on soit de haute, moyenne ou basse extraction : tout le monde peut réciter le nom de Bouddha. Il suffit d'atteindre le niveau où le cœur n'est plus troublé par quoi que ce soit... alors, on obtiendra le samādhi.
2. En le contemplant : Contempler la splendeur de Bouddha avec tout son cœur.
3. En contemplant les images de Bouddha, avec attention et précision.
4. En examinant sa vraie nature propre personnelle et celle de tous les phénomènes de l'univers, sans apparence et sans forme, comme le Néant.

Et le bouddhisme dit aussi : « Ce cœur est bouddha ; « Ce cœur fait ce que fait Bouddha ; ce cœur, c'est Bouddha » Donc, non seulement, nous devons dicter le nom des bouddhas des dix directions et de tous les temps, mais il faut de plus, se dire que l'on est soi-même Bouddha.

Un jour, un adepte demanda à un maître Chan :

« Qu'est-ce que Bouddha ? »

« Si je te le dis, tu ne me croiras pas. »

« Comment pourrais-je ne pas vous croire ? Je vous pose la question sincèrement. »

« Bon ! Si tu me crois, alors, je te le dis : Tu es Bouddha ! »

« Je suis Bouddha ? Comment se fait-il que je l'ignorais ? demanda l'adepte, stupéfait. »

« C'est parce que tu n'osais pas l'admettre ! répondit le maître Chan. »

En fait, tous les hommes sont des bouddhas. Au moment où il acquit l'Eveil, Bouddha s'exclama : « Tous les hommes possèdent la nature de Bouddha ! Tous les hommes peuvent devenir Bouddha ! C'est à cause de leurs déceptions qu'ils ne s'en rendent pas compte... » C'est pourquoi, si l'on est capable de toujours assumer ses responsabilités, on sera soi-même Bouddha.

### **Transférer tous les mérites à tous les êtres des dharmadhatu**

Pourquoi, si l'on veut détruire toutes les obstructions démoniaques, faut-il transférer toutes les bonnes racines à tous les êtres des dharmadhatu ? Parce que le transfert des mérites est une sorte de rassemblement des bonnes affinités et que, comme le dit l'adage : « l'union fait la force ». Réunir les bonnes affinités de tous les êtres, donne bien plus de forces que de se battre seul.

Le transfert des mérites est l'une des plus merveilleuses pratiques bouddhistes. L'expression « Je les transfère tous » signifie : je veux transférer tous les mérites des bonnes actions dans un but précis : par exemple, je veux les transférer à tous les êtres sensibles en espérant les aider à éliminer leurs afflictions, pour que je puisse moi-même atteindre le nirvana ou la Voie de Bouddha...

Les textes canoniques qui parlent du transfert des mérites sont nombreux. Ainsi, il est dit dans « le chapitre des vœux de Samantabhadra » du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Toutes les bonnes actions – les éloges, les offrandes, les sollicitations faites à Bouddha pour qu'il reste dans le monde pour faire tourner la

roue du Dharma, la jouissance du bien que l'on voit accomplir par les autres, les repentances, etc. je les lègue à tous les êtres pour acquérir ensemble la Voie de Bouddha. »

Le sens du « transfert des mérites » est profond et riche. Je cite en exemple les quatre points suivants :

1. De soi à l'autre : Transférer les mérites de ses pratiques personnelles à tous les êtres pour les en faire bénéficier, est un acte réciproquement avantageux.
2. Du petit au grand : si l'on donne un morceau de pain à quelqu'un, seule cette personne peut en bénéficier. Mais, avec la volonté de « transférer les mérites », pour que ce morceau de pain puisse rassasier tous les êtres du monde, on pourra créer des affinités avec tous.
3. Du fait au principe : Quand on pratique le *dana* matériel, qu'il s'agisse de cent, cent-mille, ou un million d'euros, c'est toujours une action, en fait, limitée. Mais si l'on passe « du fait au principe », elle devient illimitée, comme lorsque tu allumes une bougie, puis que tu la passes aux autres, pour allumer la leur : Ainsi, d'une bougie à l'autre, se transmet la lumière, cependant que la tienne ne s'affaiblit pas pour autant.
4. De cause à effet : Tout ce que nous faisons dans cette vie c'est d'ensemencer le champ des causes, et ces semences donneront des fruits, produiront des effets dans l'avenir. C'est pourquoi, les bonnes causes et conditions de cette vie, engendreront de bons effets dans les vies futures.

Un paysan demanda, un jour au Maître Chan, Wuxiang, de célébrer une cérémonie pour sa défunte femme. Après la cérémonie, le paysan demanda au maître Chan : « Quels bénéfices ma femme pourra-telle tirer de ce dharma-service ? »

Maître Wuxiang répondit honnêtement : « le Dharma est comme la barque bienfaisante qui aide tout le monde, et comme le soleil qui illumine la Terre entière : Non seulement, votre femme peut obtenir des bénéfiques, mais tous les autres aussi. »

Le paysan ne fut pas satisfait et dit : « Ma femme est très fragile, les autres êtres vont peut-être profiter de ses mérites. Pouvez-vous ne prier que pour elle seule, sans laisser les autres partager les mérites ? »

Devant son égoïsme, Maître Wuxiang éprouva un sentiment de tristesse, mais il lui répondit quand même avec compassion : « Etre capable de transférer ses mérites aux autres, pour en bénéficier ensemble, est une pratique particulièrement méritante. »

Quand on offre aux autres des objets matériels, on en possède de moins en moins. Mais, s'il s'agit de dons sans apparence, les mérites ne diminuent pas, mais au contraire, s'accroissent de plus en plus. Par exemple, si l'on donne à l'autre, la mandarine que l'on a dans la main, on s'en dépossède. Par contre, si on lui dit un mot agréable, non seulement l'autre est content, mais on est soi-même heureux d'avoir pu le faire.

Ainsi, le transfert des mérites relève avant tout d'un esprit désintéressé. On peut savourer tout seul son bol de riz, mais le partager avec un autre, lui donnera encore meilleur goût. On peut admirer tout seul un beau jardin, mais c'est plus agréable de pouvoir le visiter en compagnie d'autres admirateurs.

Le transfert des mérites est comme un rayon de soleil, qui éclaire non seulement une personne, mais la Terre entière. Aussi, si les hommes nourrissent ce concept de « transfert des mérites » pour que tous les autres puissent en profiter, qu'attendons-nous pour l'exercer ?

Comment réaliser cette pratique du « transfert des mérites » dans la vie quotidienne ? Les *gāthā* que l'on récite à la fin des services religieux disent :

*Que les trois entraves et les afflictions soient éliminées,  
Que la sagesse et la compréhension soient acquises ;  
Que tous les péchés du monde disparaissent,  
Que nous puissions pratiquer éternellement la voie de  
bodhisattva.*

Ou :

*Je voudrais renaître sur la Terre pure de l'Ouest,  
Ayant pour parents les neuf sortes de fleurs de lotus,  
Pour voir Bouddha à son éclosion et comprendre l'Ul-  
time vérité,  
Et avoir comme compagnons les bodhisattvas de la  
non-régression.*

Ou encore :

*Que la bonté, la compassion, la joie et l'équanimité  
règnent dans le dharmadhatu,  
Que nous apprécions notre bonheur, nos relations, et  
en fassions bénéficier autrui dans les Cieux et ici-bas ;  
Que la méditation, la chasteté, et la discipline nous  
mènent à la magnanimité universelle,  
Que notre grand vœu soit exaucé en toute humilité et  
gratitude.*

Ces *gāthā*, que nous récitons à Fo Guang Shan, sont des textes de transfert de mérites tout à fait pragmatiques.

Exercer la pratique de « transfert des mérites », c'est comprendre la loi de la coproduction conditionnelle, c'est rendre « l'honneur à Bouddha, le succès à tout le monde, les avantages à la pagode et les mérites au *dāna* ». Grâce au transfert des mérites, le pratiquant renonce à l'attachement du moi, s'éloigne des trois poisons – avidité, colère et ignorance - et garde un cœur constamment

pur. Quand on pratique le transfert des mérites, on ne perd rien, mais, de plus, on peut en faire bénéficier beaucoup d'autres et même tous les êtres.

Si, en tout temps et en tout lieu, notre comportement et notre pensée concordent avec les actions citées dans les *gāthā* ci-dessus et que de plus, nous transférions ces mérites à tous les êtres, alors, à l'instant même, la Terre où nous nous trouvons, deviendra la Terre pure des bouddhas. Pourquoi, alors craindre encore des obstructions démoniaques ?

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**Comprendre l'égalité de la nature dharmique,**  
**Être toujours persévérant et dicter diligemment le nom**  
**du Bouddha,**  
**Transférer toutes les bonnes racines à tous les êtres du**  
**dharmadhatu,**  
**Ainsi, les démons seront réduits à l'impuissance.**

Le dixième chemin  
qui mène au bonheur

## Comment voir apparaître les bouddhas au moment de la mort et renaître sur la Terre des bouddhas ?

Ensuite, Sumati ! Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour voir apparaître les bouddhas au moment de la mort. Quelles sont ces quatre pratiques ?  
1. Accorder aux autres ce qu'ils désirent ; 2. Avoir la foi et la bonne compréhension des bons dharmas ; 3. Offrir des objets nobles à tous les bodhisattvas ; 4. Pratiquer avec diligence le respect aux Trois Joyaux.

**L**a mort et la renaissance sont les événements majeurs de la vie. Pour un adepte bouddhiste, voir apparaître les bouddhas et être accueilli par eux au moment de la mort, est la chose la plus importante de cette vie. Cependant, pour connaître une telle faveur, il faut respecter ce qui est dit dans le *Sūtra d'Amitabha Bouddha* : « Pour renaître sur cette Terre, il faut y avoir cultivé de bonnes racines, mérites, vertus, causes et conditions ». Si, durant



la vie, on n'a pas semé de bonnes causes et conditions, il est inutile d'espérer renaître sur cette Terre. De même que celui qui ne ferait aucun effort pour gagner de l'argent, qui n'aurait aucune capacité économique, ne pourrait espérer émigrer vers le Pays de ses rêves. C'est pourquoi, Bouddha le dit à Sumati : si l'on veut voir apparaître les bouddhas au moment de sa mort, il faut accomplir les quatre points suivants :

### **Aider quelqu'un à réussir et satisfaire ses besoins**

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué la pratique du *dana*. Ici, le point essentiel pour « accorder aux autres ce qu'ils désirent » est de « satisfaire leurs besoins » : Satisfaire les besoins de quelqu'un, c'est lui donner l'espérance.

Dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana*, on trouve une phrase qui dit : « suivre l'affinité en restant inchangé, rester inchangé et suivre l'affinité ». Ce que l'on appelle « suivre l'affinité », c'est se conformer aux causes et conditions. Tous les phénomènes de ce monde sont formés de causes et conditions et personne ne peut vivre sans la concordance des causes et conditions. C'est pourquoi, si l'on veut créer une bonne relation avec l'autre, il faut se conformer aux causes et conditions, et satisfaire ses besoins.

Suivre l'affinité et satisfaire les souhaits d'autrui, sont les directives que suivent les adeptes bouddhistes. Suivre l'affinité et savoir lâcher prise, vous met tout naturellement, de bonne humeur ; exaucer le souhait de l'autre, voilà la suprême richesse.

Souvent, on me demande comment je gère les hommes et les affaires de Fo Guang Shan. En réalité, je n'ai pas de méthode particulière concernant la gestion ; néanmoins, la plupart du temps, je cherche à être aimable envers les gens, en leur disant le plus souvent possible « d'accord » et « oui ». Quand on me sollicite pour quelque chose, je dis rarement « non », car je trouve que ce mot est farouche et blessant. Bien sûr, parfois, les affaires ne se résolvent

pas uniquement avec des « oui » ou des « d'accord » mais, quand on peut satisfaire les demandes de l'autre, il est évident que c'est la meilleure solution. Hélas ! Il est vrai aussi, qu'il est très difficile d'accorder aux autres tout ce qu'ils désirent...C'est alors qu'il convient de remplacer le refus brutal, par une solution intermédiaire : Si l'on t'invite à une activité et que tu ne peux y assister, tu peux déléguer un remplaçant ou offrir un panier de fleurs pour présenter tes vœux. Avec une personne ou un objet de remplacement, l'autre ne se sentira pas frustré et ne te gardera pas rancune. L'entraide est, dans tous les cas, une chose très importante.

Jadis, une jeune fille qui faisait ses études dans notre Collège bouddhiste, vint un jour me voir et me dit : « Monsieur le directeur, je voudrais assister à la représentation de l'équipe de patinage « Blanche-Neige ». Et elle ajouta : « Si vous ne me donnez pas l'autorisation, je vais le regretter toute ma vie. » Alors, je réfléchis en me disant : C'est bien ennuyeux : En tant que directeur, que dirai-je aux autres élèves si je permets à l'une d'entre elles, d'assister à un spectacle de patinage ? Mais par ailleurs, si je lui refuse l'autorisation, elle va le regretter toute sa vie et ça, c'est encore plus grave...

Pour moi, un respect formel des règles n'est pas absolument nécessaire si l'élève concerné(e) est raisonnable. Car les règles sont établies avant tout, pour ceux qui seraient enclins à l'indiscipline. Cette élève était habituellement très sage, aussi, lui ai-je donné deux-cents NT en lui disant : « Rends-moi un service : Va à Kaohsiung et rapporte-moi ces quelques articles scolaires. Garde la monnaie pour toi et sois rentrée avant dix heures. »

Elle assista au spectacle... Elle n'avait plus aucun regret et moi, j'avais aussi fait une bonne action, en lui évitant de risquer de perdre la foi, à cause d'un petit vœu non réalisé.

D'autres jeunes filles suivaient également les cours du Collège bouddhiste, mais parmi elles, certaines cultivaient encore de nombreux rêves mondains. Malicieusement, quelqu'un leur demanda si

elles voulaient se faire bonzesses et l'une d'elles répondit : « Je n'ai pas encore eu l'occasion de mettre du Rouge à lèvres, de me maquiller, de porter des bas-nylon ou des jeans ! » Quand j'entendis cela, je pensai : C'est vrai ! Dans son cœur, elle garde beaucoup de choses qu'elle ne peut pas encore « laisser tomber ». Comment pourrait-on lui demander de renoncer sans délai, au monde ?

C'est pourquoi, à compter de ce moment et pour satisfaire les vœux de ces jeunes filles, chaque fois que je voyageais à l'étranger, je leur rapportais des bas-nylon, des jeans et des étuis de Rouge à lèvres... A l'époque, la douane était très sévère et tous les bagages étaient minutieusement fouillés. Quand le douanier vit tous ces objets dans la valise d'un moine, il ricana : « Que fait donc un Grand maître avec des tubes de Rouge à lèvres ! ». En moi-même, je pensai : « Tu parles sans savoir ! ». Mais ma conscience était en paix et je gardai le silence.

Pour résumer, je pense que, pour charmer les êtres, le bouddhisme a besoin de méthodes subtiles et qu'il faut parfois se mettre à la place de l'autre. Les dogmes que j'ai instaurés à Fo Guang Shan peuvent s'énoncer ainsi : Apporter à l'autre la confiance ; apporter à l'autre la joie ; apporter à l'autre l'espérance ; apporter à l'autre l'aisance. En obtenant satisfaction, en étant respecté, on sera ravi de rejoindre l'équipe.

### **Pratiquer les bonnes actions avec foi, pour rehausser la qualité de la vie**

Il est dit dans le sūtra 大集會正法經 : « Les bons dharmas sont des connaissances qui peuvent sauver et protéger les êtres. » On qualifie de bon, le dharma rationnel et bénéfique au monde entier. Le Dharma, s'il peut aider les êtres à éloigner leurs souffrances et acquérir la joie, est le meilleur dharma du Monde. En assimilant les trois dharma-sceaux et les quatre nobles vérités, on peut connaître à fond les vérités du Monde. En observant les cinq préceptes et

les dix bonnes actions, on peut éloigner les afflictions mondaines et, en appliquant les quatre *samgraha* et les six *paramita*, on peut lier de bonnes affinités avec tous les êtres. C'est pourquoi, les bons dharmas sont comme les amis vertueux : ils peuvent nous guider dans notre pratique, pour parfaire la Voie de la bouddhité.

Il est dit dans le sāstra 大毗婆沙論 : « La sagesse sans foi accroît la vision perverse ; la foi sans sagesse accroît l'ignorance. » C'est pourquoi, hormis posséder une foi rigoureuse, un pratiquant doit comprendre à fond le sens des enseignements de Bouddha. « La foi » et « la compréhension » vont de pair : on ne peut avoir l'un, si l'on n'a pas l'autre.

Parmi tous les bons dharmas, « Les cinq préceptes et les dix bonnes actions » sont les fondamentaux, pour acquérir un bon savoir-vivre. Rappelons le, les cinq préceptes sont : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir et ne pas consommer de boissons alcoolisées. Les dix bonnes actions sont le prolongement des cinq préceptes : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir, ne pas tricher, ne pas être grossier, ne pas tenir de propos égrillards, ne pas être avide, ne pas se mettre en colère et ne pas rester dans l'ignorance. La fonction des cinq préceptes est de prévenir les faits malsains, celle des dix bonnes actions nous permet de conserver purs, les trois karmas : corps, parole et esprit. Si l'on peut strictement les respecter, on ne renaîtra pas dans les trois mauvais royaumes et l'on pourra peut-être même, renaître *deva* ou humain.

Nombreux sont ces gens au caractère prétentieux, qui pensent qu'ils sont destinés à accomplir de grandes œuvres de bodhisattva. Pour eux, observer les cinq préceptes et les dix bonnes actions, c'est tout juste une promesse de renaître *deva* ou humain... alors, hautainement, ils les délaissent et, ce faisant, commettent une énorme erreur. Il ne faut surtout pas sous-estimer la difficulté des cinq préceptes et des dix bonnes actions, car il n'est pas du tout facile de les

respecter tous. Mais, si l'on parvient à observer constamment un ou deux préceptes, on peut déjà en tirer d'immenses et infinis bénéfiques.

Dans le bouddhisme, il est un conte célèbre : Un bandit, habitant à côté d'une pagode, voyait souvent les fidèles qui, pieusement, venaient à la pagode pour demander au vieux bonze, la grâce de prendre refuge et de recevoir les préceptes. L'envie lui venant, il se rendit chez le vieux bonze pour lui dire qu'il voulait, lui-aussi, devenir un disciple des Trois Joyaux.

Le vieux bonze lui dit : «

Tu peux prendre refuge, mais pour être un disciple des Trois Joyaux, tu devras observer les cinq préceptes.

En quoi consistent ces cinq préceptes ? C'est :

Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir, et ne pas consommer de boissons alcoolisées. »

L'homme se dit : «

Je suis un bandit, comment pourrais-je ne pas tuer ? et encore moins ne pas voler ! De plus, avec mes pareils, nous sommes toujours en train de boire et de nous amuser... Le seul précepte que je pourrais observer, c'est celui qui interdit de mentir. »

Alors, il dit au vieux bonze : «

Je ne peux respecter que le précepte qui défend de mentir.

Bienveillant et compatissant, le vieux bonze accepta de le recevoir et lui transmit ce précepte.»

Un jour, les membres de sa bande se réunirent, afin de programmer une attaque à main armée pour la nuit du lendemain. Ce matin-là, notre bandit se rendit au marché pour acheter de la viande et de l'alcool, souhaitant bien se régaler avant de participer au méfait programmé. Mais, sur le chemin du retour, il rencontra un proche qui lui demanda : « Tu as des invités ? Pourquoi achètes-tu tant de viande et d'alcool ? »

Ne pouvant pas dire la vérité, il répondit : « Je n'attends personne, j'ai seulement envie d'un bon repas. »

Mais, après avoir bien mangé et bien bu, il se souvint du précepte (ne pas mentir), qu'il avait reçu du vieux bonze. Pour se repentir du mensonge fait à son proche, il décida de ne pas participer au méfait programmé pour la nuit suivante. Or, finalement, l'expédition de cette nuit-là, fut un échec : tous les bandits furent arrêtés et exécutés. Lui seul en réchappa pour avoir observé le précepte.

C'est pourquoi, nous devons croire fermement et comprendre les bons dharmas, pour pouvoir en bénéficier. Bien sûr, en ayant déjà la foi et la sagesse, si nous pouvons, de surcroît, les réaliser, nous pourrions purifier notre corps et notre esprit et améliorer la qualité de notre vie.

### **Soutenir ceux qui prennent la résolution de pratiquer la voie du bodhisattva**

A chaque personne qui prend la résolution de pratiquer la voie du bodhisattva, nous devons prodiguer aide et soutien, la féliciter et lui offrir tous les majestueux symboles nécessaires à sa pratique.

Il s'agit, au départ, d'ornements : bannières, baldaquins, colliers de pierres précieuses, etc. Bouddha possède trente-deux caractéristiques physiques, un corps et des membres dorés et magnifiquement lisses. Ces merveilleuses apparences, Bouddha les a acquises durant ses pratiques antérieures, en exerçant le dana de nourritures, matériels de transport, vêtements, objets somptueux... et en évitant la colère et la haine.

Ainsi, les objets majestueux ne se limitent pas aux objets d'ornementation : il est dit dans le chapitre « la pratique et les vœux de Samantabhadra » du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « *Ksanti-paramita* est un objet majestueux ». La patience (*ksanti*) peut rendre notre vie, majestueuse.

Quand on parle de la « patience », qu'en pense-t-on ? Est-ce une perte ou un gain ? En vérité, la patience est un gain. Il est dit : « En

essayant un affront, le vent et les vagues se calmeront ; en faisant un pas en arrière, le ciel et la mer s'élargiront. » Pour le bouddhisme, la pratique de la patience se fait en trois étapes : la patience de la vie, la patience du dharma, et la patience du dharma de la non-vie.

La patience de la vie : pour vivre, je dois pouvoir endurer tous les états générateurs d'oppression : la faim, la soif, le froid, la chaleur, la tristesse, la joie, etc. Une fois atteint cet état de la patience de la vie, il faut pratiquer la patience du dharma, c'est-à-dire que, face à l'avidité, la colère, l'obstination ... nées dans notre cœur, il faut savoir se réconcilier. La troisième étape est la patience du dharma de la non-vie, c'est-à-dire : Comprendre que dans le monde, il n'existe pas de juste/faux, bon/mauvais ... et ne permettre à aucun événement de laisser des traces dans le cœur. C'est aussi l'état de sans apparition, sans extinction, sans souillure, sans pureté, sans accroissement et sans diminution, dont parle le *Sūtra du Cœur*.

La plupart des gens pensent qu'être patient, c'est ne pas répondre quand on nous insulte et ne pas rendre la pareille quand on nous frappe. En réalité, la patience n'est ni une faiblesse, ni une endurance, c'est une compréhension : comprendre les causes et les effets, le bien et le mal, le gain et la perte du phénomène. C'est une acceptation : supporter sans colère, insultes, mauvais traitements et emprisonnement. C'est une capacité de mieux faire et d'endurer : tu peux porter vingt kilos, j'en porte cent ; tu peux travailler trois heures sans t'arrêter, j'en fais quatre ; que l'on me félicite ou m'insulte, je peux tout supporter. C'est une capacité de dissolution : peu importe ce qui m'arrive, je peux le réduire, le dissoudre...

La patience a une grande puissance : c'est grâce à la patience que l'on peut progresser, que l'on peut gagner la bataille. Si tu te disputes avec quelqu'un, tu peux peut-être crier plus fort que lui, tu peux l'injurier au point qu'il n'osera pas te répondre. Hé

bien ce n'est pas une victoire, mais un échec ! La victoire véritable, c'est de pouvoir endurer la situation la plus injuste, la plus déraisonnable.

Celui qui peut endurer, est une personne forte. C'est comme la force d'un poing : quand le coup est donné, la force est épuisée ; si le coup est retenu, la force est conservée éternellement. Un enfant ne sait pas endurer : dès qu'il reçoit un coup ou une réprimande, il pleure ; mais quoi que tu fasses à une personne patiente, elle ne bougera pas d'un cil.

« Tous les chemins mènent à Rome », dit-on et, si tu as des capacités, nombreux sont les chemins que tu peux emprunter. Pourquoi se contenter d'une victoire éphémère ? Il ne faut pas chercher à gagner pour un moment, mais pour mille ans. Quand on est mécontent, c'est souvent à cause d'une personne ou d'un événement. Et pourtant, que représentent une personne, un événement... ?

### **Présenter l'honneur et le respect aux Trois Joyaux**

Les Trois Joyaux sont : Bouddha, Dharma et Sangha. Bouddha est le découvreur de la Vérité, Dharma est la Vérité et Sangha, c'est le monde religieux qui promeut la Vérité. Les trésors mondains ne peuvent résoudre que les problèmes de notre vie matérielle. Par contre, les Trois Joyaux peuvent résoudre les problèmes de notre Vie et nous libérer de la souffrance du cycle de samsara... ce sont des trésors spirituels. C'est pourquoi, nous devons prendre refuge auprès de chacun d'eux respectivement et de plus, pratiquer l'offrande avec diligence.

Dans le bouddhisme, on ne pratique pas que l'offrande des biens. Ainsi, au Bouddha, on adresse « les dix offrandes » : Encens, fleurs, lampes, savon, fruits, thé, nourriture, bijoux, perles et linge ; au Dharma reviennent « les trois offrandes » : les révérences, les éloges et la contemplation et au Sangha, « les quatre



offrandes » : Vêtements, nourriture, literie et médicaments. En outre, hormis les objets matériels, faire une bonne action, dire un mot agréable, nourrir une bonne pensée, sourire aux gens, les saluer, ou leur donner « un coup de main » ... tout est offrande. Néanmoins, la meilleure offrande, est encore de se conformer aux doctrines dharmiques et de respecter les Trois Joyaux.

Cependant, quand ils font offrande au Sangha, nombreux sont ceux qui se posent des questions : Est-ce qu'il possède la bienveillance ? La compassion ? La vertu ? Ce champ de félicité que j'entretiens, est-ce qu'il donnera de bonnes récoltes ? En fait, ce sont là de vaines questions car, dès que tu fais offrande, les mérites te sont acquis. Il suffit que ta résolution soit juste et pure... alors le reste n'a plus aucune importance.

Bien sûr, quand on fait offrande aux Trois Joyaux, le plus important est de se souvenir de ce qui est dit dans le chapitre précédent : « Transférer les mérites de toutes les bonnes actions à tous les êtres ». Celui qui transmet les mérites de la pratique de l'offrande à tous les êtres, pour nouer de bonnes relations avec eux, et acquérir ensemble l'ultime Bodhi, est un authentique pratiquant de la Voie du bodhisattva.

**A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :**  
**Accorder aux autres ce qu'ils désirent,**  
**Avoir la foi, comprendre les bons dharmas et offrir de nobles présents,**  
**Cultiver avec diligence le champ de félicité des trois Joyaux,**  
**Ainsi, les bouddhas apparaîtront au moment de la mort.**

## L'esprit merveilleux et la sagesse subtile du Dharma

Ayant entendu les réponses de Bouddha, Sumati-dārikā lui dit : « Bhagavat ! Ces méthodes de pratique du bodhisattva dont vous m'avez instruite, je fais le serment de m'y conformer. Si je manque à une seule de ces quarante pratiques, j'aurai enfreint le bouddhisme et dupé le Tathāgata.

**P**our conclure, nous allons revenir brièvement sur le merveilleux échange de questions- réponses, entre Sumati et Bouddha :

- I. Comment obtenir une apparence physique irréprochable ?
  1. Ne pas nourrir de haine envers les méchants.
  2. Vivre tranquillement dans la grande bienveillance et la compassion.
  3. Apprendre, avec joie, le juste dharma.
  4. Façonner les statues des bouddhas.

II. Comment être riche et noble ?

1. Pratiquer le dana en temps opportun.
2. Ne pas nourrir d'orgueil.
3. Apporter aux autres, la joie.
4. Ne pas attendre de récompense.

III. Comment éviter les mésententes entre les proches ?

1. Ne pas semer la discorde.
2. Guider les êtres pervertis vers la juste croyance.
3. Protéger le juste Dharma.
4. Montrer aux êtres, la voie de Bodhi.

IV. Comment se métamorphoser à l'intérieur de la fleur de lotus ?

1. Offrir des fleurs aux bouddhas.
2. Ne pas porter préjudice à autrui.
3. Fabriquer les statues de Bouddha.
4. Nourrir une foi pure envers le Bodhi.

V. Comment acquérir les pouvoirs surnaturels pour voyager librement sur les terres des bouddhas ?

1. Ne pas empêcher les autres de faire de bonnes actions.
2. Ne pas gêner ceux qui prêchent.
3. Offrir des lampes aux tathāgatas.
4. Pratiquer le dhyāna avec diligence.

VI. Comment faire pour ne pas avoir d'ennemis ?

1. Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter.
2. Ne pas envier les succès d'autrui.
3. Être heureux quand l'autre est honoré.
4. Ne pas manquer d'égards devant une bonne action.

VII. Comment donner la foi aux autres ?

1. Avoir des actes conformes à ses dires.
2. Faire les bonnes actions et éviter les mauvaises.
3. Ne pas chercher les erreurs d'autrui.
4. Respecter les prêcheurs du Dharma.

VIII. Comment se libérer des obstacles dharmiques ?

1. Observer les trois assembléments de purs préceptes.
2. Ne pas diffamer les sūtras.
3. Avoir un cœur de sagesse pour les nouveaux apprentis bouddhistes.
4. Être équitablement bienveillant, envers tous les êtres.

IX. Comment vaincre les afflictions démoniaques dans notre cœur ?

1. Comprendre que la nature dharmique est identique pour tous.
2. Être toujours persévérant.
3. Dictier le nom du Bouddha avec diligence.
4. Transférer tous les mérites des bonnes actions, à tous les êtres du dharmadhatu.

X. Comment faire pour voir apparaître les bouddhas à sa mort ?

1. Accorder aux autres ce qu'ils désirent.
2. Avoir la foi et la bonne compréhension des bons dharmas.
3. Soutenir les pratiquants de la Voie.
4. Faire offrande aux trois Joyaux, avec respect.

Sumati-dārikā a d'abord posé dix questions à Bouddha. Ensuite, ce dernier lui a répondu en donnant chaque fois, quatre

méthodes de pratique pour chacune d'elles. Les réponses de Bouddha nous montrent que ce sūtra révèle quatre idées essentielles :

### Les succès n'échappent pas à la causalité

Tous les résultats ont leurs causes et conditions et, comme le disait M. Hushi : « (Il faut) planter ce que l'on veut récolter ». Si l'on veut obtenir tels résultats, il faut leur donner telles causes et conditions. Le succès des affaires, de la pratique ou des études, est proportionnel à l'effort consenti.

Les bouddhas et les bodhisattvas ont accumulé d'innombrables kalpas de provisions de bonheur et de sagesse, pour atteindre leur but. Les semences qu'ils ont plantées à l'époque sont « les quatre vœux universels », que nous récitons dans les services religieux :

*Les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer tous,  
 Les afflictions sont illimitées, j'é mets le vœu de les éliminer toutes,  
 Les doctrines dharmiques sont infinies, j'é mets le vœu de les étudier toutes  
 La Voie de Bouddha est suprême, j'é mets le vœu de l'accomplir entièrement.*

Ces quatre merveilleuses semences nous permettent de récolter, dans l'avenir, des fruits de réussite.

« *Les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer tous* », est capable de développer notre cœur bienfaisant et compatissant.

« *Les afflictions sont illimitées, j'é mets le vœu de les éliminer toutes* », ressemble à une armée de sagesse en ordre de bataille, capable de combattre les afflictions démoniaques.

« *Les doctrines dharmiques sont infinies, j'é mets le vœu de les étudier toutes* », nous fournit la résolution nécessaire pour déployer toute notre énergie, afin de formuler l'immense vœu.

« *La Voie de Bouddha est suprême, j'é mets le vœu de l'accomplir entièrement* », guide notre vie et la conduit à s'agrandir et à se transcender, afin de pouvoir finalement, réaliser la pureté et la perfection des bouddhas.

### La volonté ne dépend pas de l'âge

La volonté ne dépend pas de l'âge, comme le prouve l'exemple de cette petite Sumati de huit ans, que le bodhisattva Manjusri lui-même, considéra comme maître ; Sudhanakumāra qui rendit visite au cinquante-trois sages ; le novice Juntou, qui devint *arhat* à l'âge de sept ans ; le jeune Rahula, qui acquit le titre de « Premier parmi les plus studieux (sikkhākāmanam) » ; la petite Nāgakanyā, qui devint bouddha à l'âge de huit ans, etc.

Voilà des exemples de personnes qui ont parfait leur pratique, dès leur plus jeune âge.

Un jour, le roi Asoka voulut faire offrande à tous les bhiksus de la communauté monastique. Pour montrer son respect envers le Sangha, il décida de vénérer tous les bhiksus qui se présenteraient. Or, voilà que dans la troupe, figurait un jeune novice de sept ou huit ans. Asoka se dit : « Un grand souverain comme moi qui vénère un petit enfant... ce n'est pas très convenable ». Mais, il ne voulait pas non plus trahir sa promesse de faire offrande au Sangha, alors, il emmena le jeune novice dans un endroit désert et là, il le vénéra.

Puis il lui dit : « Ne dites à personne que je vous ai vénéré ! » Le jeune novice eut un petit sourire, puis il commença à évoluer dans le ciel, se transformant en pluie céleste et faisant choir toutes sortes d'objets précieux, pendant que le roi Asoka le regardait avec stupéfaction.

Avant de le quitter, le novice chuchota à l'oreille du roi Asoka : « Que Votre Majesté ne répète à personne, ce qu'elle a vu ! » Le Roi Asoka comprit alors, que le talent d'un pratiquant ne dépend en rien de son âge.

Le bouddhisme ne néglige pas les « petits » et fait notamment référence à ceux qu'il nomme « les quatre petits non négligeables » : le petit prince qui peut devenir Bouddha (dharmaraja), le petit dragon qui peut devenir le roi-dragon (Nagaraja) aux pouvoirs spirituels illimités, le petit feu qui peut ravager toute la forêt et la petite goutte d'eau qui peut percer la roche la plus dure. C'est pourquoi, il ne faut jamais manquer d'égards envers les « petits » et se souvenir que tous les succès, même les plus grands, ont commencé par être tout petits.

### **Equivalente, est la nature propre des deux sexes.**

Les civilisations orientale et occidentale diffèrent : Les occidentaux considèrent souvent les femmes comme des anges et des déesses de paix, cependant que les Chinois les traitent de beautés fatales ou de tigresses. Pour les occidentaux, les femmes sont, en général, aussi pures que la Vierge Marie ; pour les Chinois, elles sont une engeance de malheur et ils disent : « Les femmes, ainsi que les hommes vils, sont rebelles à toute éducation... ».

Bouddha a toujours dit qu'il était « un parmi les autres », qu'il était semblable à tous les êtres. Or, si « les êtres et les bouddhas » sont « égaux », pourquoi les hommes et les femmes ne le seraient-ils pas ?

Dans le sūtra *Sumati-dārikā-paripṛcchā*, la jeune Sumati a montré son extraordinaire sagesse, qui la rendait digne d'être le modèle de toutes les femmes. De même, par le passé, ont vécu de merveilleuses femmes bouddhistes : Mahāprajāpatī Bhiksuni, Uppalavannā Bhiksuni, Bhadrakapilani Bhiksuni, Madame Śrīmālā etc.

L'assimilation du Dharma n'est pas réservée exclusivement, soit aux hommes, soit aux femmes : elle dépend de l'effort personnel de chacun. Les hommes peuvent devenir des bouddhas, les femmes également.

### La force du vœu est inimaginable

Certains se demanderont comment Sumati acquit une telle notoriété. La réponse tient en peu de mots : par la force de son vœu. La force du vœu de « bienveillance et compassion » a permis à Avalokitesvara de libérer universellement les êtres ; la force du vœu de « santé et joie » a créé la Terre pure de cristal, du Bouddha de la Médecine ; la force de vœu de « libérer tous les êtres dans l'enfer », a parfait la grandeur d'âme de Ksitigarbha, etc. On peut dire qu'aucun des bouddhas et bodhisattvas n'aurait réussi, s'il n'avait été aidé par la force de son vœu. Dans le passé, la première leçon que Confucius enseigna à ses disciples, fut aussi celle de « prendre la résolution ». Car, c'est grâce à la résolution et aux vœux formés, que l'on peut donner à sa vie un sens et un objectif.

Prendre la résolution et émettre des vœux apportent nombre d'avantages. Par exemple, quelqu'un émet un vœu et dit : « je vais pratiquer dix ans à Fo Guang Shan ! » Mais, quelques années plus tard, à la suite d'un revers ou d'une querelle quelconque, il perd courage et se dit : « j'aurais mieux fait de chercher un endroit tranquille où pratiquer tout seul ». Néanmoins, en pensant au vœu qu'il a émis jadis, il peut retrouver la pensée juste et se dire : « J'ai fait un vœu, je n'abandonnerai pas si facilement ! » Alors, la foi revient et elle revient plus forte. C'est pourquoi, la force de vœu est comme un dieu protecteur : elle nous aide à tout réussir.

Comment émettre des vœux ? On peut n'en émettre qu'un, comme Ksitigarbha, ou dix, douze, vingt, vingt-quatre, trente-deux ... ou encore comme Amitabha, émettre quarante-huit vœux. Bien sûr, dès que l'on émet des vœux, il faut les réaliser, et non se contenter de paroles en l'air. Plus important encore : pour devenir un grand bodhisattva, il ne faut pas, une fois le vœu émis, attendre de récompense, ni regretter ou se plaindre.

L'objectif du bouddhisme est d'apporter aux hommes « paix, sécurité et joie », cette joie incluant celle de la vie mondaine et



celle du nirvana. Les deux sont également importantes et peuvent être acquises parallèlement, dans le monde des hommes. Dans le sūtra *Sumati-dārikā-pariprcchā*, Bouddha nous a enseigné les moyens pour obtenir le bonheur : il nous suffit de nous y conformer et des les appliquer dans notre vie quotidienne. Nous pourrions alors, ressentir l'apparition de « l'esprit merveilleux et de la sagesse subtile » et dire, comme le sixième patriarche Huineng, quand il rencontra le cinquième patriarche Hongren : « Dans mon cœur, naît souvent de la sagesse ».

Dans le chapitre « Parabole des herbes médicinales » du *Sūtra de Lotus*, Bouddha s'est servi des plantes médicinales petites, moyennes et grandes dans la pluie dharmique, pour décrire les bodhisattvas des trois véhicules : céleste et humain, sravaka et pratyeka-bouddha, et mahayana.

Que chacun puisse devenir une grande plante médicinale dans la grande pluie dharmique de Bouddha !



## Appendice

*Mahā-ratnakūṭa-sūtra*

## une accumulation de trésors

Le sūtra *Sumati-dārikā-paripṛcchā* fait partie du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, appelé aussi *ratnakūṭa-sūtra*, il expose principalement les différentes pratiques et les prophéties que formulèrent les bodhisattvas, dans leur marche vers la bouddhété. En y ajoutant *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra*, *Mahā-saṃnipāta-sūtra*, *Buddhāvataṃsaka-mahāvaiṇya-sūtra*, et *Mahā-parinirvāṇa-sūtra*, on a les cinq principaux sūtras du bouddhisme mahayana.

Le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* est une collection de cent-vingt fascicules, regroupant quarante neuf textes, dont chacun est équivalent à un sūtra, au thème indépendant.

La première partie du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* contient vingt-trois textes en quatre-vingts fascicules, que les traducteurs de sūtras de l'époque des dynasties « Wei », « Jin », « du Sud et du Nord », ont réalisés ensemble. La seconde partie regroupe vingt-six textes en trente-neuf fascicules et demi et fut traduite par le traducteur de sutras indien, Bodhiruci, de la dynastie « Tang », entre l'an 707 et 713 de notre ère (NB : une autre source affirme que Bodhiruci n'a traduit que vingt-sept textes en trente-sept fascicules). Quand

Bodhiruci est arrivé en Chine, il a comparé la traduction en chinois du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, avec les textes en sanskrit qu'il avait rapportés et estimé que certains textes n'avaient pas été correctement traduits. Il a donc retraduit les textes en question, tout en conservant les autres. Ainsi, ce sutra n'a pas été traduit par Bodhiruci seul.

Sumati-dārikā-paripṛcchā est le trentième texte recueilli dans le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, traduit par Bodhiruci. Il y est question d'une fillette de huit ans, nommée Sumati, fille d'un notable connu de Rājagṛha, cité du Royaume Magādhā de l'Inde antique. Cette enfant venait souvent écouter Bouddha quand il prêchait. Un jour, elle lui demanda conseil et répondit brillamment aux questions posées par Manjusri Bodhisattva, recueillant ainsi les éloges de l'assemblée. De plus, Sumati émit le grand vœu de suivre la pratique du bodhisattva et Bouddha lui prédit qu'elle serait bouddha dans sa prochaine vie.

Chaque mot et chaque phrase du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, décrit le pratique du bodhisattva qui fait bénéficié et soi-même et les autres. C'est comme un chapelet formé de nombreux trésors reliés l'un à l'autre. En ce qui concerne ce *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, Mr Hu Shizhi a dit : « Si l'on estime que le *Vimalakīrti-sūtra* est le plus long poème en langue vernaculaire du monde, alors, on peut dire que *Buddhāvataṃsaka-mahāvaiṇya-sūtra* et *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* sont des romans chinois du type *Histoire de la forêt des lettrés*. »<sup>1</sup>

Pourquoi ne le compare-t-il pas avec *Chroniques des Trois Royaumes*, *Au bord de l'eau* ou *Le Rêve dans le pavillon rouge*, mais avec *Histoire de la forêt des lettrés* ? Parce que cette *Histoire de la forêt des lettrés* décrit la vie de deux-cent lettrés-fonctionnaires et, à travers leur histoire, expose la pensée et retrace la culture

---

1. 儒林外史, sa traduction française est parue sous le titre *Chronique indiscrette des mandarins*.

chinoises de l'époque. Chaque personnage a, et est une histoire, un peu comme dans un recueil de contes. Et le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* est justement une œuvre canonique, éditée à partir de plusieurs histoires relatives aux bodhisattvas.

Hu Shizhi est convaincu de la valeur littéraire, pour lui exceptionnelle, de ce sūtra. Néanmoins, les merveilleux sūtras bouddhistes restent différents des œuvres littéraires mondaines. En effet, les sūtras sont des ouvrages spirituels qui se tournent vers le cœur intérieur, dans le but de dépasser l'apparence du moi et l'attachement au moi.

En sanskrit, *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* signifie un « grand (*mahā*) sutra (*sūtra*) qui est une accumulation (*kūṭa*) de trésors (*ratna*) ». Comme il explique de nombreuses pratiques importantes du bouddhisme mahayana, c'est une boussole indispensable dans la pratique de la Voie du bodhisattva. *Mahā-ratnakūṭa* révèle aussi l'aspect honorable de la Voie du bodhisattva du bouddhisme mahayana. Tous les bodhisattvas sont, pour le monde, des trésors d'une rare valeur : ils se servent de leur esprit altruiste, pour faire bénéficier tous les êtres sensibles. Nous avons tiré au hasard un fascicule – *Sumati-dārikā-paripṛcchā* – pour le commenter, et nous pouvons tout de suite percevoir son côté aussi profond que merveilleux.

A ce que l'on dit, quand le Grand maître Xuanzang revint de l'Inde, il rapporta aussi la version en sanskrit du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*. Malheureusement, le labeur de traduction des six-cents fascicules du *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* avait épuisé ses forces, et il ne put donner suite à la demande générale qui lui était faite, de traduire ce sūtra. Les livres en sanskrit qu'il avait rapportés ont aussi disparu au fil du temps et, finalement, c'est Bodhiruci qui réalisa son dessein.

## A propos de Bodhiruci traducteur de la version chinoise

**L**e principal traducteur du Mahā-ratnakūṭa-sūtra en langue chinoise, fut Bodhiruci (562-727). Il ne s'agit pas du Bodhiruci de l'Inde du Nord, à l'époque de la dynastie Wei du Nord, mais de celui de l'Inde du Sud, à l'époque de l'Impératrice Wu, de la dynastie Tang (690-705). Initialement, il s'appelait Dharmaruci, ce qui, en sanskrit, signifie « éveillé et compatissant » ; Bodhiruci est le nom dharmique, qui lui fut conféré par l'Impératrice Wu Zetian.

Bodhiruci était issu de la caste brahmane. Il avait rejoint un ordre hérétique à l'âge de douze ans. Il était expert en astrologie, géographie, acoustique, Sāṃkhya,<sup>1</sup> etc. et était un religieux très respecté à l'époque.

A soixante ans révolus, il en vint à penser que toutes ces connaissances, toute cette philosophie, ne pouvaient permettre aux hommes de se libérer totalement. Aussi, en dépit de son âge, il prit la résolution de pénétrer la doctrine approfondie du bouddhisme. Il se retira dans la montagne et pratiqua l'ascétisme. Plus tard, il étudia les textes canoniques bouddhistes, auprès de 耶舍

---

1. Ecole de la philosophie indienne orthodoxe (*āstika*).

瞿沙. Comme il était déjà très instruit, il lui fallut moins de cinq ans pour les assimiler pratiquement tous. Ensuite, il commença à prêcher à travers l'Inde et sa réputation se répandit jusqu'en Chine. L'empereur Gaozong, de la dynastie Tang, lui envoya des émissaires pour le recevoir en Chine et, en l'an 693, quand il arriva à la cité impériale Luoyang, il avait, dit-on, cent-vingt ans.

Peu de temps après, l'empereur Gaozong décéda. L'impératrice Wu accéda au trône et Bodhiruci continua à jouir de l'estime de la souveraine, qui était une fervente adepte du bouddhisme. Par ordre impérial, Bodhiruci fut installé dans la pagode Foshouji (佛授記寺), pour développer les travaux de traduction des sūtras.

Ses textes sont écrits dans un style clair et fluide et, dans le sūtra 寶雨經 qu'il a traduit, on note, à la fin du chapitre d'introduction, la phrase : « Au Fils du ciel – Clair de lune – de l'Orient, il a été prophétisé qu'il réapparaîtrait dans un corps féminin, pour gouverner le Monde ». Ce passage plaisait énormément l'Impératrice Wu et c'est pourquoi, elle lui décerna le nom de Bodhiruci. Il a successivement traduit onze sūtras : 佛境界經, 寶雨經... et bien d'autres.

Quand l'Empereur Zhongzong prit le pouvoir, Bodhiruci le suivit à Chang'an (Xi'an). En l'an 706, il s'installa à la pagode Chongfu, de Chang'an, et commença la traduction des sūtras 一字佛頂輪王經 et d'autres. Ensuite, il concrétisa la résolution du Grand maître Xuanzang et, pendant huit ans, se consacra à la traduction du Mahā-ratnakūṭa-sūtra. Les textes - anciens et nouveaux - sont au nombre de quarante-neuf, pour un total de cent-vingt fascicules. Après avoir terminé cette tâche grandiose, il renonça aux travaux de traduction, et se consacra de tout son cœur à la pratique de la perfection.

En l'an 722, il s'installa à la pagode Changshou à Luoyang et mourut en 727, à l'âge de cent-soixante-six ans (cent-cinquante-six ans selon une autre source), l'Empereur Xuanzong lui conféra le

Les dix chemins menant au bonheur

titre de « Grand-ministre Honglu » et le nom posthume de « Celui qui connaît tout le tripitaka de Kaiyuan ».

Au terme de sa vie, il avait traduit au total, cinquante-trois textes, répartis en cent-onze fascicules.

Fo Guang Shan  
International Translation Center



## *Sumati-dārikā-paripṛcchā*

### Texte original

Ainsi l'ai-je entendu :

A cette époque, Bouddha se trouvait au Gṛdhrakūṭa, dans la cité de Rājagṛha, entouré d'une grande assemblée de mille deux cent cinquante Grands bhiksus et de dix-mille bodhisattva-maha-sattva.

A cette époque, dans la cité de Rājagṛha, vivait Sumati, la fille d'un notable, nommée Sumati, âgée de huit ans. Elle présentait un gracieux visage au teint coloré et possédait toutes les merveilleuses apparences, si bien que tout le monde était ravi de la voir. Dans le passé, elle avait déjà eu plusieurs fois l'occasion de côtoyer et de servir de nombreux bouddhas et avait ainsi planté des bonnes racines à profusion.

A ce moment, elle arriva devant le Tathāgata, vénéra ses pieds, fit trois girations par la droite, puis s'agenouilla en joignant les mains et prononça sa gāthā : « Insurpassable Etre éveillé, vous êtes la grande lumière du monde. Veuillez écouter mes questions, relatives à la pratique des bodhisattvas. »

Bouddha dit à Sumati : « A présent, je te donne toute liberté de me poser des questions, et je te les expliquerai afin que tu n'aies plus aucun doute. »

Alors, devant Bouddha, Sumati prononça la gāthā suivante :

Comment obtenir un aspect physique correct ?

Comment être riche et noble ?

Par quelles causes et conditions,  
Faire que les proches ne se querellent pas ?  
Comment laisser le corps charnel,  
Et obtenir le corps de manifestation bouddhique,  
Dans la fleur de lotus aux mille feuilles,  
Pour servir les Bhagavat ?  
Comment acquérir, l'insouciance et les pouvoirs  
    surnaturels  
Pour voyager librement sur les terres des bouddhas ?  
Comment faire pour ne pas avoir d'ennemis dans la vie,  
Pour que les autres croient et acceptent ce que l'on dit,  
Pour purifier les obstacles dharmiques,  
Et éloigner de soi et pour toujours, les karmas démoniaques ?  
Comment à sa mort,  
Voir apparaître les bouddhas,  
Ecouter les purs dharmas,  
Et ne plus subir les afflictions ?  
Ô Grand, compatissant et suprême Honorable !  
Veuillez me l'expliquer !

A ce moment, Bouddha dit à Sumati : « Bien ! Bien ! Il est bien que tu aies posé ces questions à la signification profonde et merveilleuse. Ecoute attentivement ! Ecoute attentivement ! Et réfléchis bien au sens profond de ce que je vais te dire. »

Sumati répondit : « Oui, Bhagavat ! Je suis ravie de vous écouter. »

Bouddha répondit : « Sumati ! Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques et obtiennent ainsi une apparence irréprochable. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas nourrir de haine face aux méchants ; 2. Vivre tranquillement dans la grande bienveillance ; 3. Apprendre le juste dharma avec joie ; 4. Réaliser les statues des bouddhas. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

La colère peut détruire nos bonnes racines... Ne la laissez pas croître !

Cultivez le cœur bienfaisant, les justes dharmas, et façonnez des images de bouddhas...

Ainsi, vous obtiendrez un corps aux formes majestueuses,  
Que tous les êtres seront heureux de contempler.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour obtenir la richesse et la noblesse. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Pratiquer le dana en temps opportun ; 2. Sans manquer d'égards ; 3. Avec joie ; 4. Sans attendre de récompense. »

A ce moment, le Bhagavat récita le gāthā :

Pratiquer le dana en temps opportun

Et sans manquer d'égards,

Offrir avec joie et ne pas penser au retour...

En suivant ces instructions avec persévérance,

On obtiendra grande richesse et dignité.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour vivre en bonne entente avec leurs proches. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Eviter les paroles qui peuvent semer la discorde ; 2. Révéler la juste vision à ceux qui sont égarés par des visions perverses ; 3. Protéger le juste Dharma qui risque toujours de disparaître, pour qu'il se perpétue éternellement ; 4. Apprendre à tous les êtres sensibles à se diriger vers le Bodhi. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Renoncer aux paroles qui sèment la discorde, et à la vision perverse,

Protéger et observer le juste Dharma qui disparaît bientôt,

Réconforter les êtres avec la bodhicitta,

On obtiendra la bonne entente avec ses proches.

« Ensuite, Sumati. Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour renaître avec le corps de transformation, (naissance spontanée), devant les bouddhas, sur le siège de la fleur de lotus. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Tenir entre ses mains jointes, les fleurs, les fruits et les parfums en poudre et les disposer devant les tathāgatas et les stupas ; 2. Ne porter préjudice à personne ; 3. Façonner les statues des bouddhas et les orner de fleurs de lotus ; 4. Garder la foi envers Bouddha et le Bodhi. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Répandre les fleurs et les parfums devant Bouddha et  
les stupas,  
Ne pas porter préjudice à l'autre et façonner des statues ;  
Avoir foi et compréhension envers le grand Bodhi...  
Ainsi pourra-t-on renaître devant Bouddha, dans la  
fleur de lotus.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour pouvoir se déplacer librement d'une terre de bouddha à l'autre. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas empêcher les autres de faire de bonnes actions ; 2. Ne pas gêner les autres quand ils prêchent ; 3. Offrir des lampes aux stupas des tathāgatas ; 4. Pratiquer le dhyāna avec diligence. ».

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Voyant les autres exercer de bonnes actions et prêcher le  
juste dharma,  
Ne pas les calomnier, ni les gêner ;  
Offrir des lampes aux stupas des tathāgata et pratiquer  
le dhyāna,  
Ainsi pourra-t-on se promener librement sur les terres  
de Bouddha.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour ne pas avoir d'ennemi, dans la vie. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter ; 2. Ne pas envier les succès d'autrui ; 3. Être heureux quand l'autre est honoré ; 4. Ne pas manquer d'égards devant une bonne action. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Ne pas aborder les amis dans le but de les flatter,  
Ne pas envier les succès d'autrui,  
Être heureux quand l'autre est honoré, et ne pas calomnier les bodhisattvas,  
Ainsi pourra-t-on obtenir une vie sans ennemis.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour mériter la confiance d'autrui. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Avoir des actes conformes à ses dires ; 2. Ne pas dissimuler ses fautes face aux amis vertueux ; 3. Ne pas chercher les erreurs de ceux qui prêchent ; 4. Ne pas éprouver de répugnance envers celui qui prêche le Dharma. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Avoir des actes conformes à ses dires,  
Ne pas dissimuler ses fautes, face aux amis vertueux,  
Ne pas chercher les erreurs de ceux qui prêchent, ni celles du dharma prêché,  
Et tout ce que l'on dit sera approuvé et accepté.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour se libérer des obstacles dharmiques et acquérir rapidement la sérénité. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Observer les trois assembléments de purs préceptes ; 2. Ne pas diffamer les sūtras ; 3. Nourrir un cœur de sagesse pour les nouveaux apprentis bouddhistes ; 4. Être équitablement bienveillant envers tous les êtres. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Observer, avec joie, le sens profond des préceptes,  
Ecouter les sutras avec foi et chercher à les comprendre,  
Respecter les jeunes, ainsi que l'a fait Bouddha,  
Être bienveillant envers tous les êtres, pour écarter tous  
les obstacles.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour s'éloigner des démons. Quelles sont ces quatre pratiques ?  
1. Comprendre l'égalité de la nature dharmique ; 2. Persévérer ; 3. Dicter, avec diligence, le nom de Bouddha ; 4. Transférer tous les mérites de nos bonnes actions, à tous les êtres du dharmadhatu. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Comprendre l'égalité de la nature dharmique,  
Être toujours persévérant et dicter diligemment le nom  
du Bouddha,  
Transférer toutes les bonnes racines à tous les êtres du  
dharmadhatu,  
Ainsi, les démons seront réduits à l'impuissance.

« Ensuite, Sumati : Les bodhisattvas accomplissent quatre pratiques pour voir apparaître les bouddhas au moment de la mort. Quelles sont ces quatre pratiques ? 1. Accorder aux autres ce qu'ils désirent ; 2. Avoir la foi et la bonne compréhension des bons dharmas ; 3. Offrir de nobles présents à tous les bodhisattvas ; 4. Pratiquer avec diligence, le respect aux Trois Joyaux. »

A ce moment, le Bhagavat récita la gāthā :

Accorder aux autres ce qu'ils désirent,  
Avoir la foi, comprendre les bons dharmas et offrir de  
nobles présents,  
Cultiver avec diligence le champ de félicité des trois  
Joyaux,  
Ainsi, les bouddhas apparaîtront au moment de la mort.

Ayant entendu les réponses de Bouddha, Sumati-dārikā lui dit : « Bhagavat ! Ces méthodes de pratique du bodhisattva dont vous m'avez instruite, je fais le serment de m'y conformer. Si je manque à une seule de ces quarante pratiques, j'aurai enfreint le bouddhisme et dupé le Tathāgata.

« Les pratiques du bodhisattva sont très difficiles à réaliser ; aujourd'hui, tu as émis ce grand vœu extraordinaire, est-ce que tu es résolue à acquérir l'aisance sans entraves, grâce à ce vœu ?

Et Sumati répondit : « Honorable ! Si le grand vœu que j'ai émis est véridique et incontestable, que ce trichiliocosm manifeste ses six tremblements ! Que le ciel déverse des pluies de fleurs et que les tambours célestes retentissent ! »

A ces mots, lancés dans le Néant, les fleurs tombèrent en pluie, les tambours célestes retentirent, et le trichiliocosm trembla.

Et Sumati dit encore à Mahā maudgalyayana : « A cause de mes véridiques paroles, je deviendrai bouddha dans la vie prochaine, comme Tathāgata Sakya d'aujourd'hui. Et dans mon pays, il n'existe aucun phénomène démoniaque et l'on ne parle ni des mauvais royaumes, ni des femmes. Si ce que je dis n'est pas illusoire, que la foule ici présente soit nimbée d'une lumière dorée ! »

A ces mots, toute l'assistance fut nimbée d'une lumière dorée.

A ce moment, l'honorable Mahā maudgalyayana se leva de son siège, dénuda son épaule droite, vénéra les pieds de Bouddha, et lui dit : « Bhagavat ! Je vais maintenant vénérer à l'avance le bodhisattva qui vient de prendre cette résolution, et aussi tous les bodhisattva-maha-sattvas. »

A ce moment, le prince dharmique Manjusri demanda à Sumati : « A quel dharma t'attaches-tu pour émettre ce grand vœu sincère ? »

Sumati répondit : « Manjusri ! Ce que tu demandes est absurde, car, dans le dharmadhatu, la Vérité est partout et ne s'attache nulle part. »

« Qu'est-ce que le Bodhi ? »

« Ne pas faire de discriminations dans les dharmas, c'est le Bodhi. »

« Qu'est-ce que le bodhisattva ? »

« Celui qui comprend à fond l'inexistence du moi et de tous les phénomènes, celui-là est le bodhisattva. »

« Qu'est-ce que la pratique du Bodhi ? »

« La considérer comme un mirage ou l'écho dans la vallée, c'est la pratique du Bodhi. »

« Sur quelle secrète pensée, te bases-tu lorsque tu parles ainsi ? »

« Ici, je ne vois pas la moindre pensée secrète, ou non secrète. »

« S'il en est ainsi, l'ordinaire est donc semblable au Bodhi ? »

« Pensez-vous que le Bodhi soit différent du Commun ? Détrompez-vous ! Ils sont tous les deux une même apparence du dharmadhatu ; rien n'est à prendre et rien n'est à laisser ; rien n'est bon et rien n'est mauvais. »

« Ce concept de vacuité, combien de gens le comprennent-ils vraiment ? »

« Tous ceux qui comprennent que leurs pensées sont illusoire, conçoivent ce concept de vacuité. »

« Si l'illusion est originairement inexistante, d'où viennent toutes ces pensées illusoire ? »

« Le dharmadhatu est le même ! Il n'y a ni existence, ni inexistence ; il en est de même pour le tathāgata. »

A ce moment, Manjusri dit à Bouddha : « Bhagavat ! La résolution de Sumati est extraordinaire, c'est pourquoi elle peut parfaire cette merveilleuse sagesse dharmique. »

Bouddha répondit : « C'est vrai ! C'est vrai ! C'est comme tu l'as dit ! En fait, cette fillette a déjà émis la bodhicitta trente kalpas avant que j'acquière le suprême Bodhi, et elle t'a aussi guidé dans ta marche pour obtenir la sagesse de la patience du vrai dharma (le dharma qui ne se lève, ni ne s'éteint). »



A ce moment, Manjusri se leva de son siège, salua Sumati, et lui dit : « J'ai eu l'occasion de vous servir il y a d'innombrables kalpas, et je n'aurais jamais pensé que je pourrais encore vous côtoyer aujourd'hui ! »

Sumati lui dit : « Manjusri ! Ne fais pas ce genre de discrimination. Car c'est avec l'indifférenciation qu'on obtient la sagesse de la patience du vrai dharma. »

Manjusri lui demanda de nouveau : « Sumati ! Pourquoi n'avez-vous pas encore abandonné votre corps de femme ? »

« L'apparence de la femme est conditionnelle, donc naturelle, pourquoi devrais-je en changer ? »

Et elle continua :

« Manjusri ! Je vais vous libérer de vos doutes :

Parce que tout ce que je dis est véridique, dans la vie prochaine, quand j'aurai acquis l'Anuttara-samyak-saṃbodhi, tous ceux qui m'entendront prêcher, manifesteront leur bonne foi, rejoindront le sangha et deviendront des bhiksus. Et, dans mon royaume, tous les êtres seront nimbés d'une lumière dorée, les vêtements seront aussi somptueux que ceux du sixième ciel et, d'une simple pensée, on fera apparaître abondance de nourritures. Il n'y aura aucune entrave démoniaque, aucun être des mauvais royaumes, aucune femme. Là, croîtront des forêts formées des sept joyaux et flotteront des toiles de soie précieuse ; y pousseront des fleurs de lotus ornées des sept joyaux, abritées sous des tentes précieuses. Tout sera comme dans la Terre pure que vous, Manjusri, créez dans le futur. Les ornements y seront aussi majestueuses et sans la moindre différence.

Si ce que je dis n'est pas un mensonge, que la foule ici présente soit inondée de lumière dorée et que mon corps de femme devienne celui d'un bhiksu de trente ans.»

A ces mots, tous les êtres présents furent baignés de lumière dorée. Sumati se transforma en homme : un bhiksu de trente ans.

A ce moment, tous les êtres de Bhūmy-avacara-deva s'exclamèrent : « C'est extraordinaire ! C'est extraordinaire ! La bodhisattva-maha-sattva Sumati pourra dans l'avenir, au moment où elle acquerra le Bodhi, parfaire une si majestueuse Terre pure ! Quels merveilleux mérites ! »

A ce moment, Bouddha dit à Manjusri : « Ce bodhisattva (Sumati) acquerra le parfait Eveil dans les vies prochaines, et il apparaîtra au monde sous le nom de Ketuśrī-ratnagarbha-tathāgata. »

Quand Bouddha donna lecture de ce sūtra, trois millions d'êtres obtinrent l'Anuttara-samyak-saṃbodhi et ne régressèrent jamais plus ; huit millions d'êtres purent s'éloigner des afflictions mondaines et obtenir l'œil dharmique et huit mille d'entre eux acquirent le rang d'arhat.

Cinq milles bhiksus du bodhisattvayāna avaient envie de renoncer mais, après avoir vu Sumati, sa joyeuse pensée, ses bonnes racines et son extraordinaire puissance bienfaisante, ils ôtèrent leur surtout et firent offrande au Tathāgata. Ensuite, ils firent le serment suivant : « Par les mérites de cette bonne racine, nous prononçons le vœu de parfaire l'Anuttara-samyak-saṃbodhi. »

Tous ces hommes de bien qui ont transféré les mérites de cette bonne racine au suprême Bodhi, ont ainsi pu transcender les souffrances de quatre-vingt-dix kalpas du samsara, acquérir l'Anuttara-samyak-saṃbodhi et ne plus jamais régresser.

A ce moment, Bouddha leur annonça : « Dans les vies futures, après mille kalpas, au kalpa de la lumière sans souillure, dans l'insupportable terre de bouddha du monde de soleil et de flammes, vous deviendrez tous successivement bouddhas durant un kalpa et vous apparaîtrez sous le nom de « Tathāgata majestueux et maître dans l'art d'exposer la Loi. »

« Manjusri ! Cette pratique dharmique possède une grande puissance bénéfique, qui peut aider les bodhisattva-maha-sattvas et les sravakas, à récolter de grands avantages.

Manjusri ! S'il y a des hommes et des femmes de bien qui veulent chercher le Bodhi, mais qui, faute de moyens subtils, ont pratiqué les six paramitas durant mille kalpa, cependant que d'autres, en un demi mois, ont copié et récité ce sūtra de temps en temps... Hé bien, les mérites accumulés par ceux-ci, sont bien plus grands que ceux glanés par les premiers : cent fois, mille fois, des millions de fois et même, un nombre incalculable de fois !

C'est pourquoi je te le dis, Manjusri ! Ce sutra, cette merveilleuse pratique, est la base fondamentale de tous les sūtras du Mahayana. Je te le confie aujourd'hui. A l'avenir, tu devras l'observer, le réciter et l'expliquer aux autres car, lorsque Cabra-vartirājan apparaît dans le monde, les sept joyaux y sont présents et, quand il s'en va, les joyaux disparaissent avec lui. Si cette pratique merveilleuse se répand dans le monde, les doctrines dharmiques des tathāgata : les sept facteurs de l'éveil (saptabodhyangan), ne disparaîtront pas. Sinon, les justes dharmas disparaîtront.

C'est pourquoi, Manjusri ! Si les hommes et les femmes de bien veulent acquérir le Bodhi, ils doivent prendre la résolution de copier, observer, réciter et expliquer ce sūtra aux autres. Ceci est mon enseignement. Suivez-le et n'y renoncez pas dans les vies futures ! »

Bouddha a terminé sa lecture, le Bodhisattva Sumati, le Bodhisattva Manjusri et tous les deva, humains, asura, et gandharva... se réjouissent grandement d'avoir entendu les enseignements de Bouddha. Ils les reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement.

## Le Sūtra du Coeur

Écrit par: Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par: Le-Binh Tran et Claude Merny

Publié par: Buddha's Light Publishing

206 pages, 5.5 x 8.5, broché

ISBN: 978-1-932293-90-6

Prix: US \$ 18.00

Nous entendons souvent prononcer cette phrase : « Il est difficile d'être né Homme, il est encore plus difficile d'avoir l'occasion d'entendre parler Dharma ». En y réfléchissant bien, c'est loin d'être faux. C'est pourquoi, nous qui sommes nés Hommes et qui, de plus, avons l'occasion d'entendre le Dharma, nous devons nous sentir privilégiés. Le sūtra-pitaka est aussi vaste que l'océan et l'oeuvre que nous entendons le plus souvent, est bien le « Prajñā-pāramitāhṛdaya-sūtra », appelé souvent le « Sūtra du Coeur ».

Ainsi, dans la société actuelle, détenir un livret de Prajñāpāramitā-hṛdaya-sūtra, le comprendre et l'appliquer, est mieux que posséder n'importe quel trésor dharmique du monde, qu'il soit mondain ou transcendant !

## Prières de fo guang

Écrit par: Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par: Le-Binh Tran et Claude Merny

Publié par: Buddha's Light Publishing

171 pages, 9" x 6", broché

ISBN: 978-1-932293-91-3

Prix: US \$19.95

« Prier » est aussi une manière de « prononcer les voeux » et c'est un rite commun à toutes les religions. Les hymnes bouddhistes sont, à vrai dire, des ponts par lesquels passent les adeptes, pour communiquer avec les bouddhas et les bodhisattvas. « Prier » est aussi un des moyens pour les adeptes d'exprimer leurs émotions. Emettre les voeux, c'est garder l'espoir que l'on nourrit envers la croyance ; c'est grâce aux voeux émis que le monde garde l'espoir, que la vie s'améliore, que la personnalité se perfectionne. Les dix grands voeux du Bodhisattva Samanta-bhadra, les douze grands voeux du Bodhisattva Avalokiteśvara ... nous le prouvent : C'est bien grâce à la force des voeux émis, que les bodhisattvas ont acquis la bouddhité...

## **Le Bouddhisme humaniste selon le « Modèle Hsing-Yun »**

Écrit par: Vénérable Man Yi

Traduit par: Le-Binh Tran et Claude Merny

Publié par: Buddha's Light Publishing

465 pages, 5.5 x 8.25, broché

ISBN: 978-1-932293-79-1

Prix: US \$ 30.00

Qu'est-ce que le bouddhisme humaniste ? Le vénérable maître Hsing-Yun répond : « Le bouddhisme humaniste est l'intention première de Bouddha. Il n'existe aucun enseignement de Bouddha qui ne soit basé sur l'être humain, c'est pourquoi on peut dire que le bouddhisme humaniste est l'enseignement propre de Bouddha. »

Le rédacteur en chef du magazine « Fa-Yin (la voix du Dharma) », le vénérable Jin-Hui disait du Grand maître : « Il considère la pensée du bouddhisme humaniste comme la référence primordiale. Durant plusieurs dizaines d'années, il a exercé tous ses efforts pour unir le bouddhisme et la vie et les conduire en parallèle avec leur époque. L'entreprise Fo Guang Shan qu'il a créée est en réalité un ouvrage systématique de la réalisation du « bouddhisme humaniste » et de l' « actualisation du bouddhisme ». On peut l'appeler « le modèle Hsing-Yun ».

## **La terre de Bouddha dans Le monde des hommes**

Écrit par: Pan Xuan

Traduit par: Le-Binh Tran et Claude Merny

Publié par: Buddha's Light Publishing

328 pages, 6.75" x 9", broché

ISBN: 978-1-932293-85-2

Prix: US \$19.95

Nous bâtissons le Mémorial pour exposer la Relique de Bouddha. Le but n'est pas de faire ressortir l'aspect merveilleux de la relique, mais de mettre en lumière la compassion et la sagesse de Bouddha afin que les gens puissent les ressentir de manière concrète, à travers les actions de révérence.

En vénérant la Relique, les gens feront de leur coeur un coeur bouddhique, pour prendre soin de la société avec compassion ; ils feront de leurs mains des mains bouddhiques, pour exercer les bonnes actions et éviter les mauvaises ; ils feront de leur bouche une bouche bouddhique, pour dire les louanges et non les critiques ou les diffamations. Alors, les mérites de la Relique auront véritablement instauré la compassion, la sagesse et la perfection dans la vie des hommes.

## **Discipline, Concentration Sagesse dans le Bouddhisme humaniste**

Écrit par: Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par: Le-Binh Tran

Publié par: Buddha's Light Publishing

294 pages, 5.5 x 8.25, broché

ISBN: 978-1-932293-41-8

Prix: US \$ 15.95

Le désordre dans notre société est dû à l'avidité, l'égoïsme et l'inflexibilité de l'homme. Aussi, nous devons cultiver consciencieusement Les Trois Etudes: discipline, concentration, sagesse, et abolir Les Trois Poisons: avidité, colère, ignorance, pour que Bouddha puisse apparaître dans notre cœur. Si nous avons Bouddha dans le cœur, ce que nous voyons, entendons, faisons, auront l'aspect de Bouddha, tout le monde pourra penser ce que pense Bouddha et agir comme agit Bouddha, et le monde deviendra une terre pure bouddhiste.



## Les courants de la pensée contemporaine

Écrit par: Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par: Le-Binh Tran

Publié par: Buddha's Light Publishing

211 pages, 5.5 x 8.25, broché

ISBN: 978-1-932293-47-0

Prix: US \$ 15.95

Ce livre recueille spécialement les onze discours à thème que le Vénérable maître Hsing-Yun adresse chaque année à l'Assemblée générale de la B.L.I.A., à savoir : « La Joie et l'Harmonie », « L'Unité et la Coexistence », « Le Respect mutuel et la Tolérance », « L'Égalité et la Paix », « La Perfection et l'Insouciance », « La Nature et la Vie », « La Vérité pour tous », « Le Monde des hommes et la vie quotidienne », « Résolution et Développement », « La Conscience de soi et la Pratique de la voie du Bouddha », « Changer le monde et en faire bénéficier l'humanité ». Les thèmes développés sont différents chaque année, mais chacun d'eux englobe un concept. Ces concepts ne sont limités ni dans le temps, ni dans l'espace et ils correspondent tout à fait, aux besoins spirituels des hommes contemporains.

## Le Sūtra du Diamant - Commentaire

Écrit par: Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par:

Le-Binh Tran et Claude Merny

Publié par: Buddha's Light Publishing

627 pages, 5.5 x 8.5, hardcover

ISBN: 978-1-932293-62-3

Prix: US \$ 35.00

Le sixième patriarche Huineng avait écouté ce passage du *Sūtra du Diamant* qui dit qu'« Il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur » et il s'exclama : « Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement pure ? Qui aurait pu dire que la nature propre pouvait donner naissance à tous les phénomènes ? » Dès lors, le *Sūtra du Diamant* a remplacé le *Lankāvātāra-sūtra*, et a ainsi fait s'épanouir l'époque dorée et impérissable de l'École du Chan chinois.

Le Vénérable maître Hsing Yun présente ce commentaire du « *Sūtra du Diamant* » en établissant des thèmes clairs et précis, pour guider les lecteurs et les aider à pénétrer dans la pensée profonde du bouddhisme. Des exemples, des paraboles et des Gong'an y sont insérés, nous permettant d'ouvrir instantanément notre esprit et d'assimiler le vrai sens de la vie.

**Livrets : Collection**  
**«Mieux connaître le bouddhisme»**

1. La causalité, le karma.
2. La voie du milieu, la vacuité.
3. Prendre refuge auprès des Trois Joyaux
4. Recevoir et observer constamment les cinq préceptes

Fo Guang Shan Center  
International Translation Center





以忙為樂

Yimang Weile

L'occupation est un plaisir



厚道

Hou Dao

Magnanimité



真空妙有

Zhenkong Miaoyou

Vraie vacuité, merveilleuse existence



萬法一如

Wanfa Yiru

Tous les dharmas sont semblables